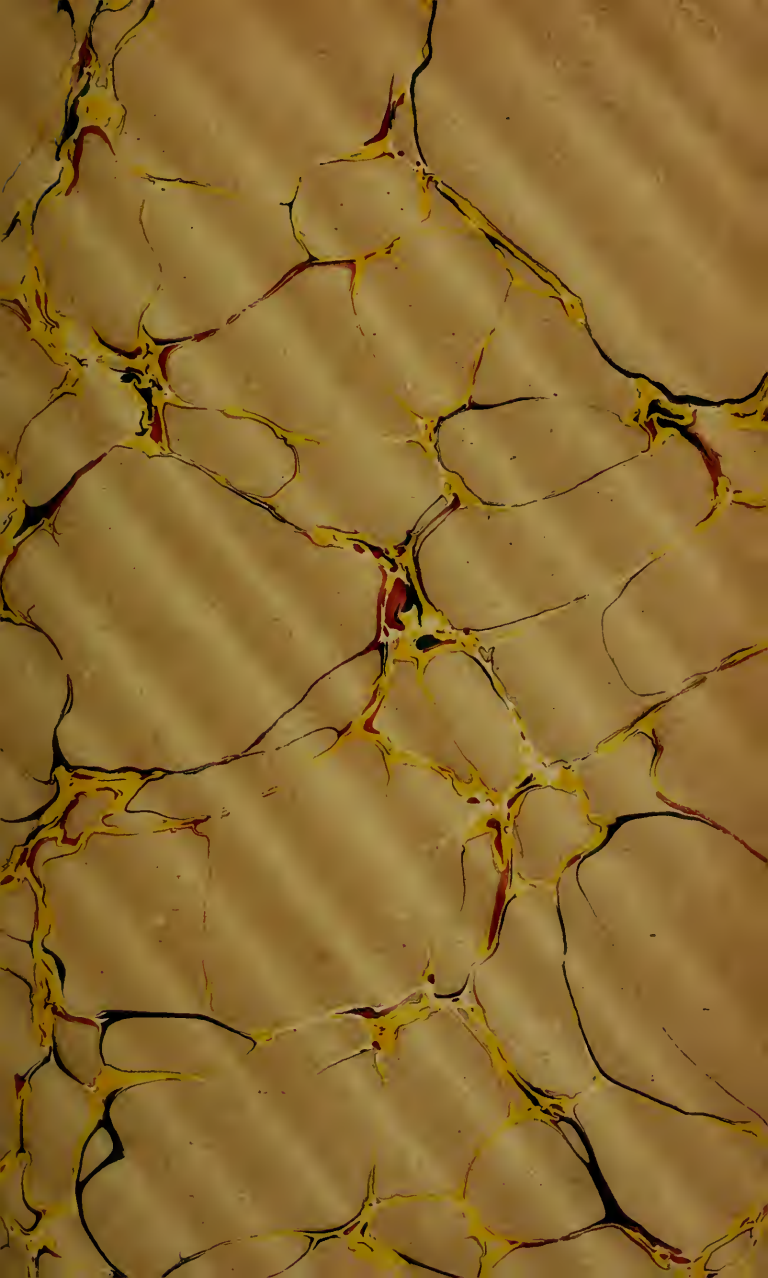
3 1761 07998689 9

LIBRARY
UNIVERSITY
TORONTO



Athénienne

ŒUVRES DU MÊME AUTEUR

POÉSIE

La Vocation du Poète (nouvelle édition). 1 vol. . . 1 »

PROSE

Les Romans de la Voie Sacrée.

I. Athénienne* *(Athènes)*. 10e, 11e et 12e édit. 1 vol. 3 50
II. Leuconoé *(Sparte)*. 2e édition. 1 vol. 3 50

EN PRÉPARATION

III. L'Éphèbe *(Corinthe)*. 1 vol.
IV. Éternité! *(Byzance.)* 1 vol.

Sous les Lauriers-roses *(Scènes de la Vie antique)*. 1 vol. 3 50
Madame Surinet-Durand, Officier d'Académie. 1 vol. 3 50

THÉATRE

La Revanche d'Hélène, comédie en un acte. 1 vol. . 1 »
Les Pires Aveugles, comédie en un acte. 1 vol. . . . 1 »
Le Revenant, comédie en un acte. 1 vol. . . . . 1 »
Ce Pauvre Agis!... comédie en deux actes. 1 vol. . . 2 »

* Les premières éditions de ce livre parurent sous le titre d'*Amours Antiques*.

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

Lt.
B615ta

Comte ALBERT du BOIS

LES ROMANS DE LA VOIE SACRÉE

Athénienne

ATHÈNES

58085
6/10/02

PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCC XCVIII

PQ
2607
U2A83
1898

A

L'APHRODITE DE PRAXITÈLE

Tandis qu'autour de Toi, dans le grand musée triste, la foule indifférente passait et repassait, le poète, prosterné devant Ta beauté, évoquait l'époque sublime où l'humanité dressait des autels aux rêves des artistes.

C'est donc à Toi, — ô Déesse! — qu'il dedie ces pages conçues à Tes pieds.

Préfaces

Préface de la première édition

(1894)

On a écrit de nombreux ouvrages sur les monstruosités religieuses et morales des civilisations antiques. Une foule d'écrivains, s'inspirant des apologistes chrétiens des premiers siècles — comme si un pamphlet pouvait être un document historique sérieux! — se sont plu à flétrir, avec de belles pudeurs et de lyriques indignations, les religions et les mœurs des nations maudites « assises à l'ombre de la Mort ».

Ils se sont trompés. — Soyons franc! — Ils ont menti, ceux qui ont prétendu que la religion d'Aristote et de Platon, de Cicéron et de Socrate, se réduisi-

sait aux fables grossières de la mythologie. A travers ces récits symboliques, au-dessus des passions humaines divinisées, tous les grands esprits de l'antiquité avaient entrevu Dieu. Nul ne peut empêcher le fleuve immense des légendes populaires de déposer ses alluvions autour des dogmes religieux, et il faut être de mauvaise foi pour reprocher à ces dogmes ce que la fantaisie des poètes s'est permis de leur ajouter.

Quant aux mœurs, si nous les étudions sans préjugés, — telles qu'elles nous apparaissent à travers les sages législations de Solon et des Décemvirs, — nous verrons qu'elles ne différaient des nôtres qu'en ce qu'elles avaient de poésie en plus et de fausse pudeur en moins.

Si dans les festins on faisait danser des courtisanes nues, l'époux n'eût point permis à l'épouse de sourire à l'adultère au sein des danses lascives.

Si l'on plaçait dans les temples les images des Dieux, on avait du moins l'excuse de l'Art que notre époque ne peut invoquer pour les poupées grotesques que certaines gens vénèrent.

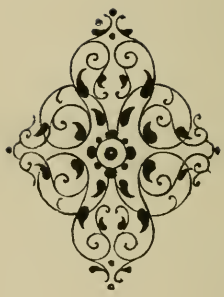
On avait des tyrans sans doute! — mais mieux vaut être esclave du meilleur, que dis-je! mieux vaut être esclave du plus mauvais, que d'être libre avec la populace, au milieu de la populace, de notre populace d'aujourd'hui surtout : cette brute lâche et stupide,

si écœurante avec sa laideur et ses convoitises grossières!

O Grèce antique, ô Athènes! voilà qu'à t'étudier de près tu m'es apparue si belle au milieu de tes ruines grandioses, que je souffre — comme devait souffrir Alkibiadès exilé loin de toi! Que j'aurais voulu, au milieu de tes éphèbes, accompagner les saintes arréphores montant au Parthénon! Que j'aurais voulu chanter avec tes poètes à Olympie et à Corinthe! Que j'aurais voulu, avec tes philosophes et tes sages, me promener dans les bosquets d'Académos! Que j'aurais voulu vivre auprès de Socrate et mourir avec Léonidas!

Puisque je suis venu trop tard! puisque je ne suis qu'un exilé dont la patrie est morte, qu'il me soit, du moins, permis de pleurer sur ses ruines et de faire revivre ses splendeurs dans mon rêve d'artiste.

Janvier 1893.



Préface de la dixième édition

I

GUSTAVE FLAUBERT *fut non seulement le plus grand romancier du siècle, il fut aussi le père des deux écoles littéraires qui durant ces dernières années se succédèrent dans la faveur du public.* Madame Bovary *a été le modèle de ces romans d'étude de mœurs, dont les plus remarquables furent publiés depuis par Guy de Maupassant, et les plus remarqués par Zola.* L'Éducation sentimentale, *bien que n'ayant pas autant de profondeur, de logique et de vérité que certaines œuvres de Paul Bourget, peut être considérée comme un modèle*

du genre roman d'analyse psychologique. Mais si l'influence de Gustave Flaubert contribua d'une façon aussi heureuse que puissante au développement de ces deux premiers genres en ce qui concerne le roman historique, cette influence s'exerça au contraire dans un sens néfaste. La publication de Salammbô, *l'œuvre splendide et incomplète, statue d'or aux pieds d'argile, fut en même temps qu'un recul dans la voie que les prédécesseurs de Flaubert — tous les maîtres de l'école romantique — avaient ouverte, un échec dont les premières conséquences furent de décourager les artistes et d'inspirer au public une indifférence profonde pour un genre qui, auparavant, avait à juste titre occupé la première place.*

Le roman historique, en effet, pour être une œuvre complète, ne doit pas seulement être une étude des mœurs d'un autre âge, la peinture d'une civilisation, l'évocation d'une époque disparue : il doit être aussi, et je dirai même avant tout, l'analyse d'un sentiment ou d'une passion. L'œuvre de Flaubert, incomparablement supérieure à tout ce que l'on avait publié précédemment, si on ne la considère que sous les deux premiers points de vue, est, quant au dernier, d'une infériorité que l'auteur lui-même ne se dissimulait nullement.

Par malheur, ce dernier point de vue est précisément celui qui intéresse le plus ce qu'on est convenu

d'appeler le grand public. La splendeur du style, la profondeur de l'érudition, le génie qui reconstruit une ville détruite et ressuscite un peuple mort sont perdus pour le lecteur qu'une longue éducation n'a point préparé à apprécier ce genre d'art. Ces lecteurs, presque toutes les femmes et la grande majorité des hommes, ne peuvent s'intéresser qu'au cas passionnel, à la fiction romanesque. Pour avoir négligé ce côté de son œuvre, Gustave Flaubert non seulement la vit accueillir avec une indifférence qu'elle ne méritait pas, mais encore il accrédita l'erreur qu'un savant seul, un savant d'une mémoire et d'une érudition toute germanique, peut entreprendre et mener à bonne fin un travail de ce genre. De nos jours, la critique d'un roman historique se réduit ordinairement à ces quelques lignes qui finissent par devenir monotones : « X..., œuvre savante et estimable — l'érudition de l'auteur est remarquable — représente un travail considérable. Ce livre intéressera les lettrés. »

L'auteur, à qui l'on n'a pas ménagé les éloges de cette espèce, croit humblement qu'il ne les a mérités en aucune façon. Il a appris le grec, un peu en traduisant les vers passionnés d'Euripide, beaucoup en causant avec les filles aux prunelles pleines de chaudes lueurs, qui promènent, le soir, leurs sonores babils mêlés d'éclats de rire autour des colonnes mélancoliques de l'Olympion. Il connaît surtout les mots

tendres et caressants que les amants se disent tout bas, et pour détromper ceux qui croiraient que le plaisir qu'il éprouve à les murmurer en grec est le plaisir d'un pédant, il dira sans doute quelque jour une histoire vraie et vécue; il dira comment savent aimer ces filles passionnées, ces amantes sensuelles que brûle l'ardent soleil de la terre de Pélops. Ah! oui, je les ai bien étudiées, les brunes Athéniennes. Mon travail de documentation a éte aussi long qu'approfondi, et il ne se doutait pas à quel point je méritais ses éloges, l'éminent critique qui écrivait : « On ne peut trop louer la consciencieuse érudition de ce jeune savant! »

L'auteur — mesure de prudence que le lecteur voudra bien excuser — a tenu à placer les quelques remarques qui vont suivre sur l'importance qu'il convient d'accorder à l'étude de la passion dans le roman historique et sur la façon dont cette étude doit être présentée pour intéresser à la fois les diverses catégories de lecteurs, en tête d'une œuvre qui ne peut en aucune façon être considérée comme une tentative de réalisation de ses théories. Il a écrit et publié Athénienne *à vingt ans, et à cet âge on s'enthousiasme plus qu'on ne raisonne. Il dit sincèrement et sans plus tarder que le roman historique, tel qu'il le rêve, reste à faire.*

II

C'est une erreur commune et d'autant plus haïssable, de s'imaginer que les sujets *ne doivent pas être discutés et que l'artiste, parce qu'il ne doit compte à personne de sa fantaisie, mérite autant d'admiration pour avoir heureusement peint une botte de navets que pour avoir réussi à fixer sur la toile une physionomie humaine. Sans doute, libre à lui de choisir tel sujet plutôt que tel autre, et il proportionnera, s'il est sage, son effort à la mesure de ses forces; mais le critique, lorsqu'il comparera les œuvres, aura le devoir de tenir compte de la difficulté à vaincre, et je n'hésite pas à dire qu'entre une bonne nature morte et un médiocre tableau d'histoire je préfère le second, qui me semble d'un artiste supérieur.*

De même, ressusciter un peuple avec ses costumes, ses mœurs, les manifestations habituelles de ses sentiments, faire sortir de la poussière les objets qui lui étaient familiers, les monuments par lesquels il avait manifesté son génie, le faire revivre devant nous avec

les expressions les plus caractéristiques de sa langue, est une œuvre d'un art plus haut et plus difficile que celle qui nous fera savoir comment la petite Mme X... a été amenée à tromper son mari. Certes on peut faire un chef-d'œuvre sur le second sujet, — même on commence à ne plus les compter dans notre littérature, les variations toutes plus remarquables les unes que les autres sur cette éternelle histoire, — mais le travail du poète, qui comme Gautier pour Memphis, Flaubert pour Carthage, Lytton pour Pompéi, Chateaubriand pour la Rome de Dioclétien, Hugo pour le Paris de Louis XI, fait revivre devant l'imagination les glorieuses mortes du passé, me semble, comme inspiration, infiniment plus estimable.

Il ne faudrait cependant pas conclure de ce qui précède que la partie la plus intéressante du roman historique c'est le cadre dans lequel est placé le tableau, et s'imaginer que le travail d'érudition est plus important que le travail d'imagination. Bien au contraire. Trop souvent, les peintres d'histoire, préoccupés des mille détails du vêtement, du mobilier, du décor, de l'accessoire, oublient la physionomie humaine qui, dans l'œuvre, doit être le principe de vie et la source d'intérêt. Ils font de la nature morte. Ils oublient que la pire critique que l'on puisse faire d'un détail, c'est de répéter le « non erat hic locus » *du poète latin. Écrire un roman pour les érudits c'est*

faire œuvre stérile. Autre chose est écrire un roman qui puisse plaire même aux érudits.

Le document historique n'est intéressant pour le lecteur ordinaire qu'en tant qu'il concerne directement des personnages qui ont réussi à éveiller sa sympathie. Molière consultait sa cuisinière : peut-être Flaubert a-t-il eu tort de ne pas demander quelquefois l'avis de la sienne. Oh! je le sais bien, ici encore je me heurte à un préjugé que moi-même, peut-être, je n'ai pas réussi à étouffer complètement. J'ai là, au fond de l'âme, une voix indignée qui me crie : « Quoi! l'artiste dont la mission est d'élever les cœurs, d'éclairer les consciences, d'élargir les intelligences, de guider les âmes vers les sommets, de faire aimer la Bonté, connaître la Vérité, admirer la Beauté, — l'artiste devra se préoccuper de se mettre au niveau des âmes vulgaires! » — Je crois que ma voix indignée a tort. Oui, il est nécessaire, si l'on veut faire œuvre vraiment utile, d'être, par certains côtés, à la portée des intelligences les plus étroites; il est nécessaire, si l'on veut avoir une certaine action sur elles, de descendre jusqu'à elles, puisqu'elles sont incapables de monter jusqu'à vous. « Amusez-moi! » dit indolemment la génération d'aujourd'hui : ces enfants décrépits, vieillards précoces, peut-être pour avoir été trop amusés, et trop tôt! « Amusez-moi! » Si vous venez à eux avec de l'érudition, ils vous tour-

neront le dos, et peut-être n'auront-ils pas tort. Un nommé Jacques Delille a donné son opinion sur la question en une phrase de douze syllabes — on appelait cela un vers en cet heureux temps : — « Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux ». Il peut passer pour une autorité en la matière, car il ne cultivait que ce genre-là.

Je n'irai point jusques à avancer qu'il soit nécessaire, pour tenir en haleine la curiosité du lecteur, de lui narrer des aventures aussi extraordinaires que celles des Trois Mousquetaires. *Il est un juste milieu entre la sécheresse du chroniqueur et la fantaisie exubérante du conteur. Charybde et Scylla. Ordinairement, on n'évite un défaut que pour tomber dans l'autre. Je n'ai pas à décider lequel est le pire.*

Une physionomie humaine, réelle et vivante, en même temps qu'elle est ce qu'il y a de plus difficile à rendre fidèlement, est aussi ce que le lecteur ordinaire peut apprécier le plus facilement. Les sentiments de tous les hommes se ressemblent par quelques côtés. Amours et haines ont des traits communs, dans l'âme la plus haute et dans l'âme la plus vulgaire. C'est par ce côté général de son œuvre que l'auteur du roman historique doit s'efforcer de s'attacher le lecteur. Celui-ci ne s'intéresse qu'à ce qu'il comprend. S'il est incapable de ressentir la joie mélancolique de revivre la vie des générations qui

furent, il se plaira à retrouver dans un livre des sensations et des sentiments qu'il connaît. Il faut seulement que la peinture de ces sentiments soit assez vivante et assez animée pour que l'on puisse pardonner à un auteur de les avoir fait éprouver à des personnages vêtus d'une autre façon que nous, et ignorant les beautés de notre civilisation.

III

J'ai cru devoir insister sur ces principes à cause du préjugé courant : un roman historique est condamné à un succès d'estime, parce qu'il ne peut être compris du grand public. En présence de la généralité de cette croyance erronée, il ne semble pas inutile d'affirmer que dans le roman historique, comme dans toute œuvre d'art, ce qui doit occuper la première place, c'est le cas sentimental. Le reste n'est que le cadre et l'accessoire. Nombreux sont les écrivains qui l'ont compris. Nombreuses sont les œuvres composées d'après ces principes et qui ont obtenu le succès le plus large. Mais souvent — toujours peut-être — en s'efforçant de satisfaire la masse des lecteurs, en

donnant une place trop importante à la fiction romanesque, on court le risque de déplaire à l'érudit, au penseur, qui ne peuvent prendre qu'un plaisir incomplet aux aventures auxquelles se délecte la foule. C'est là un écueil contre lequel les plus habiles se sont heurtés. Ce qu'il faudrait, — mais combien d'années d'études nécessiterait un tel travail et comme on comprend bien qu'à notre époque de production fiévreuse et incessante aucun écrivain n'ait eu la patience de l'entreprendre ! — ce qu'il faudrait, c'est savoir peindre les hommes d'autrefois, tels qu'ils furent réellement, et non tels qu'eussent été à leur place des hommes de notre époque. L'auteur devrait pouvoir se dégager de ses préjugés, faire abstraction de ses sympathies, oublier son idéal, sentir et penser comme sentirent et pensèrent ceux qui vécurent dans le milieu qu'il décrit. Il devrait, à force d'imagination et d'études, faire revivre ces âmes avec leurs ignorances et leurs erreurs, et tandis que dans les caractères ainsi décrits le lecteur ignorant s'intéresserait aux traits généraux et immuables qui se retrouvent dans la passion à toutes les époques et dans tous les pays, l'érudit s'intéresserait aux traits particuliers qui font que ces personnages sont de leur temps et non du nôtre.

Lorsqu'on examine les chefs-d'œuvre du genre à ce point de vue, on est étonné de voir qu'ils sont tous entachés de ce même défaut. Eudore a trop lu le

Génie du Christianisme, *Gringoire connaît par cœur la préface de* Cromwell, *et Claude Frollo a fréquenté Voltaire. Théophile Gautier a gâté son* Roman de la Momie *en mettant en scène dans les derniers chapitres des légendes hébraïques, qui n'ont rien d'égyptien. On voit trop que le héros de M. X... a dû faire ses débuts dans le monde, dans les colonnes du* Gil Blas, *et que l'héroïne de Mme Z... était destinée à plaire aux lectrices du* Journal des Dames et des Demoiselles. *Les Grecs et les Romains de Mme de Scudéry portaient perruque; nos héros, qu'ils soient de l'antiquité ou du moyen-âge, s'affublent de sentiments aussi anachroniques. Chaque époque a ses « gestes » préférés. Nous faisons, sans scrupule, faire nos « gestes » à des personnages à qui ils ne conviennent nullement. Un temps plus éclairé jugera ces erreurs aussi absurdes et aussi grossières que celles de l'auteur de* Cyrus.

Et que l'on ne croie pas que j'exagère. Il n'y a pas de petits détails pour celui qui écrit. Le choix des mots lui-même a une importance capitale pour celui qui veut écrire un roman historique. Pour l'écrivain, pour l'artiste, chaque mot a non seulement son harmonie, sa couleur et sa physionomie particulière, composant une gamme d'une variété et d'une délicatesse infinies, il a encore son histoire ou sa légende. Parfois toute une tragédie ou toute une comédie est résumée

en quelques lettres. L'histoire entière de notre langue, tous les grands événements qui ont modifié la race ou bouleversé les institutions se dressent devant l'imagination de l'écrivain qui a eu la conscience d'étudier à fond son instrument, avec chacune des notes qu'il tire de ce clavier d'une richesse inouïe. Ceux-ci, portant la fraise aux mille plis et la petite toque à plume blanche, ont été apportés d'au delà des Alpes par la sombre Catherine de Médicis. Ceux-là, Castillans hautains à la voix sonore, nous viennent de la cour des Rois Catholiques. Les uns, austères et rudes, ont des allures farouches de guerriers revêtus de mailles d'acier et la croix rouge au côté; les autres, drapés dans la toge romaine, se tiennent avec une harmonieuse élégance où l'on reconnaît l'influence de la divine Hellas.

Comment ne pas se sentir choqué par exemple de rencontrer le mot « assassin » dans le monument carthaginois de Flaubert? C'est comme si l'auteur avait emprunté une des pierres dont il a construit son édifice à quelque mosquée de Damas, et l'ombre du « Vieux de la Montagne » malencontreusement évoquée se dresse au milieu du Sénat de Carthage. Ce sont là de légères imperfections, sans doute, et les personnes habituées à la littérature à quatre sous la ligne se récrieront probablement que l'abondance et l'impétuosité de l'inspiration ne leur laissent pas le

temps de songer à de telles vétilles, mais ceux qui ont de l'art un respect plus profond et qui ont l'ambition de sculpter leur œuvre dans un marbre plus précieux doivent tenir compte des moindres détails.

Avant d'écrire le mot fin *sous ces quelques remarques, l'auteur croit devoir répéter encore une fois qu'il n'a nullement la prétention d'avoir, dans* Athénienne, *réalisé ou même tenté de réaliser ses théories. Puisqu'il a l'occasion de parler de ce livre, il dira seulement qu'il croit que ceux qui n'ont vu en lui qu'une peinture d'Athènes antique l'ont mal lu et mal compris. Il a la certitude d'y avoir mis autre chose : un peu de cet ardent désir de passion qui dévorait ses dix-huit ans. Ah! la pauvre érudition que la sienne, et comme elle laisse aisément deviner qu'à toutes les splendeurs d'Athènes il préfère la splendeur d'une statue d'Aphrodite et la blancheur d'un sein de femme à la blancheur du Parthénon!*

CHAPITRE PREMIER

Glaucos

CHAPITRE PREMIER

Glaucos

Ἓν κακὸν ἀμφαγαπῶντες.

Ils marchent avec leur malheur!

(Truphiodore, *La Ruine d'Ilion*, v. 138.)

En la deuxième année de la cx^e^ Olympiade, le neuvième jour de la seconde décade de Boédromion, un voyageur, poussant une mule devant lui, s'arrêtait à l'issue d'un de ces défilés que traverse la voie Mésogienne, avant d'arriver à Athènes. Il portait le costume des marchands asiatiques : la mithra écarlate et pointue, coiffure nationale des Perses, le calasiris de laine brune serré à la taille par une ceinture à clous d'acier.

Quoique sa chevelure et sa barbe, frisées en courts anneaux, à la mode persique, prouvassent que cet homme venait du royaume de Dareios, son regard avait une fixité hautaine, qu'un observateur eût trouvée étrange chez un de ces marchands orientaux, renommés pour leur rapace servilité. D'ailleurs avec son profil pur, son front haut et large, son nez droit, il réalisait le type de la beauté virile, tel que l'avaient rêvé Myron et Phidias.

De l'endroit où se trouvait le voyageur, il voyait se dérouler, devant lui, la majeure partie des campagnes d'Athènes, et — si blasé fût-il, par l'habitude des voyages — le spectacle qui s'offrait à ses regards était bien fait pour exciter son admiration.

Depuis les derniers contreforts de l'Hymette jusqu'aux pentes lointaines de l'Aigaleos et du Poikilon, la large plaine de l'Attique, inondée des reflets du soleil couchant, s'étendait comme une mer de lumière rose, sur laquelle les têtes rondes des grands pins formaient des écueils d'ombre. De toute part se dressaient des frontons et des colonnades : c'étaient des temples, des tombes de héros, des souvenirs de victoire. Les figuiers au sombre feuillage, les vignes aux ceps capricieux, les oliviers aux pâleurs argentées semblaient groupés autour d'eux, moins pour produire que pour orner; et cette terre paraissait vouée,

tout entière, au souvenir des choses glorieuses et au culte des idées sublimes.

La moisson était finie; des meules coniques et trapues s'alignaient le long des voies; sur les chaumes dorés, des troupes d'enfants glanaient le rebut des moissonneurs. La vendange commençait. Une foule rieuse entourait les vignobles empourprés par l'automne et le soir descendait dans un calme laborieux.

Grandiose, au milieu de cette nature harmonieuse, — Athènes — la Ville! — se dressait. Des hauteurs de l'Aréopage et des Nymphes, elle descendait vers l'Ilissos, se relevant, au midi, pour escalader les collines du Muséon et du Pnyx. Au couchant, près de Keriadæ, les quartiers aristocratiques : Koilé, Mélitte, le Keramique, cachaient dans des massifs de verdure leurs gymnases, leurs palais et leurs temples. Cette partie de la cité formait un contraste frappant avec la partie orientale : le Kydathenaiôn et le Diomæ populeux et commerçants. Ici, les maisons moins riches se resserraient et leurs cours étroites n'étaient plus protégées contre le soleil que par des voiles multicolores.

Au-dessus des terrasses ornées de fleurs, s'élevaient des monuments revêtus de couleurs éclatantes : la colonnade colossale de l'Olympion, la toiture en bronze doré du temple de Thésée; puis dans Keriadæ le fronton vert-émeraude du

temple de Ghè-Koroutrophos, dans Mélitte le fronton bleu du temple d'Aphrodite-Pandémos et au pied de l'énorme masse grise du Pnyx le sanctuaire d'Arès, rouge comme la tunique de guerre des Lacédémoniens.

Enfin, dominant cet horizon merveilleux, dominant les campagnes, dominant la cité, dominant les hommes, très haut, dans le ciel, près des Dieux : l'Acropole et le Parthénon.

Tout blanc[1], dans le couchant vermeil, le temple de Pallas semblait flotter sur les ombres du soir, comme un grand vaisseau de lumière. Son isolement lui prêtait des proportions géantes. Entouré d'un triple rang de gradins chargés de statues, il portait fièrement dans les cieux les lignes pures de ses longues colonnades. Du haut des frontons orgueilleux créés par Ictynos, les marbres immortels que l'Art avait faits Dieux se dressaient vêtus de pourpre et d'or dans les apothéoses du couchant et la ville s'endormait confiante à l'ombre de leur éternité.

Dans la limpidité du crépuscule, tous les objets se dessinaient nettement; on pouvait même apercevoir sous les platanes, dans le large espace découvert formé par l'Agora, la rotonde du Petit Prytanée, les statues équestres des héros Éponymes et distinguer la foule qui encombrait les portiques du Poikilon et des Hermès.

Une fiévreuse activité régnait dans l'enceinte

de la ville; près des trois ports, la mer écumait sous les poupes noires des trières; autour des neuf bouches de la fontaine Callirhoé se pressait une théorie de femme aux tuniques multicolores, portant sur le front leurs gracieuses amphores; au sommet du mur colossal qui reliait la ville au Pirée, on voyait fourmiller une foule affairée dont les silhouettes se profilaient sur le ciel rose. Le marteau des forgerons, battant l'airain des cuirasses; le ciseau des tailleurs de marbre, rythmant une plainte monotone autour de l'Olympion; la scie des charpentiers, façonnant la carène des vaisseaux; le fracas sonore des chars, tonnant sur les dalles de l'Agora; la voix puissante de mille industries diverses répondait à la rumeur humaine qui, sourdement, montait des voies commerçantes. Et, sur tout ce travail, sur toute cette activité, la colossale Athènè-Promakos étendait son égide divine.

Hélas! malgré cette beauté et malgré cette richesse, il y avait longtemps que la cité Ionienne n'était plus que l'ombre d'elle-même; il y avait longtemps que Périclès et Alkibiadès étaient morts; déjà du haut de la tribune du Pnyx, Démosthènes avait annoncé le maître qui allait venir. Les beaux jours de la ligne de Délos étaient passés; Alexandre allait faire l'aumône de sa pitié à la patrie de Miltiade!

Le voyageur songeait-il à tout cela? Peut-être,

car son front était grave; et sans doute il n'ignorait pas qu'après la dernière guerre du Péloponèse, la puissante confédération des cités maritimes avait été brisée et dissoute. Trahie par ses propres enfants, celle qu'on avait appelée « la Grande Cité » était tombée entre les mains de Sparte, son implacable ennemie. L'intervention de Corinthe et de Thèbes avait seule empêché l'anéantissement de la vaincue. Celle-ci ne s'était pas relevée de sa chute. C'est en vain qu'après de nouveaux combats, les Lacédémoniens avaient vu diminuer leur puissance: Athènes était frappée au cœur.

Sa rivale cependant ne pouvait pas se glorifier de lui avoir porté le coup suprême : c'étaient les Athéniens eux-mêmes qui avaient voulu leur décadence.

Au milieu des désordres de la guerre, la démagogie avait remplacé la démocratie, le gouvernement de la populace avait remplacé le gouvernement du peuple, l'irréparable avait remplacé le néfaste. Quand une nation en est là, il faut qu'elle meure; on peut guérir la blessure nette et loyale du glaive, on ne guérit point la morsure perfide du cancer.

Au moment où, s'arrachant à sa longue contemplation, le voyageur Assyrien allait se remettre en marche, une voix criarde se fit entendre derrière lui :

« Holà, homme, si vous le voulez bien, nous ferons route ensemble! »

Le nouvel arrivant, ainsi qu'il était aisé de s'en convaincre à sa chlamyde grossière et à ses sandales de cuir fauve, devait appartenir aux dèmes ruraux; tout en approchant il disait :

« Vous allez à Athènes, n'est-ce pas? J'en suis bien heureux; nous entrerons dans la ville en même temps. Depuis Marathon, je n'ai pas encore trouvé l'occasion de placer une parole. Les voies sont si désertes, depuis ces maudites guerres! »

Il avait rejoint le voyageur et continuait sur ce ton nasillard qui distingue les Ioniens d'Asie. Il se nommait Épiclès, appartenait à la classe des métèques et se rendait à Athènes pour payer les douze drachmes à son patron Posidios, un des aréopagites.

Bientôt, suivant l'habitude des campagnards, il se mit bruyamment à se plaindre de son sort. Personne n'était plus malheureux que lui. Sa mère devait l'avoir mis au monde le quatrième jour du mois[2]. Rien ne lui réussissait : il n'avait qu'à lever une pierre pour trouver un scorpion dessous; il n'avait qu'à entreprendre une chose pour rencontrer un malheur sur sa route.

L'année qui venait de finir pouvait être comptée parmi les plus mauvaises; le petit champ qu'il cultivait, situé aux flancs des Pentéliques, avait été ravagé par un torrent; malgré ses incessantes

prières à Eunoste et à Imalis, deux de ses meules avaient été détruites par le feu du ciel; enfin, pour comble d'infortune, une troupe d'hoplites irréguliers que l'on supposait à la solde du roi de Macédoine[3], était venue s'abattre sur le pays. Ces gens-là ne respectaient rien : rançonnant les voyageurs, détruisant les moissons, enlevant les troupeaux. Ils étaient commandés par un des meilleurs polémarques macédoniens : un certain Glaucos, dont les Athéniens ne prononçaient le nom qu'avec terreur. Quoique depuis plus de deux mois on eût mis à prix la tête de ce redoutable ennemi, nul n'était encore parvenu à mériter les dix mines d'argent promises par l'Archonte Théophraste à celui qui livrerait le Macédonien.

Le voyageur qui n'avait accordé, d'abord, qu'une attention distraite aux doléances du triste Épiclès, écoutait à présent avec un certain intérêt. La nuit qui approchait lui avait permis, jusques alors, de dissimuler complètement ses traits.

« Vous le connaissez, ce Glaucos? demanda-t-il d'une voix sonore.

— Si je le connais! exclama Épiclès avec conviction. C'est-à-dire que je ne l'ai vu qu'une fois, mais cela suffit! On se souvient facilement de ces visages qui valent mille drachmes; car vous ignorez peut-être que la mine attique vaut cent drachmes, ce qui fait cinq dariques de votre...

— Vous l'avez vu, dites-vous ? En quel lieu ? Dans quelles circonstances ?

— Voici l'histoire : J'ai une femme et deux enfants à nourrir, les impositions d'Athènes et de Marathon à acquitter, mon patron à satisfaire ; c'est seulement quand on est pauvre et quand on a tant de charges que l'on comprend bien toute la valeur de l'argent. Dix mines ! Ce que me rapporterait mon champ s'il pouvait produire cinq cents medimnes de blé ou cinq cents métrètes d'huile et de vin. Ce serait une fortune pour moi. Aussi, en apprenant que l'Archonte[4] promettait une telle somme à celui qui livrerait ce maudit Glaucos, — puissent les Euménides l'emporter dans le royaume d'Hadès ! — je me suis mis en tête de gagner cet argent.

— Ah ! laissa échapper le voyageur d'un ton de vif intérêt.

— Hélas ! je vous l'ai dit : le malheur marche avec moi ! Quoique le plan fût admirablement combiné, il n'a pas réussi.

— Comment cela ?

— Je me rendis près du Macédonien — qui ne se cache nullement, car il commande une véritable armée ! — et je lui offris de lui livrer Marathon.

— C'était vous ! s'écria le marchand d'un ton où perçaient à la fois la surprise et l'indignation.

— Comment : c'était moi ? demanda Épiclès en s'écartant craintivement.

— Oui : c'était vous... qui auriez livré la ville ?

— Vous ne comprenez pas! Sans doute j'aurais livré la ville; mais quand les Macédoniens se seraient trouvés dans les rues barricadées et closes de toute part, ils auraient été pris comme dans une souricière, les portes des remparts se seraient refermées sur eux et toute la troupe eût été massacrée sans pouvoir se défendre.

— C'était un projet bien conçu.

— Hé bien! il n'a pas réussi! Le polémarque m'a remercié, en me disant qu'il préférait combattre en rase campagne. L'imbécile m'a même donné vingt drachmes pour me récompenser de mes bonnes intentions!

— L'imbécile! répliqua l'étranger sans conviction.

— Oui! il ne sait pas même jouer convenablement son rôle de bandit, et si ses soldats nous font tant de mal, cela ne peut être que malgré ses ordres, car il est d'une générosité à faire pitié. On raconte qu'étant devenu amoureux d'une jeune Athénienne qui était tombée en son pouvoir, il l'a fait remettre en liberté au lieu de profiter de circonstances si favorables à sa passion. Vous ne me croyez pas ? J'avoue que l'histoire est invraisemblable! Pourtant, je suis absolument certain de la réalité du fait. Moi qui vous parle, je connais même certains détails... Mais j'aime mieux parler d'autre chose!

— Allons donc! Vous n'allez pas essayer de me faire croire que le polémarque vous a choisi comme confident!

— Oh! vous pouvez railler. Cela n'empêche pas que, grâce à un de mes parents qui s'est enrôlé parmi les Macédoniens... Cela vous étonne que j'aie un parent parmi ces gens? Que voulez-vous! Les meilleures familles ont parfois des membres indignes. Ce n'est d'ailleurs qu'un cousin très éloigné: un certain Kébrion, petit-fils du fameux périèque Naumakos qui fut impliqué dans la conspiration de Kynadon. Son père ou plutôt le fils de ce célèbre Naumakos...

— Maudit bavard! murmura le voyageur; puis tout haut: C'est bon! La généalogie de votre parent est certainement très intéressante, mais qu'est-ce que ce Kébrion vous a dit au sujet de son chef?

— Par Hermès! interrompit Épiclès d'un ton défiant, il me semble que mon histoire excite fort vivement votre curiosité. Serez-vous plus avancé quand vous saurez que Glaucos — le misérable! — a l'audace d'aimer la jeune Théa, fille de l'eupatride Aklaiôn? Entendez-vous? La fille d'un eupatride! Serez-vous plus avancé quand vous saurez que, par suite de je ne sais quel prodige abominable, Théa, à ce que l'on m'a assuré, ne serait pas indifférente aux sentiments du polémarque macédonien? Serez-vous plus avancé?...

Mais voilà que je vous ai dit ce que je voulais vous cacher! Je vous en prie, étranger, ne répétez cette conversation à personne, car il est de ces histoires qu'il est dangereux de raconter! Mon patron ne me pardonnerait pas d'avoir parlé comme je viens de le faire.

— En quoi tout cela peut-il vous compromettre et irriter votre patron contre vous? demanda l'étranger d'un ton bref.

— Posidios, mon noble protecteur, Posidios, que les dieux le regardent d'un œil favorable! Posidios, d'après ce qu'on raconte, doit épouser prochainement la fille d'Aklaiôn.

— Oh! murmura le marchand d'une voix si étranglée qu'Épiclès ne comprit point ce qu'il disait. — Oh! Est-ce possible? »

Puis il laissa tomber sa tête sur sa poitrine et s'absorba dans une silencieuse rêverie, à laquelle les incessantes remarques de son compagnon ne réussirent point à l'arracher.

Après avoir passé devant les gymnases des Kynosarges et du Lykeios, ils arrivèrent en face de la porte Diokharis, au moment où une troupe de Speusiniens s'apprêtait à faire rouler sur leurs gonds les lourds battants de chêne.

Malgré le soin que prit le marchand de demeurer enfoncé dans l'ombre, Épiclès put entrevoir son visage énergique et fier, sur lequel tombait la lumière de la torche que portait un des soldats.

Alors, avec de grands yeux hagards, il demeura immobile, tandis que le voyageur s'enfonçait dans une ruelle étroite et ténébreuse.

« Œil de chien, dit un speusinien en le bousculant, retire-toi de là et laisse-nous fermer la porte.

— C'est lui, gémit-il, c'est lui!

— Que dit-il? demanda le pentadarque qui commandait la troupe.

— Je l'ai reconnu! Je suis certain que c'est lui!

— Le malheureux revient de l'antre de Trophonios, ricana le premier soldat.

— C'est Glaucos! Vous ne l'avez donc pas vu? C'est Glaucos! Glaucos est ici! »

Et tandis que les speusiniens se regardaient stupéfaits, Épiclès s'élança du côté où avait disparu son compagnon en répétant :

« C'est Glaucos! J'aurai les dix mines! C'est Glaucos! C'est Glaucos! »

CHAPITRE II

La Revanche de la Déesse

CHAPITRE II

La Revanche de la Déesse

Εἴξατέ μοι, πολέμοιο συνήθεες, εἴξατε νίκης!
. . . . . .
τοῖον ἐφυβρίζουσα προσέννεπε Κύπρις...

« O vous qui êtes accoutumées aux combats, cédez-moi la victoire ! »

. . . . . .

Ainsi parla l'altière Kypris...

(Kolouthos. *L'Enlèvement d'Hélène*, v. 171 et 189.)

A l'immobilité d'Epiclès, Glaucos avait compris qu'il venait d'être reconnu; il pressa le pas et s'enfonça, au hasard, dans les ruelles étroites et sombres qui composaient le quartier du Diomæ. Bientôt, lorsqu'il fut certain que son malencontreux compagnon ne pourrait plus le rejoindre, sa marche se ralentit, et le front baissé, il se mit à suivre la mule,

laissant le choix de la route au caprice de l'animal.

La nuit était venue; la lune coupait de clartés blanches les ombres droites des maisons aux toits plats. Malgré l'heure peu avancée, les rues étaient complètement désertes, car les fêtes du lendemain devaient commencer avant le jour. Parfois un veilleur de nuit, portant une lourde lanterne où brûlait une mèche de lin, couvrait le promeneur nocturne d'un regard soupçonneux; mais tout entier à ses pensées, Glaucos ne s'apercevait pas de la défiante curiosité qu'il excitait.

La situation du polémarque macédonien était des plus embarrassantes : enfermé dans la ville ennemie, dans l'impossibilité d'en sortir, depuis que sa présence était connue, son déguisement, loin de le protéger, devait au contraire attirer l'attention et faciliter les recherches. Sous une autre forme plus imminente, le même danger le menaçait encore : dans sa précipitation à fuir Épiclès, Glaucos, qui ne connaissait pas Athènes, s'était engagé, au hasard, dans le quartier pauvre et tranquille habité par les forgerons et les tailleurs de marbre. Il ne se trouvait là aucune de ces maisons publiques[1] qui, très nombreuses dans le Kydathenaiôn, offraient une large hospitalité au voyageur. Il était à craindre qu'en le voyant errer par les rues, on ne le conduisît à l'un des cinq Astynomes chargés de la police de la ville.

Que répondrait-il aux questions du magistrat ? Peut-être Épiclès l'avait-il déjà dénoncé? Dans ce cas il était perdu et rien ne pouvait le sauver.

Le polémarque marcha quelque temps sans rencontrer personne, se dirigeant vers les quartiers du Nord. A mesure qu'il avançait, il se trouvait dans des voies plus larges. Des trottoirs très élevés les bordaient de chaque côté, et au milieu se dressaient d'étroits refuges semblables à de hauts piédestaux.

Les maisons se modifiaient aussi. D'abord, dans les voies qui environnent la porte Diokharis, basses, étroites, éclairées par de petites ouvertures carrées, percées dans les murs très hauts, elles avaient subitement changé d'aspect lorsque le polémarque était arrivé dans la voie Anatolique qui allait de la porte d'Alopékos à l'Agora, et qui était la principale artère du quartier du Diomæ. Précédées d'une cour carrée, bordée à droite et à gauche par les bâtiments qui servaient de logis aux serviteurs, elles étaient couronnées de terrasses dont les balustrades de marbre se découpaient sur le ciel clair. Cette voie qui séparait le quartier populeux des quartiers aristocratiques était habitée de préférence par des personnes d'une condition moyenne : riches métèques, commerçants, industriels.

Glaucos la suivit jusques à l'endroit où elle débouche sur l'Agora, mais la vue de quelques

couples qui passaient dans la lumière bleue dont les nappes claires flottaient sous les colonnades du Pœcile, lui fit rebrousser chemin. Il s'engagea à gauche, dans une des voies larges et silencieuses qui traversent le quartier du Kéramique.

Ici s'élevaient les palais des eupatrides : d'énormes bâtiments qui cachaient leurs splendeurs derrière de grands murs moroses au-dessus desquels on n'apercevait que les têtes touffues des platanes ou les fines silhouettes des peupliers. De temps en temps, de larges portes à claire-voie s'ouvraient dans ces murs, et dans l'ombre le polémarque pouvait entendre la chanson argentine des jets d'eau retombant dans leurs vasques de marbre.

Une seule fois, Glaucos s'arrêta devant une de ces portes, essayant de sonder les ténèbres qui s'épaississaient sous les massifs de verdure, mais, presque aussitôt, deux molosses aboyant avec rage se précipitèrent vers lui, essayant, pour le mordre, de passer la tête entre les intervalles.

Le polémarque se remit en route, poursuivi par leurs hurlements furieux.

Une impression presque religieuse de grandeur, de puissance, de prospérité, ajoutait encore à la douleur sourde qui était en lui. C'était là qu'elle vivait, Théa — sa déesse! — Elle avait passé presque toute sa vie, enveloppée de l'orgueil de ces murs inhospitaliers, ayant pour tout

horizon, au fond du ciel très pur, la splendeur blanche de l'Acropole.

Perdu dans le silence solennel de la ville au nom de Déesse, — oh ! comme il aimait sa Théa pour ce doux titre d'Athénienne ! — il avait la sensention d'être plus loin d'elle, là, tout près, à deux pas, au pied de ces palais superbes qu'au milieu de ses soldats, dans son aire de bandit cachée dans un creux presque inaccessible du massif du Pentélique.

Devant l'objet de sa passion, il se sentait si faible, si obscur, si petit, qu'un grand découragement le prenait : un soldat de fortune, aimer une eupatride ! Un Barbare aimer une femme du sang des Héros et des Dieux ! Vouloir unir son nom ignoré à celui d'un des éponymes autochthones ! C'était si ridicule et si insensé qu'il se faisait pitié à lui-même.

Il se souvenait de la seule instruction que son enfance eut reçue, d'une espèce de prière que son vieil oncle lui avait apprise : la liste des nobles athéniens, les familles divines de la Grèce.

Maintenant encore, tous ces noms se pressaient dans sa mémoire, et, malgré lui, l'orgueil de leur gloire dix fois séculaire venait humilier son obscurité :

C'étaient les Androclides, qui descendaient du héros Androclos, comme les Sémakides descendent de Sémakos ; les Pæonides, de Pæon ; les Apheidantides, d'Apheidas ; les Thaulonides,

de Thaulon; les Eudanémides, d'Eudanémos; les Métionides, de Métion[2]. C'étaient les Alcméonides, qui avaient bâti le temple de Delphes; les Bouxuges qui surveillaient les labourages sacrés; les Géphuraides qui, les premiers, en Grèce, honorèrent Dèmèter; les Boutades, entre lesquels on choisit la prêtresse d'Athènè-Polias, et le prêtre de Poseidon-Erechtheus; les Médontides, qui descendent des anciens rois; les Laxiades, qui possèdent trois palais dans le Kéramique; les Speusandrides qui en possèdent cinq; les Philaides, qui peuvent dire en parlant de leurs aïeux : — « Miltiade et Kimôn! » Les Phréorukides, qui donnent chaque olympiade une trière à la république; les Croconides, dont l'ancêtre Crocon a un temple près d'Eleusis; les Coleides qui sont chargés du culte d'Aphrodite; les Phileides du culte de Koré; les Phytalides, du culte de Poseidon-Phytalmien; les Praxiergides, qui entretiennent le costume d'Athénè-Parthénis, auquel l'un d'eux a consacré pour plus de cent talents de pierreries; les Lucomides, qui supportent les frais des Daphnéphories; les Eirésides, dans les forêts de qui l'on coupe les branches d'olivier des Pyanepsies; les Képhiseites, qui, pendant douze olympiades consécutives, purent élever des monuments chorégiques dans la rue des Trépieds; les Keryxes, à qui appartiennent les principales dignités sacerdotales dans les

Grands Mystères; les Purétiades, qui remportèrent trois fois le prix des chars à Olympie; les Tumodémides, que Pindare a chantés; les Eunéides, dont dépendent toutes les chorégies sacrées; les Coironides, qui offrent chaque année deux hécatombes à Zeus-Icméen; les Phytalides, qui ont dirigé la fondation de plus de vingt colonies; les Eumolpides, enfin, — à qui appartenaient Aklaiôn et Théa, — descendants d'Eumolpos, fils de Poseidon : ils avaient la direction des Eleusinies et dans le monde entier leur nom était prononcé avec un religieux respect.

Et la femme qu'il aimait avait dans les veines le sang de tous ces héros, l'orgueil de tous ces Dieux!

Vraiment il fallait être insensé, et il n'eût point voulu s'avouer à lui-même qu'il avait, en venant à Athènes, un autre espoir que celui de la voir de loin, — de très loin! de la contempler, de l'admirer, de sentir devant elle son âme s'affoler d'adoration et d'emporter, précieux et cruel trésor, le souvenir de cette ivresse.

Quel rêve avait-il donc fait, pauvre fou? Lui, le mortel ennemi d'Athènes, par quel jeu cruel de la Fatalité avait-il été s'éprendre d'une Athénienne? Une malédiction ignorée devait peser sur sa tête! — Peut-être, sans le savoir, avait-il offensé quelque Dieu? Sans doute c'était cela! Et tandis que la tête basse, écrasé sous l'impos-

sibilité de son amour, il continuait sa route, il cherchait par quelle faute il avait pu exciter la colère des Immortels. Toute sa vie, tout son passé de luttes et de souffrances se dressait devant lui : il se revoyait orphelin dès sa plus tendre enfance, livré aux injures et aux mauvais traitements d'un oncle qui l'avait recueilli et élevé; il revoyait la figure morose du vieillard, sa barbe hirsute, ses cheveux incultes, ses lèvres blanches et fines qui jamais n'avaient eu pour lui un mot d'intérêt ou d'affection. Le seul plaisir de sa jeunesse avait été la chasse : les courses vertigineuses après les chamois, chers aux Dieux des abîmes; la poursuite des vautours blessés sur les crêtes blanches enveloppées de nuages livides, et, dans les sombres forêts du Rhodope, les corps-à-corps effrayants avec les sangliers et les ours.

A vingt ans, un jour, par hasard, il était entré dans une ville; des soldats passaient, il les avait suivis; leur aventureux métier l'avait séduit; bientôt pentadarque, puis décadarque, puis lochage, puis taxiarque, chacun de ses grades avait été mérité vingt fois. Enfin, il avait été assez heureux pour sauver, dans un combat, la vie au roi Philippe. Dès lors, sa fortune était faite : à peine âgé de trente ans, il s'était trouvé un des polémarques macédoniens les plus redoutés et les plus connus.

Oui! tout cela était son passé, mais quel changement à cette heure! Irrésistible, implacable,

fatale, Aphrodite était venue. Il aimait! Lui dont aucun rêve de tendresse n'avait, jusques alors, effleuré le front vierge comme la neige des hautes cimes; lui qui n'avait jamais livré sa lèvre aux baisers d'une femme; lui qui n'avait jamais senti frémir sa chair au grand râle de luxure qui plane sur le viol sanglant des villes emportées d'assaut; — il aimait! la Déesse prenait sa revanche, et sans doute c'était pour le châtier de sa longue indifférence qu'elle lui envoyait un amour sans espoir.

Le polémarque avait dépassé le Prytanée et arrivait près du boulevard du Kéramique, lorsque des blasphèmes, des cris de détresse et un cliquetis d'armes l'arrachèrent à ses pensées.

Devant lui, adossé au mur d'un palais, un homme se défendait péniblement contre les attaques pressées de trois autres hommes qui s'efforçaient de dissimuler leurs traits avec un pan de leurs chlamydes.

Glaucos n'hésita pas; ramassant un glaive qui gisait non loin des combattants, il tomba sur les trois assaillants, que cette diversion inattendue eut bientôt mis en fuite.

Le polémarque put alors examiner celui à qui il venait ainsi de sauver la vie. C'était un homme de haute taille, âgé d'une quarantaine d'années : son visage pâle et hautain était illuminé

par des yeux pleins d'éclairs; ses lèvres minces, serrées contre ses dents, donnaient à sa physionomie une expression de dédain et d'ironie. Sa chlamyde traînante, ornée de broderies, laissait apercevoir une tunique lamée d'or. Il était chaussé de sandales attachées par des bandelettes de pourpre. Ses cheveux parfumés, sa barbe frisée avec soin, suivant la mode introduite par Alkibiadès, tous les détails de sa toilette accusaient une recherche presque efféminée[3].

Quoique le danger fût passé et qu'il eût montré beaucoup de courage à se défendre contre les assaillants, il demeura quelque temps avant de pouvoir réprimer un tremblement nerveux qui le secouait : — comme un homme à l'imagination vive, qui est plus effrayé par le souvenir du péril que par la présence même de ce péril. Enfin, d'une voix vibrante et harmonieuse :

« Merci, homme généreux qui venez de me sauver la vie; puissent les Dieux récompenser votre courage, car eux seuls peuvent le faire dignement. Si, comme vos vêtements l'indiquent, vous êtes étranger à cette ville, disposez de ma demeure, de mes serviteurs, de moi-même; et si vous voulez vous unir à Démosthènes par les liens sacrés de l'hospitalité, je serai heureux de vous prouver ainsi ma reconnaissance. »

Au nom du célèbre orateur, Glaucos tressaillit. La haine qui animait Démosthènes contre les

Macédoniens était proverbiale; jamais il n'avait manqué une occasion de dénoncer aux Athéniens les projets ambitieux de Philippe. Les violents discours prononcés par lui à propos de la prise de Méthone, de Potidée et, plus récemment, d'Olynthe, avaient eu, dans toute la Grèce, un immense retentissement. On n'ignorait pas que, sans les efforts de Phocion et d'Eschine, la lutte décisive eût éclaté, depuis longtemps, entre la grande république Ionienne et le roi de Macédoine.

En apprenant le nom de celui à qui il venait de sauver la vie, une audacieuse pensée traversa l'esprit du polémarque : où pourrait-il se cacher plus sûrement que dans la demeure du mortel ennemi de sa patrie?

Il dit donc, en baissant la tête et en poussant un soupir :

« Je voudrais accepter votre offre, car dans la situation où je me trouve, peut-être serait-elle pour moi le salut... mais...

— Parlez, dit Démosthènes, en voyant son hésitation; qui peut vous arrêter?

— Si vous saviez qui je suis, vous, le grand citoyen, vous hésiteriez sans doute à faire asseoir à votre foyer un ennemi d'Athènes! »

Le visage de Démosthènes s'était assombri :

— Certes, si vous avez pénétré dans la ville avec l'intention de la trahir, je suis votre ennemi;

car les sentiments du citoyen doivent parler plus haut que ceux de l'homme privé; mais si vos intentions sont pacifiques, qui que vous soyez, voulez-vous accepter l'hospitalité de Démosthènes? »

Pendant quelques instants Glaucos garda le silence.

« En venant à Athènes, dit-il enfin, mon seul but était de revoir une personne qui m'est chère; j'ai voulu profiter de la cérémonie de demain, car je sais que les Athéniennes accompagnent la procession jusqu'au Kéramique-Intérieur[4].

— Voulez-vous être mon hôte? » répéta Démosthènes en lui tendant la main. »

Le polémarque hésitait encore.

« Je suis Glaucos, » dit-il enfin.

Très calme, l'orateur reprit :

« Il y a huit jours, j'ai proposé à l'Ecclésia d'ajouter dix mines à celles que l'on a déjà promises pour votre capture; demain, je demanderai qu'une expédition soit dirigée contre vous; si l'on vous prend, je serai le premier à réclamer que votre tête soit envoyée à Philippe; voulez-vous être mon hôte, Glaucos? »

Le polémarque connaissait trop les usages d'Athènes pour croire que Démosthènes songeât à le trahir; il admirait la générosité de l'orateur qui, en lui offrant l'hospitalité, s'engageait à le défendre, tant qu'il resterait dans l'enceinte de

son palais. Il accepta avec joie l'offre qu'on lui faisait, et marcha avec son guide en remerciant les Dieux.

Tandis qu'ils poursuivaient leur route, Démosthènes raconta comment il avait été attaqué; il soupçonnait Eschine de cette lâcheté; il avait cru reconnaître en un des assaillants un serviteur de son rival. Dès le commencement de la lutte, l'esclave qui l'accompagnait s'était enfui, en abandonnant ses armes; c'était un poltron qu'il allait faire mourir sous le fouet. — Il en était toujours ainsi avec ces misérables!...

Une fois sur ce sujet, laissant voir un des petits côtés de son grand caractère, il continua, avec une flamme de haine dans les yeux :

Ils étaient là trois cents, dans sa fabrique d'armes; depuis que l'aréopage l'avait condamné à leur donner plus de six heures de repos par jour, rien ne pouvait briser leur insolence et leur orgueil; il ferait un exemple; ce serait terrible. Et le souvenir du danger couru lui revenant, il était tout frémissant, autant de crainte que de colère.

« Il est heureux que le pauvre être ait éprouvé une si violente terreur, intervint Glaucos en riant, car s'il avait eu la présence d'esprit de conserver son arme, la diversion que j'eusse pu faire eût sans doute produit moins d'effet. »

Ils arrivaient devant la demeure de Démos-

thènes au moment où un jeune homme en sortait, suivi de nombreux esclaves : c'était l'éphèbe bien-aimé de l'orateur; alarmé par le récit du fuyard, il se rendait à l'endroit où avait eu lieu l'agression. Il se précipita dans les bras de son maître qu'il baisa sur la bouche, tandis que tous les assistants poussaient des cris de joie.

Ce fut ainsi que Glaucos s'unit à Démosthènes par les liens de l'hospitalité.

CHAPITRE III

Le Quadrige de Dèmèter

CHAPITRE III

Le Quadrige de Dèmèter

Παρθένε, σὸν δι' ἔρωτα καὶ ἄγριον οἶδμα περήσω,
εἰ πυρὶ παφλάξοιτο καὶ ἄπλοον ἔσσεται ὕδωρ.

Vierge, pour l'amour de toi, je vaincrai les flots impétueux, quand même la tempête ferait gronder la foudre et soulèverait l'onde.

(Musée. *Héro et Léandre*, v. 203 et sqq.)

De trois ans en trois ans, le milieu de Boédromion ramenait la grande fête nationale d'Athènes et de l'Hellas : les Éleusinies. — Durant neuf jours, ce n'étaient que blanches théories montant à l'Acropole ou traversant les rues jonchées de fleurs, sacrifices pompeux dans les temples ornés de festons de roses, danses religieuses sur l'Agora et aux carrefours autour des Hermès d'Hipparque arrosés de

lait et de miel. Les théâtres retentissaient des vers immortels de Sophocle et d'Eschyle; le stade était rempli des cris des lutteurs et du grincement des chars. Selon l'usage des ports de la côte asiatique, les courtisanes avaient dressé leurs trépieds à tous les carrefours et, dans la tiède volupté des nuits, leurs plaintes amoureuses sollicitaient le passant. Les dyctériades de Kolone et du Pirée s'étaient réunies dans la ville; on avait fait venir de Corinthe trois cents prêtresses d'Aphrodite, et toutes ces femmes, brûlées de cantharides, couraient par les rues où flottaient de subtils parfums.

Le sixième jour des fêtes — dernier jour de la seconde décade de Boédromion — avait lieu la procession d'Éleusis: le cortège, partant de l'Éleusinion, suivait la voie Sacrée jusques au temple de Dèmèter-Anactoron; et les peuples accouraient en foule à cette fête de la Beauté et de l'Harmonie, que célébrait la plus belle et la plus harmonieuse des cités.

Cette année-là, quoique la richesse de la République eût été fort diminuée depuis la perte de ses principales colonies, comme la suppression du théorique venait de priver les Athéniens des représentations théâtrales, l'Archonte-Basileus avait décidé que la célèbre procession aurait lieu, malgré les irréguliers macédoniens qui tenaient la campagne.

En conséquence, le vingt de Boédromion, une heure avant le lever du soleil, le cortège s'était formé sur l'Agora, et bientôt il se déroula le long des voies du Kéramique.

En avant marchait une troupe d'hoplites chargés d'assurer la sécurité des cérémonies; ces hoplites étaient armés de la cuirasse lépidote et d'un glaive droit à double tranchant; ils portaient sur l'épaule de longues sarisses de frêne à pointe d'airain.

Coiffés d'un casque chargé d'un énorme cimier cannelé, d'où pendait une queue de cheval; chaussés de lourdes cnémides ornées en relief de têtes de léopard, ils avançaient avec lenteur, et l'on eût cru voir passer des géants de bronze.

Ils étaient suivis d'un groupe de musiciens et de chanteurs que dirigeait l'hiéraule sacré; les roulades éclatantes des flûtes se mêlaient aux vibrations langoureuses des lyres, des cithares, des psaltérions, aux plaintes sourdes des tambourins et au fracas strident des cymbales.

Tout en s'accompagnant sur leurs instruments, ils célébraient les bienfaits et les aventures de la déesse; les uns disaient ses amours avec Zeus et avec Jasion, les autres la douleur qu'elle avait éprouvée lorsque Perséphone-Korè avait été enlevée par Hadès; le plus grand nombre chantait le Péan-Iouléos et la bienheureuse science qu'elle avait enseignée à Triptolème, fils de Kéléos.

Enveloppées de larges péplos blancs, serrés à la taille par des ceintures brodées d'or, la rieuse théorie des canéphores suivait la troupe des chanteurs. Des festons de pavots environnaient leurs chevelures relevées sur la nuque en nattes serrées. Du geste coquet et gracieux que la statue de Sperkios devait immortaliser, elles portaient sur la tête des corbeilles plates contenant le froment et les olives destinées aux sacrifices.

Les spondophores marchaient après elles; quoiqu'ils occupassent un rang inférieur dans les dignités sacerdotales, leurs cheveux flottants étaient ceints d'un bandeau droit semblable à celui des rois. Vêtus de chlamydes striées de blanc et de bleu, les uns portaient des patères d'argent, d'autres des amphores au col orné d'un œil d'oiseau, d'autres des vases murrhins, où tremblaient des clartés opalines.

Derrière eux, apparurent les prêtres des principaux sanctuaires d'Athènes; ils entouraient l'hiérophantide Parthénienne, portant la cuirasse, l'égide et le casque à triple aigrette. D'abord vinrent les prêtres de Zeus, en tunique blanche brodée d'or; puis ceux d'Apollon-Délien, appuyés sur leurs grands sceptres de laurier; puis ceux d'Artémis, serrés dans d'étroites robes de lin; enfin, ceux de Poseidon : des Ioniens asiatiques, pâles et efféminés; leurs bras étaient char-

gés de bracelets et le dessin de leurs tuniques représentait des écailles d'argent.

Mais un frémissement courut parmi les spectateurs : c'étaient les prêtresses d'Aphrodite-Pandémos. La plupart venaient de Corinthe, quoique la célèbre statue, pour laquelle la psaltria Cottyto avait servi de modèle, eût aussi un culte organisé à Athènes.

Elles étaient plus de trois cents, debout sur des chars dorés : des péplos transparents de Cos enveloppaient leurs formes gracieuses de nuages aux couleurs très douces ; une large chaîne d'or leur descendait de l'épaule entre les seins ; leurs cheveux, imprégnés d'ambre et de benjoin, s'enroulaient en torsades entremêlées de violettes, et elles passaient avec des sourires dans leurs grands yeux cerclés de calliblépharon.

Derrière elles s'avançait le dadoukos, chargé de la direction des fidèles qui désiraient être initiés aux mystères. Selon la coutume empruntée aux lycnochies égyptiennes, ceux-ci marchaient deux à deux, ayant à la main des torches formées de bois résineux, trempés dans de la poix. A chaque arrêt du cortège, ils se passaient ces torches l'un à l'autre — d'homme à femme — pour signifier la transmission de la vie à travers l'humanité.

Enfin du haut de son char, traîné par quatre chevaux blancs de Sicyone, caparaçonnés de

housses de pourpre, Dèmèter s'offrait aux adorations de la foule. La déesse était représentée cette année-là par l'hétaïre Théodéa, qui avait succédé à Laïs, comme incarnant le mieux l'idéale beauté féminine, exprimée par Scopas dans son *Aphrodite nue*. Une fine tunique de laine bleue tombait à plis droits le long du corps harmonieux de la jeune femme ; elle s'appuyait sur le sceptre des rois antiques, et une couronne de pavots et d'épis entourait les lourdes masses de ses cheveux.

Sur son passage, les gens superstitieux et crédules portaient la main à la bouche, en signe d'adoration ; mais la plupart des assistants, ironiques et railleurs, faisaient remarquer, avec des mots plaisants, l'archaïsme de sa tunique ou de sa coiffure, et saluaient Dèmèter du nom des nombreux amants de Théodée.

Derrière le char venaient les neuf archontes, les magistrats, les stratèges, les eupatrides, les membres de la Boulè, de l'Aréopage et de l'Hélié, suivis de leurs femmes et de leurs filles, au-dessus desquelles — bien que le soleil ne fût pas encore levé — les femmes et les filles des métèques portaient des parasols multicolores.

Le long des rues du Kéramique, les lentes théories se déroulaient ; les façades des palais étaient ornées de festons de myrtes et de roses ; les parfums de l'encens et du cinnamome embau-

maient les airs ; de temps en temps, les prêtres s'arrêtaient, pour offrir des sacrifices dans les temples qui s'ouvraient le long de la voie.

De tous les costumes, de tous les mouvements, de toutes les attitudes de cette foule immense consacrée aux Dieux, se dégageait un symbolisme profond et saisissant. C'était la fête de la fécondité, la fête de la génération et de l'enfantement. Toutes les divinités de l'Olympe faisaient cortège au char de la Déesse-Mère ; tout le polythéisme des passions humaines se concentrait dans la passion génératrice ; toutes les puissances de la Nature avaient pour fin une continuelle reproduction d'elles-mêmes.

Quand sur le passage des courtisanes sacrées, ou des emblèmes de la génération, la populace ignorante laissait échapper des railleries et des murmures, le front du penseur s'inclinait respectueusement. Où la foule ne voyait que des exhibitions lascives, il voyait l'image de la particularité du désir, qui rend si différentes les amours de l'homme et les amours de la brute ; où elle n'apercevait que des symboles obscènes, il saisissait la glorification de l'amour physique qui fait l'humanité éternelle comme les dieux!

C'était là l'idée fondamentale, le dogme primitif que le génie artiste d'Athènes avait élargi et transfiguré. Avec le perfectionnement de la race, une évolution s'était faite dans les esprits,

et de la fête de l'Amour on avait fait la fête de la Beauté.

A présent, le saint frisson des suprêmes étreintes n'était plus seul glorifié dans cette splendide apothéose des forces créatrices; la beauté immatérielle de la passion s'unissait à la beauté matérielle de la chair, la volupté des sentiments se joignait à la volupté des caresses; c'était l'idéal dans la vie, le parfum dans la fleur, l'âme dans le baiser!

Et baigné de la douce lueur rose du jour levant, le cortège déroulait ses hiératiques magnificences dans un fourmillement de tuniques multicolores, de piques d'airain, de flambeaux d'or, de globes de cristal, de branches de lauriers, de rameaux de myrtes, de parasols de pourpre, de thyrses, de pampres, de bleuâtres fumées aux pénétrantes senteurs.

Parmi les jeunes vierges qui accompagnaient la procession, on remarquait surtout, malgré la discrète calyptra qui dissimulait une partie de son visage, la fille de l'eupatride Aklaiôn, Théa.

Théa n'avait pas vingt ans et, par ce que l'on pouvait apercevoir de ses traits et par ce que l'on devinait des formes de son corps, elle était bien la plus gracieuse de toutes ces gracieuses Athéniennes qui n'avaient qu'un seul but dans la vie : être belles et aimer.

Quand le cortège fut proche des murs de la

ville, il s'arrêta à un petit temple monoptère, consacré à Aphrodite-Mélanis. C'était là que, le soir, les courtisanes d'Athènes donnaient rendez-vous à celui de leurs amants qui avait écrit leurs noms sur la muraille du Kéramique.

Au premier rang de la foule, Glaucos était debout et, tandis que la pompe du cortège sacré se déroulait devant lui, il comprenait mieux combien sa tentative était folle, combien son amour était sans espoir. Ce découragement qu'il avait déjà ressenti la veille l'envahissait de nouveau : les splendeurs de la religion d'Athènes — la religion de la Beauté! — lui semblaient avoir pour but de célébrer la femme qui était pour lui la suprême beauté. Elles la grandissaient, elles l'éloignaient de lui, elles donnaient la ville sublime pour autel à sa divinité. Et le cœur lourd, baissant la tête, il comprenait combien elle devrait descendre pour venir à lui. Mais quand parurent les blanches théories des jeunes Eupatrides ces sombres pensées se dissipèrent, le front du polémarque s'éclaira et son œil interrogea anxieusement leurs rangs pressés.

Sa recherche ne fut pas longue ; dès qu'il aperçut Théa, son regard ardent ne la quitta plus.

Le hasard voulut que la fille d'Aklaiôn s'arrêtât presque en face du guerrier, à deux pas de lui, si près qu'il eût pu la toucher en étendant le bras, si près qu'il croyait entendre le souffle qui

passait entre ses lèvres fines, et si loin, pourtant, si loin qu'ils eussent été moins séparés par toute l'effroyable distance qui s'étend entre la région des ténèbres hyperboréennes et les côtes mystérieuses où la terre touche à la voûte de cristal sur laquelle roule le char du soleil. Théa se tenait droite, douce et pure, hautaine et gracieuse inexprimablement. Un long péplos blanc, retenu aux épaules par de lourdes broches de saphir, l'enveloppait de ses replis mouvants ; ses bords traînants étaient ornés d'un méandre d'azur ; il était serré immédiatement au-dessous des seins par la zone large et plate réservée aux vierges. Elle tenait sur le front une corbeille de figues et d'épis et son bras blanc, nu jusques à l'épaule, était relevé en un geste d'une grâce infinie. La tête haute, très fière, elle promenait ses regards sur la foule avec une curiosité un peu dédaigneuse et, le cœur serré d'une mortelle angoisse, Glaucos attendait que les grands yeux purs et hautains se fixassent sur lui.

Enfin, la jeune fille aperçut le guerrier ; elle baissa le front, pour dissimuler la rougeur qui le couvrait ; puis elle pâlit ; puis un sourire heureux éclaira son visage et, relevant les yeux sur le polémarque tremblant de joie, elle l'enveloppa du rayonnement de son sourire.

C'était une étrange histoire que celle de leur amour.

Un jour, des hommes de la troupe de Glaucos lui avaient amené quelques voyageurs qu'ils venaient de surprendre dans les montagnes : un petit vieillard au regard faux et sournois, accompagné de sa fille et de quelques esclaves. Glaucos, qui d'abord avait accueilli ses prisonniers assez rudement, les entoura bientôt de toute sorte d'égards : il mit une hutte à leur disposition, leur laissa l'usage de leurs serviteurs et veilla avec soin à ce que rien ne leur manquât. Enfin, après quelques jours, il les avait fait mettre en liberté et, accompagné des plus braves guerriers de sa troupe, il les avait escortés jusque sous les murs d'Athènes.

Pendant le peu de temps qu'Aklaiôn et sa fille passèrent dans le camp du polémarque macédonien, ils eurent souvent l'occasion d'admirer la bravoure et la générosité de leur adversaire : celui-ci, de son côté, n'avait pu voir, sans éprouver une émotion profonde, la beauté pure et douce de la jeune eupatride.

Tout séparait Glaucos de Théa; ce fut peut-être à cause de toutes les impossibilités qu'ils voyaient à leur union, qu'ils s'abandonnèrent à leur amour, sans même songer où il les conduirait.

Après avoir rendu la liberté à ses captifs, Glaucos n'avait pas tardé à éprouver un impérieux besoin de revoir celle qui, sans qu'il s'en doutât,

avait pris la première place dans sa vie. La jeune fille, de son côté, n'avait pu chasser de son esprit l'image du guerrier, qu'elle avait entrevu si fier et si beau, si brave et si généreux. Souvent, pour charmer l'ennui des lentes journées qu'elle passait, étendue sous les lauriers-roses du gynécée, elle avait évoqué le souvenir du polémarque; souvent, elle s'était informée auprès de sa fidèle nourrice — Matrith, la Nubienne aux voiles multicolores — de ce chef redouté qui désolait les environs d'Athènes; mais l'esclave, indifférente aux bruits de la ville, ne pouvait rien apprendre à l'impatiente jeune fille.

En apercevant celui vers lequel volaient toutes ses pensées, Théa sentit une joie ardente lui serrer le cœur. Quoique le guerrier ne lui eût jamais parlé de son amour, elle ne douta pas un seul instant qu'il ne fût venu pour la revoir. Quant à Glaucos, le sourire par lequel la vierge lui avait révélé ses sentiments, le remplit d'un bonheur d'autant plus vif qu'il était inespéré.

Cependant, d'un geste machinal, la jeune fille avait arraché une fleur à sa couronne de pavots et d'épis; prenant un front impassible que démentait son sein palpitant, elle laissa tomber sur le sol le frêle gage d'amour.

Au milieu de la fumée des encensoirs, l'hiérophante reparut et, à la faveur du mouvement qui se produisit dans le peuple, le polémarque put

ramasser la précieuse fleur sans être aperçu de personne.

Soudain une grande clameur s'éleva de la foule; sous l'influence d'une terreur subite, les chevaux du char de la Déesse s'étaient cabrés violemment; ils avaient brisé le timon orné de plaques d'or et, malgré les efforts de leurs conducteurs, ils se jetèrent dans le cortège, renversant tout sur leur passage.

Dès le premier choc, Théodéa-Dèmèter fut précipitée sur le pavement.

A la vue de cet accident sacrilège, une religieuse terreur glaça l'âme des spectateurs : quel signe plus évident les Dieux pouvaient-ils donner de leur colère? Ils repoussaient les sacrifices qu'on leur offrait! Ils avaient donc abandonné la ville? Quels affreux malheurs annonçait ce prodige néfaste? A quelles calamités ne devait-on pas s'attendre désormais? Et le cœur rempli d'une épouvante aveugle, tous cherchaient à fuir, comme si la foudre fût tombée au milieu d'eux.

Il y eut un instant de confusion horrible : on entendait les rauques hennissements des chevaux, leur galop furieux résonnait sur les dalles comme un vaste écroulement.

Dans la foule, les plus robustes s'efforçaient d'écarter les plus faibles; chacun voulait se réfugier sur les hauts trottoirs qui couraient des deux

côtés de la voie. Les vierges avec des yeux hagards fuyaient, laissant tomber leurs amphores, leurs corbeilles et leurs instruments de musique; les prêtres se poussaient en tumulte, sans aucun souci de leur dignité; activées par le vent de la course, les torchères des pyrophores jetaient de longs flots de fumée, avec de rouges flamboiements.

Les spectateurs des derniers rangs contribuaient surtout à augmenter la panique; ne se rendant pas bien compte du péril et croyant à une subite attaque des Macédoniens, ils poussaient de belliqueuses clameurs, tout en s'efforçant de fuir.

Les chevaux, étourdis par tous ces bruits, affolés par la vue des flammes, aiguillonnés par les débris de char qu'ils traînaient derrière eux, s'étaient lancés avec furie dans la masse tourbillonnante des fuyards. Les cornes d'argent dont leurs fronteaux étaient ornés, leur donnaient une apparence surnaturelle; parfois, au milieu des remous humains, on voyait une croupe luisante se dresser; les longues crinières blanches se hérissaient, terribles, avec des taches de sang; les sabots cerclés d'argent se levaient comme des massues et, sous les ventres énormes, les femmes, les enfants roulaient écrasés.

La terreur croissait; nul n'eût osé s'opposer à la course furibonde du quadrige. Étendue au milieu de la voie, dans le sillon sanglant que laissait

le passage du char, une hiérophantide, les deux jambes broyées, en proie aux fureurs de l'inspiration, criait d'une voix stridente qui dominait les clameurs de la foule :

« Un Dieu les pousse! Un Dieu les pousse! »

On croyait voir, entre les lambeaux des housses déchirées qui flottaient au vent, la barbe blanche de Poseidon, l'éternel rival de Pallas, et, machinalement, tous dans leur terreur répétaient :

« Un Dieu les pousse! Un Dieu les pousse! »

Dès les premières apparences du danger, les regards de Glaucos avaient cherché Théa. Elle s'était mise en sûreté dans l'embrasure d'une porte; mais un homme escorté de cinq ou six speusiniens l'arracha bientôt de son refuge, pour s'y abriter à sa place.

Le polémarque reconnut Épiclès qui, sans doute, était venu là dans l'intention de rechercher son compagnon de la veille.

Entraînée par le courant des fuyards, Théa fut bientôt repoussée en bas du trottoir et chaque pas qu'elle faisait la portait vers le milieu de la voie. Glaucos la vit passer devant lui, toute pâle; il quitta l'angle derrière lequel il s'abritait, pour suivre de loin celle qu'il aimait et la défendre si son intervention devenait nécessaire.

Cependant, gênée par ses larges vêtements, renversée, à chaque pas, par des fuyards affolés,

Théa demeurait en arrière. Tout proche déjà, dans un roulement de tonnerre, avec des hennissements furieux, le quadrige galopait... Elle comprit que tous ses efforts ne la sauveraient pas; à demi morte de terreur, embarrassée dans les plis de son péplos, repoussée par une main brutale, elle s'affaissa sur le pavement et ferma les yeux pour ne pas voir l'horrible mort qui s'avançait.

Les chevaux n'étaient qu'à vingt pas; plus excités que jamais, les jambes rouges jusqu'au poitrail, secouant furieusement les chaînettes d'argent de leurs mors, leur élan paraissait irrésistible.

Alors, les deux bras écartés, déployant une draperie de pourpre arrachée aux épaules d'un fuyard, Glaucos se dressa près de Théa et, le front haut, d'un pas ferme, il marcha vers le quadrige.

On crut qu'il allait être broyé.

Mais cet obstacle subit avait attiré l'attention de l'attelage affolé; quelque rapide qu'eût été son hésitation, elle avait suffi. Le polémarque s'était accroché aux débris de mors qui pendaient sur le garrot des chevaux du milieu; d'un effort surhumain, il leur déchira la bouche; leurs jarrets ployèrent; un instant on put croire que c'était pour bondir, mais avec un tressaillement de douleur, les animaux domptés reculèrent. Une coudée à peine les séparait de Théa évanouie.

De toute part des acclamations s'élevèrent, vingt bras se disputèrent l'honneur de maintenir

le quadrige encore frémissant et de le débarrasser des débris du char. On entoura Glaucos, on le félicita, on l'acclama. Lui cherchait à se dérober à ce triomphe.

Au moment où, délivré enfin de ses admirateurs, il s'enfonçait dans l'étroite voie Mégacléenne, parallèle à la promenade du Kéramique, une lourde main se posa sur son épaule et une voix railleuse demanda :

« Que fait ici le polémarque Glaucos? »

Le Macédonien se retourna et se vit entouré des figures sombres des speusiniens derrière lesquels Épiclès, prudemment, se dissimulait. Il comprit que toute tentative de résistance était inutile et ne servirait qu'à le faire massacrer.

« Je suis votre prisonnier! » dit-il au chef de la troupe.

Et comme celui-ci, sans défiance, s'approchait pour le garrotter, Glaucos, tirant un poignard court et pointu, attaché par derrière à sa ceinture, écarta les hoplites stupéfaits et plongeant son arme dans la poitrine d'Épiclès :

« Voilà la récompense des lâches et des traîtres! »

Puis il se laissa enchaîner.

CHAPITRE IV

La Fille de l'Eupatride

CHAPITRE IV

La Fille de l'Eupatride

> Λέγειμ' ἂν ἄνδρα τόνδε, των σταθμῶν κύνα,
> σωτῆρα ναὸς πρότονον, ὑψηλῆς στέγας
> στῦλον ποδήρη μονομενὲς τέκνον πατρί,
> και γῆν φανεῖσαν ναυτίλοις παρ' ἐλπίδα,
> κάλλιστον ἡμαρ εἰσιδεῖν ἐκ χείματος,
> ὁδοιπόρῳ διψῶτι πηγαῖον ῥεός.
>
> Je l'avoue, cet homme est pour moi ce que le chien fidèle est pour le troupeau, ce que le pilote est pour un vaisseau, ce que la colonne qui le soutient est pour un palais élevé; il est pour moi comme un fils unique aux yeux d'un père, comme la vue inespérée de la terre au naufragé, comme l'apparition d'un beau jour après la tempête, ou de l'eau d'une source limpide au voyageur altéré.
>
> (Eschyle. *Agamemnon*, v. 896 et sqq.)

De toutes les collines sur lesquelles Athènes était bâtie, la plus importante, après l'Acropole, était celle qui portait le nom du poète Muséon. Elle se dressait au sud de la ville, vers le couchant, et ses masses

rocheuses dominaient le quartier commerçant du Kydathénaiôn. Les prisons d'Athènes étaient creusées aux flancs du Muséon. C'étaient d'étroites cellules cubiques, basses et sombres, comme des cercueils de pierre; de lourdes portes, garnies de barres et de verrous d'airain, prévenaient toute tentative d'évasion. Les malheureux que l'on enfermait dans ces tombes devaient se tenir accroupis, les genoux au menton, sans air, sans lumière, souvent sans nourriture.

Toutes les cellules s'ouvraient le long d'un corridor n'ayant qu'une issue, dans la demeure du gardien : une espèce de forteresse haute et massive, dans laquelle on montrait encore la chambre où Socrate avait reçu ses amis avant de boire la ciguë. Cette chambre était devenue un lieu de pèlerinage, car depuis l'injuste condamnation de son chef, l'école antithéocratique avait acquis une grande influence.

C'est dans un de ces cachots que la justice d'Athènes avait jeté Glaucos. Une fois par jour, on lui faisait passer sa nourriture — quelques figues et une amphore pleine d'eau — par une petite ouverture pratiquée au bas de la porte.

D'abord étourdi par les huées de la foule, et par les scènes tour à tour si douces et si terribles qui venaient de se succéder, il était demeuré sur le sol, sans trouver l'énergie de faire un mouvement.

Malgré tout son courage, il comprenait qu'une évasion était impossible, que la vengeance d'Athènes allait être implacable et que l'espoir n'existait plus pour lui.

Des pensées plus douloureuses encore se présentaient à son esprit : que deviendraient ses soldats privés de leur chef? Comment avait-il répondu à la confiance de Philippe? Son imprudence venait de faire échouer, misérablement, l'importante mission dont le roi l'avait honoré.

Le polémarque sentit monter en lui un découragement et un désespoir sans bornes : il chassa ces pensées funèbres, pour ne plus songer qu'à son amour, pour s'absorber complètement dans le souvenir de cette scène du temple d'Aphrodite, où, si ingénument, la jeune Athénienne avait laissé deviner son tendre secret.

Oui! Théa l'aimait! Glaucos l'avait bien vu, à son sourire, à son émotion, à ce débris de couronne qu'elle lui avait jeté, comme pour dissiper ses derniers doutes. Il l'avait là, serrée entre ses mains jointes, la bienheureuse fleur, — hélas! déjà fanée! — et il la pressait ardemment contre son cœur, comme si tout son bonheur avait tenu à la frêle corolle.

Dans les ombres qui l'entouraient, le polémarque revoyait la jeune fille au moment où elle fuyait devant le quadrige emporté. Il la revoyait roulant sur le sol, dans les plis ondoyants

du péplos : ses yeux clos sous ses longs cils soyeux, sa blanche poitrine que la terreur faisait bondir, et les flots de ses cheveux noirs qui ruisselaient sur la pâleur de son doux visage. Malgré la prison, la mort, le déshonneur, Glaucos bénissait l'inspiration qui l'avait conduit à Athènes, puisque, après avoir été assez heureux pour sauver la vie à Théa, il allait mourir avec l'ineffable joie de se savoir aimé...

Ces pensées firent rentrer le calme dans son âme. Il sentit que sa vie était remplie et, sans terreur, il regarda venir la mort, en songeant qu'il avait eu, ici-bas, toute sa part de bonheur.

Trois jours s'écoulèrent ainsi.

La pensée d'une évasion ne se présentait même pas à l'esprit du polémarque. Le cachot était taillé dans le roc. Une nuit impénétrable environnait le prisonnier. Quand il avait essayé de se relever, son front avait heurté les rugosités de la voûte; quand il avait étendu le bras, sa main avait rencontré les parois humides; il était là dans un sépulcre et si bien enseveli, que l'on avait jugé inutile de l'enchaîner.

Le jugement devait avoir lieu le quatrième jour de la troisième décade de Boédromion, dès que les Éleusinies seraient terminées, car il n'était pas permis de rendre la justice durant les fêtes.

La garde du Muséon était confiée aux Onze : un collège de juges-geôliers, élus par la voie du sort, comme la plupart des autres magistrats d'Athènes[1]. Cet étrange système d'élection avait placé à la tête des Onze un certain Héraclinos : homme des plus mal famés.

Le bruit courait dans la ville que, lors de la dernière guerre d'Olynthe, Héraclinos avait été le premier à jeter son bouclier et à donner le signal d'une retraite qui n'avait pas tardé à dégénérer en fuite. On disait encore que la pauvreté bien connue du chef des geôliers ne présentait pas de garanties suffisantes contre les tentatives de corruption; on ajoutait même que c'était une âme à vendre — à vil prix. Quoi qu'il en fût, la sagesse du hasard étant infaillible et Héraclinos étant son élu, nul ne songeait à examiner si ces vagues accusations reposaient sur la réalité, ou étaient le fruit calomnieux de l'esprit de parti et des aversions politiques.

La veille du jour fixé pour le jugement du polémarque, une femme couverte du long voile noir des veuves se présenta devant la demeure d'Héraclinos et frappa timidement à la porte. Le geôlier vint ouvrir en grommelant.

Ayant introduit la visiteuse, le chef des Onze lui demanda ce qu'elle désirait.

Après une courte hésitation, elle se décida :

« Je ne chercherai pas à dissimuler mes intentions, dit-elle doucement, je suis venue vous proposer un marché.

— Ah! fit Héraclinos avec une certaine défiance.

— Oui. Je voudrais vous acheter la liberté d'un prisonnier.

— Rien que cela! ricana le geôlier; puis d'un ton bourru : La liberté de mes prisonniers n'est pas à vendre.

— Cependant, reprit la femme d'une voix qui tremblait un peu, si l'on vous donnait une forte somme et si l'on vous assurait le moyen de vous dérober à la colère des magistrats... »

Héraclinos hésitait; il redoutait un piège de ses ennemis; il dit brutalement :

« Pourquoi tenez-vous tant à ce qu'on ne voie rien de votre visage? »

Après être restée quelques instants silencieuse, son interlocutrice se décida tout à coup et laissa retomber les plis de son voile, qui découvrit les traits harmonieux de Théa.

Héraclinos connaissait la fille d'Aklaiôn, pour l'avoir souvent aperçue dans les cérémonies publiques, ou sous les platanes au Kéramique; il s'inclina profondément et attendit, en silence, qu'il plût à la jeune eupatride de lui expliquer ses désirs.

En proie à une vive émotion, Théa se taisait.

Depuis qu'elle avait appris l'arrestation de Glaucos, elle avait beaucoup souffert et la pâleur qui recouvrait son visage témoignait de la violence des luttes qui s'étaient livrées en elle, entre tous les souvenirs de son passé et son amour pour l'ennemi de sa patrie.

Ne devait-elle pas se réjouir de ce qu'on eût enfin réussi à s'emparer du terrible Macédonien ? C'était un coup sensible porté à la puissance de Philippe; c'était une glorieuse victoire pour Athènes. Théa avait entendu Aklaiôn, son père, se féliciter de la capture du polémarque; elle avait entendu les cris de joie du peuple qui se rendait à l'Acropole pour remercier les Dieux, et les paroles des hymnes de reconnaissance en l'honneur d'Athènè-Triomphante lui revenaient à l'esprit comme le chant funéraire de ses tristes amours.

Mais une autre voix, plus puissante et plus écoutée que celle du patriotisme, parlait en son âme passionnée. C'était pour elle que le lieutenant du roi de Macédoine s'était aventuré dans la ville; elle l'avait deviné à la façon dont il la regardait; elle avait compris qu'il n'existait plus qu'elle au monde pour ces yeux éblouis où elle voyait tant de respect et tant d'amour.

D'ailleurs, elle n'avait pas été étonnée de voir le polémarque; ils ne s'étaient jamais parlé de leurs sentiments, mais doit-on parler pour se

comprendre? Elle l'attendait; elle savait qu'il devait venir; la passion a d'étranges pressentiments!

Ce n'était pas seulement la conscience d'être aimée qui attirait la jeune eupatride vers le Macédonien : elle le trouvait beau, elle le savait brave. Lorsqu'il l'entourait de son sourire rempli d'amour, elle se sentait délicieusement émue à voir caressant et soumis devant elle le chef redouté qui faisait trembler Athènes.

Enfin, Théa aimait Glaucos; Théa comprenait que sa vie serait perdue si elle ne la consacrait pas à Glaucos. Elle comprenait que sans l'amour — ce bien suprême — tous les autres biens ne pouvaient lui donner que de trompeuses apparences de bonheur. Elle ne songeait pas à vaincre cet entraînement et à repousser ses pensées; elle se disait que toute résistance était inutile; elle se croyait sous l'influence d'un Dieu. C'était là le fruit de toute son éducation. Aklaiôn ayant divorcé peu de temps après la naissance de sa fille, celle-ci avait grandi sans autre distraction que les contes de sa vieille nourrice et les récits du prêtre attaché au culte des Divins Ancêtres. La pensée de la toute-puissance de l'amour, avait seule éclairé et guidé sa jeunesse. La légende et l'histoire s'étaient unies pour lui montrer la grande passion, plus forte que les lois, et plus forte que les Dieux. Toujours, comme guide des héros,

on lui avait montré l'amour; toujours, comme guide des divinités, on lui avait montré l'amour, et voilà que l'amour étant venu, elle s'était abandonnée à lui, sans tenter une lutte inutile et cruelle.

Elle n'avait pas songé, d'abord, que son Glaucos était un étranger, c'est-à-dire un adversaire; que c'était un Macédonien, c'est-à-dire un ennemi.

Mais, à présent, que pouvait-elle faire? Il était trop tard! Son cœur était donné! Éros l'avait percé de ses traits divins! Elle aimait!

Elle vivait avec son Glaucos; l'image du polémarque repassait sans cesse dans la voluptueuse langueur de ses rêves, et les splendeurs de la nature et les splendeurs des arts, tout contribuait autour d'elle à enflammer son âme et ses sens.

De toutes choses sortait une grande voix qui lui criait : — « Aime! Aime! » — Les tièdes brises de l'automne passaient amoureusement dans la douceur des jours; tout chargé des parfums pénétrants des lauriers-roses et des térébinthes, l'air qu'elle respirait l'étouffait de volupté; la lumière qui frappait ses yeux, là-haut, dans l'azur très doux, elle avait été baigner les flancs sacrés des saintes nudités de l'Acropole; les odes brûlantes que répétaient ses compagnes mêlaient les noms de Scopas et de Laïs à ceux de Sappho et de Phaon :

et dans la blanche cour du gynécée, le soleil versait des flots de flammes sur les rêveries de l'ardente jeune fille.

Elle avait hésité longtemps; puis la passion l'avait emporté et, machinalement, sans trop oser réfléchir aux conséquences de la détermination prise, elle s'était rendue au Muséon, après avoir réuni une somme énorme pour elle : cinq talents, produit de la vente de ses bijoux.

« Vous le voyez, reprit la jeune fille, avec un peu plus d'assurance, j'ai eu confiance en vous, Héraclinos. Le marché que je vous propose est sérieux. Je vous promets cinq talents si vous consentez à faire ce que je vous demande.

— Il s'agit donc d'un prisonnier bien important?

— Il s'agit de Glaucos.

— Oh! laissa échapper le geôlier, avec un étonnement qu'il ne chercha point à dissimuler, et en même temps son front se rembrunissait : Il ne sera pas possible de cacher sa disparition; demain matin, les Scythes viendront le chercher; il ne passe que pour la forme devant l'Aréopage. On m'a même dit que l'on supprime comme superflue la première partie de la procédure[2]... je devrais m'enfuir avec lui, abandonner ma charge et mes richesses... Cinq talents ne compensent pas cela : c'est trop peu.

— Hélas! Je n'ai pas une kollyba de plus!

— Alors, je suis au désespoir; mais vous comprenez que dans ces conditions, il m'est impossible d'accepter; tout ce que je puis faire, c'est de vous jurer, par le Styx et par Kerbéros, que l'on ignorera toujours votre démarche auprès de moi. »

Théa demeurait silencieuse, écrasée par ce refus si catégorique et aussi par le ton d'ironique supériorité que le geôlier avait cru devoir donner à ses dernières paroles.

Enfin, elle se redressa; elle avait trouvé un argument suprême; elle sentait que si celui-là ne réussissait pas, elle n'aurait plus qu'à s'en aller avec sa honte, et que cet homme qui se tenait encore devant elle, rampant et soumis, se redresserait le lendemain pour lui jeter sa faute à la face. Aussi, réunit-elle toute son énergie pour bien jouer cette dernière partie.

« Vous refusez donc?

— Absolument.

— Hé bien! je le regrette, et quoique vous puissiez penser, je le regrette surtout par intérêt pour vous.

— Oui! ricana Héraclinos, et comment cela?

— Voici : j'ai entendu dire par mon père que les archontes possédaient les preuves de votre complicité dans l'évasion d'Agrostinos, le triérarque lacédémonien, à la capture duquel on avait attaché tant de prix... »

Le geôlier pâlit et baissa la tête.

Voyant qu'elle avait frappé juste, la jeune fille continua d'un air ingénu :

« C'est pour cela que je suis venue à vous sans prendre plus de précautions et que je n'ai pas même voulu me servir d'un intermédiaire. Je me disais : je sauve deux malheureux, ils me seront sans doute reconnaissants...

— Oui! ne put s'empêcher de dire Héraclinos : je crois que si j'eusse été seul à sauver...

— Enfin puisque vous refusez!

— Je ne dis pas cela, fit le geôlier soudain radouci; et puisque vous semblez y tenir tant, je consens à sacrifier ma position. Quand recevrai-je les cinq talents?

— Un esclave qui m'attend à la porte est chargé de la somme en statères de Cyzique[3]. Je vous la remettrai dès que vous aurez délivré le prisonnier.

— C'est bien. Je connais, près de la tour de Psitalée, un endroit où l'on peut descendre des remparts sans être aperçu des sentinelles; la muraille a plus de soixante coudées d'élévation au-dessus de la plaine et du grand barathre; comme nulle surprise n'est à redouter de ce côté, on le garde ordinairement assez mal. Heureusement j'ai une longue corde que m'a donnée un matelot de Corcyre... »

Étendu sur le rocher humide, les yeux perdus dans la nuit que son imagination peuplait de blancs fantômes, Glaucos songeait à Théa; il la voyait qui lui souriait et qui venait vers lui; ses mains frêles se crispaient sur les verrous énormes; les lourds battants cédaient à ses efforts, et libres enfin, à deux, ils s'envolaient dans le calme azur.

Au bruit de la porte grinçant sur ses gonds, le prisonnier tressaillit :

« C'est l'heure d'avoir du courage, pensa-t-il en se redressant sur les genoux.

— Venez, » lui dit Héraclinos.

Sans un mot Glaucos suivit le geôlier.

Quand il arriva dans la salle où Théa l'attendait, il ne la reconnut pas d'abord, enveloppée de ses voiles qu'elle avait rajustés; silencieux et immobile, il se demandait si son rêve continuait. Puis, tout à coup, à un mouvement de la jeune fille, un rayon de lumière vint éclairer sa souriante émotion, et dans un grand cri de joie, le prisonnier tomba à genoux :

« Théa! »

Ils restèrent ainsi muets l'un devant l'autre, se comprenant sans rien se dire, écrasés sous le bonheur immense que leur mettait dans l'âme cette subite révélation de leur mutuel amour.

La voix rude du geôlier les arracha à leur extase :

« Si nous ne nous hâtons, disait-elle, le jour nous surprendra et il ne sera plus temps de fuir! »

CHAPITRE V

Les Remparts d'Athènes

CHAPITRE V

Les Remparts d'Athènes

..... πύργοι μὲν, εἴ
πόλιν στέγουσιν, ὡς απ' ὀμμάτων, προσω.
..... τάς γοῦν' Αθήνας οἶδα.

J'aperçois au loin des tours qui dominent
les remparts d'une ville.....
..... Je reconnais Athènes!

(Sophocle. *Œdipe à Kolone*, v. 14 et 24.)

A la porte de la prison se tenait un esclave portant un gros sac contenant les statères promises au geôlier; sur un signe de sa maîtresse, il disparut après avoir donné sa charge à Héraclinos et les trois fugitifs se dirigèrent vers les remparts.

Devant, Glaucos marchait guidé par Théa, dont l'énergie semblait croître avec les difficultés

à surmonter. Retardé par le poids de son or, et embarrassé d'une grosse corde à nœuds, Héraclinos suivait à une assez longue distance.

De plus, le prudent geôlier se disait que si quelque obstacle se présentait sur la route, il serait averti du danger par ceux qui le précédaient et pourrait fuir plus facilement.

Cette précaution n'était pas inutile. Les veilleurs de nuit et les speusiniens qui sillonnaient la ville n'eussent pas manqué de considérer comme des voleurs des promeneurs aussi attardés. La présence de Théa n'eût fait que les confirmer dans cette pensée, car il était défendu aux femmes de sortir, après le coucher du soleil, sans porter un flambeau.

Heureusement pour les fugitifs, le quartier de Mélite, qu'ils avaient à traverser, était plongé dans le silence et dans la nuit. Les astynomes ne faisaient exercer que peu de surveillance sur ces voies larges et paisibles, habitées par de riches métèques, commerçants et usuriers.

Un instant, Glaucos et Théa se crurent découverts. Au moment où ils se préparaient à traverser la large place de Khalcodon, vivement éclairée par la lune, ils aperçurent un veilleur de nuit qui venait du côté du port et marchait lentement, s'appuyant sur sa longue lance.

Ils se blottirent sous le portique du temple d'Artémis-Aristobule, qui s'élevait à côté de la

maison de Thémistocle, et attendirent en retenant leur souffle. L'homme approchait lentement; ses regards fouillaient l'ombre; il s'arrêta un instant devant les deux amants et continua son chemin sans les avoir aperçus.

Après avoir suivi d'étroites ruelles qui s'élevaient en pentes assez raides, bordées de masures en bois et en briques crues, ils arrivèrent sur les remparts près du tombeau de Kimôn. Serrés l'un contre l'autre, ils n'avaient pas encore échangé une parole; Glaucos, n'osant croire à son bonheur, cherchait à comprendre ce qui se passait; Théa, émue de ce qu'elle venait de faire, se laissait envahir par l'ivresse de marcher à côté du bien-aimé et de le guider vers le salut.

L'endroit où ils étaient arrivés était plongé dans l'ombre que répandait autour d'elle la masse sombre de la tour de Psitalée. De là, ils pouvaient voir, sans en être vus, un soldat lourdement armé qui, éloigné de moins d'un stade, se dressait immobile au bord des murs.

Enveloppée d'une ombre lumineuse, Athènes s'étendait au-dessous d'eux. Une majesté mystérieuse et divine entourait son calme repos. La lumière bleue qui flottait entre les colonnades des temples semblait le rayonnement de leurs murs sacrés. Le sommet de l'Acropole se dessinait en vagues blancheurs d'aube sur les sombres masses de l'Hymette, et, au loin, dans la nuit plus épaisse,

où s'estompaient les falaises de Salamine, le phare du Pirée laissait tomber son regard rouge, clignotant, comme un œil de Cyclope chargé de sommeil.

Glaucos était debout devant Théa; longuement, il tint sur ses lèvres la fine main de la jeune fille, puis d'une voix tremblante et basse :

« Je t'aime! Je t'aime! répéta-t-il.

— Moi aussi, je t'aime, » dit-elle.

Et tous deux se turent, ne pouvant parler davantage, la poitrine lourde, écrasés par la joie, enivrés du grand amour que leur versait au cœur la nuit voluptueuse.

Enfin Glaucos reprit :

« Pardonne-moi de ne pas t'avoir dit plus tôt combien j'ai de joie dans l'âme.. Je n'osais pas croire à ce qui m'arrive. J'étais déjà si heureux de t'avoir vue me sourire et d'avoir pu te défendre... le bonheur d'être aimé de toi était trop grand... Je le répète : je n'osais pas y croire! Il me semblait marcher dans un rêve et, à chaque pas, je tremblais de m'éveiller. Je suis heureux! Je t'aime! Je t'aime mieux que tout, plus que tout, plus que ma vie, plus que ma patrie, plus que mon honneur, plus que mes Dieux! Ah! Si je ne m'étais pas attiré la haine inexpiable des Athéniens, je voudrais m'enrôler dans leurs armées : je voudrais faire trembler la Grèce aux

éclairs de mon glaive... mais la fatalité m'a jeté parmi leurs ennemis! »

Il baissa la tête et, ne trouvant plus de mots, il se taisait.

« Glaucos, dit la jeune fille, d'un ton grave, je dirai comme vous : que m'importe ma patrie! Ma patrie sera là où vous serez; vos ennemis seront mes ennemis, vos Dieux seront mes Dieux! »

Puis, plus doucement, avec un beau sourire :

« Voilà longtemps que je t'aime et que je sais que tu m'aimes; une divinité favorable m'avait révélé ce bonheur. Je savais que tu devais venir; je savais tout ce qui t'intéresse! Maintenant que je t'ai vu et que je suis sûre de tes sentiments, j'attendrai avec plus de courage le jour où les destins propices nous réuniront à jamais.

— Oui! Je voulais te revoir. Je ne pouvais plus vivre loin de toi. On m'avait dit que tu suivrais la procession d'Éleusis. Si tu savais combien je suis heureux! Il n'y a pas de mots pour rendre cela. — Comme tes cheveux sont beaux! — Et puis, j'ai peur de le dire mal; je suis encore un peu Barbare! Je t'aime! Comment exprimer ce que je sens? Ce que j'ai dans le cœur? Ce qui me fait souffrir de bonheur? Comment te dire que tu es tout pour moi, et qu'en dehors de toi je ne vois rien, je ne connais rien, je n'aime rien! — Que tu es belle ainsi, quand tu souris! —

Je t'aime! Quand la paix sera faite je viendrai demander ta main à ton père. Je suis riche, je suis puissant, Philippe m'estime; nous serons heureux... je suis heureux! Je t'aime!

— Oui! Nous serons heureux, dit-elle d'une voix lente, — la tête sur la poitrine du guerrier, — nous serons heureux, car nous nous aimerons à faire sourire les sages de pitié... Je veux être ta femme; je serai ta femme, ta femme!... Et sans rougir, les paupières baissées sur ses grands yeux purs, toute à cette extase de poursuivre son cher rêve et d'écouter battre le cœur de l'être aimé : — Je serai ta femme et nous serons toujours à deux. J'aurai toute ta vie et tu auras toute ma vie; j'aurai tout ton cœur et tu auras tout mon cœur, et les Dieux nous envieront, car ils n'auront jamais ressenti autant d'amour! »

Embarrassé du double poids de son or et de sa longue corde, Héraclinos n'avait pas tardé à perdre de vue Glaucos et Théa; ce qui d'ailleurs ne l'inquiéta guère, puisque le polémarque ne pouvait s'échapper sans son aide, et qu'il devait le retrouver près de la tour de Psitalée.

A mesure qu'il avançait, le geôlier laissait son esprit s'égarer à la poursuite de joyeuses images : la fuite était aisée; les remparts, à l'abri d'un coup de main, n'étaient gardés que pour la forme; avec son argent il était certain d'être bien accueilli à

Thèbes ou à Corinthe; il allait donc vivre à sa fantaisie, avoir des esclaves, des flatteurs, des amis, des courtisanes; tous ses désirs deviendraient des réalités.

Il fut arraché à ses rêveries par une rude voix qui s'éleva derrière lui :

« Holà, l'homme, que portez-vous ainsi ? »

Terrifié, Héraclinos ne songea pas à chercher une excuse et, sans répondre, il prit la fuite.

Le veilleur de nuit qui l'avait interpellé, le prit pour un malfaiteur et, s'élançant à sa poursuite, ne tarda pas à le rejoindre. Le geôlier n'avait pour toute arme qu'un court poignard. Quand il se vit sur le point d'être atteint, il déposa son or dans l'encoignure d'une porte et se mit en état de défense.

Voyant briller l'airain, son adversaire crut sa vie menacée; d'un coup de sa longue sarisse, il étendit Héraclinos, mort, sur le trésor qui l'avait perdu.

Serrés l'un contre l'autre, les deux amants faisaient des projets d'avenir et se laissaient envahir par l'ivresse d'être réunis, quand un bruit de voix et des éclairs de torches dans la ruelle voisine les tirèrent de leur douce quiétude.

« Le chef des Onze nous a trahis ou s'est fait surprendre, dit Glaucos; voilà des soldats et des veilleurs de nuit.

— Je veux mourir avec toi, interrompit la jeune fille.

— Non, Théa! Fuis! que nul ne puisse t'accuser! Maintenant que j'ai vu le bonheur de si près, je ne veux plus mourir. Je vivrai pour toi, pour te rendre heureuse, pour t'aimer!

— Souviens-toi que le jour de ta mort sera mon dernier jour! » dit-elle en s'éloignant rapidement.

Quoi qu'il eût dit, la situation du polémarque était désespérée.

Les cris et les lueurs approchaient; Glaucos entendait distinctement prononcer son nom au milieu du bruit éclatant des cothurnes d'airain sonnant sur le sol durci de la ruelle.

Fuir du côté par où Théa venait de s'échapper, le guerrier n'y songea pas un instant : c'était attirer sur les traces de la jeune fille la poursuite des gardiens et des speusiniens. D'ailleurs il n'avait plus le temps.

Autour de lui, les maisons soigneusement closes ne pouvaient lui offrir aucun refuge.

Le polémarque courut vers les remparts.

Dans la nuit, à une profondeur énorme, ils s'enfonçaient, et l'on devinait à leur base les pointes des rochers sur lesquels Athènes était bâtie.

Sauter était impossible. Glaucos eût été tué, avant même de se briser sur le sol.

Les speusiniens débouchaient sur la chaussée qui formait le sommet des murs.

Enjambant les rebords aux larges crénelures, le polémarque se suspendit par les poignets ; ses pieds glissèrent sur les blocs de marbre sans rencontrer d'aspérités qui pussent le soutenir; et il demeura suspendu au-dessus de l'abîme, tout le poids de son corps portant sur les deux dernières phalanges des doigts de chaque main.

Pendant quelques instants, il entendit un grand bruit au-dessus de lui; des allées et venues, des voix qui répétaient avec persistance son nom et celui du geôlier.

Bientôt, le sang qui lui bourdonnait aux oreilles l'empêcha d'entendre.

Il leva la tête.

Une rougeur flottait devant ses prunelles, et il ne parvint pas à savoir si c'étaient les lueurs des torches, ou les éblouissements que chaque battement de ses artères faisait passer dans ses regards.

Le fugitif comprit que demeurer là, ainsi, plus longtemps, était impossible. Il essaya de remonter à force de poignets. Mais il avait mal mesuré son mouvement ; ses pieds rebondirent contre le mur et, un instant, il eut la sensation d'une chute.

Heureusement, il eut encore assez de vigueur pour se cramponner au marbre, tandis qu'il s'ef-

forçait de surmonter l'affolement de vertige qui l'envahissait.

Au-dessous de lui, formidable comme une bouche des enfers, la nuit se creusait à une profondeur infinie. Le polémarque croyait voir dans l'ombre tous les génies des ténèbres qui s'accrochaient à ses pieds pour l'entraîner dans le gouffre; il croyait entendre leurs ricanements passer autour de lui; leur haleine enflammée lui brûlait les tempes et, au-dessus du mur, il y en avait d'autres qui lui écrasaient les doigts avec de lourds marteaux.

Pourtant il ne voulait pas mourir! Par un effort terrible, — comme s'il soulevait une montagne, — se soutenant par une seule main, il avança l'autre sur la surface supérieure du bloc à l'arête duquel il était suspendu. Il allait lentement, espérant trouver une fissure, le joint entre ce bloc et le suivant.

A chaque pouce qu'il gagnait, un désespoir plus intense grondait en lui : le marbre était poli et sans aspérité. Enfin, épuisé, Glaucos reprit sa première position; aussi loin qu'il avait pu avancer la main, la surface était lisse et rien ne pouvait lui servir de point d'appui.

Alors le polémarque comprit qu'il était perdu; de larges gouttes de sueur coulaient sur son front; il sentait que ses mains humides allaient glisser.

Il ferma les yeux.

Non ! Il ne voulait pas mourir, puisque Théa l'aimait, puisqu'elle était à lui. Il voulait vivre. Nettement il eut la vision de tout ce qu'il allait perdre : d'une longue vie, à deux, dans le soleil, dans la lumière, dans la gloire. Il lui semblait tenir le bonheur entre ses mains ; on voulait le lui arracher, et il s'y cramponnait avec toute l'énergie de son être.

D'instants en instants, le poids de son corps se faisait plus lourd ; une angoisse lui passa par le cœur et le fit haleter comme une louve aux abois : il se sentait entraîné par le poids de deux vies... Théa était suspendue à son cou ; les pauvres doigts saignants du polémarque les soutenaient, tous les deux, au-dessus du formidable abîme.

Glaucos poussa un long cri : il comprenait que ses forces étaient à bout, que malgré lui il lâcherait prise :

« A moi ! A moi ! »

Le rempart était désert, nul n'entendit.

Le polémarque eut un moment de folie ; il crut que sa tête allait éclater ; un instant il se posa sérieusement la question de savoir s'il ne valait pas mieux tenir ses tempes à deux mains pour les empêcher de se rompre, que de s'accrocher ainsi à ce marbre implacable sur lequel ses ongles impuissants grinçaient.

Enfin, il parvint à retrouver un peu de calme ;

il se remit à crier. Après qui? — Il ne le savait pas; — après un instant de vie, un instant de repos.

Ces derniers efforts l'épuisèrent; il comprit que le salut ne viendrait pas; sentant monter en lui la démence du désespoir, il ne voulut point prolonger son agonie, il renversa la tête et, les yeux fixés sur les étoiles, il ouvrit les mains...

Longuement, il eut conscience qu'il tombait. Il voyait le ciel se creuser et fuir dans un tourbillonnement de rayons. Au moment où le souffle allait lui manquer, il ressentit une violente secousse, puis il roula longtemps sur quelque chose qui cédait sous lui, avec un crépitement étrange. Enfin, après une secousse plus violente que la première, il perdit le sentiment.

Quand Glaucos rouvrit les yeux, il se trouva enfoui au milieu d'un énorme amas de feuilles sèches. Le vent, chaque hiver, chassant le long des remparts les dépouilles des platanes du Kéramique, les amoncelait dans le Barathre hors d'usage qui se creusait au pied de la tour de Psitalée. Depuis plusieurs olympiades ces feuilles accumulées avaient formé une litière épaisse dont les couches supérieures tout récemment déposées en cet endroit avaient amorti la chute du polémarque.

Il n'y avait personne sur les remparts; dans les champs, au loin, une femme au péplos flottant

poussait lentement deux grands bœufs noirs, attelés à un chariot aux roues pleines.

Glaucos sortit du Barathre ; il était brisé. Le souvenir lui revenait peu à peu ; il passa la main sur son front, comme un homme qui sort d'un invraisemblable songe, puis il marcha vers la voie Sacrée d'un pas machinal et chancelant.

CHAPITRE VI

L'Alopex

CHAPITRE VI

L'Alopex

Κερδαλέος κ' εἴν καὶ ἐπίκλοπος, ὅς σε παρέλθοι
εν πάντεσσι δόλοισι.....

Il serait bien fin et bien subtil, celui qui vous surpasserait en dissimulation et en ruse!...

(Homère. *Odyssée,* XII, 291.)

La nouvelle de l'évasion de Glaucos fut reçue dans Athènes avec une colère que le châtiment du principal coupable ne parvint pas à désarmer.

La famille d'Héraclinos, rendue responsable de la faute du geôlier, fut privée des droits de cité et bannie à perpétuité.

Pour la première fois de leur vie, Eschine et Démosthènes furent du même avis, en proposant

d'inscrire le nom du traître sur les tables infamantes que l'on conservait dans le temple d'Héphaistos.

Théa avait pu rentrer dans le palais de son père sans que son absence eût été remarquée. Seule, Matrith, sa fidèle nourrice, s'en était aperçue; mais Matrith était dévouée à la jeune fille et elle était muette, comme les ardentes solitudes du désert d'Ammon où elle était née.

Dès l'aurore du jour qui suivit la périlleuse évasion du polémarque macédonien, la jeune fille quitta la couche où elle n'avait trouvé qu'une insomnie fiévreuse, pour gagner la retraite favorite qu'elle s'était réservée dans les jardins. C'était, caché dans un bosquet de lauriers-roses, un large banc de marbre sculpté par un jeune artiste corinthien qui avait figuré sur le dossier les amours de Zeus et de Létho. Là, lorsqu'elle se fut étendue sur les coussins de pourpre que Matrith avait apportés, Théa ferma les yeux et, pour la centième fois, s'efforça de revivre par la pensée tous les incidents de cette périlleuse marche nocturne durant laquelle elle avait servi de guide au bien-aimé.

Oh ! comme sa main tremblait dans la main du guerrier lorsqu'ils avaient ensemble quitté le Muséon et comme la voix de Glaucos s'était faite douce pour demander si elle avait crainte.

Elle n'avait pas voulu avouer son angoisse et

bravement elle avait répondu que c'était la fraîcheur de la nuit qui la faisait trembler. Alors il l'avait prise contre lui — si doucement ! — sous le grand manteau que le geôlier lui avait jeté sur les épaules, et serrés l'un contre l'autre, dans la douce tiédeur du rude tissu de laine, ils avaient marché silencieux... Quel tumulte de pensées et de sensations avait rempli son âme en ces instants de silence ! Puis — et c'était surtout ce souvenir qui faisait battre son cœur à coups plus pressés — quelle joie délicieuse, lorsque, à la sereine clarté des étoiles, elle avait vu dans les yeux de Glaucos monter l'ivresse vertigineuse qu'elle-même, en ces instants, sentait en son âme !

Mais un sourire heureux lui vint aux lèvres tandis qu'elle relevait le front triomphalement : elle lui avait prouvé son amour d'une façon éclatante et inouïe. Pour lui, son beau guerrier, son amant, son époux, elle était criminelle et maudite ; elle avait violé les lois de la cité, trahi sa patrie, cent fois mérité la mort la plus infâme. Une joie débordante chantait sur ses lèvres. Ne méritait-elle pas aussi un peu de l'exécration dont Athènes enveloppait son Glaucos ? Cette pensée, délicieusement, lui caressait la chair comme si elle se fût trouvée encore près de lui dans l'étreinte de son bras caressant, enveloppée de la tiède chaleur de son manteau. Avec quelle ivresse, plus tard,

lorsqu'ils seraient unis, ils se rappelleraient les dangers qu'ils avaient courus l'un pour l'autre ! Quelle ivresse au milieu des joies de l'amour triomphant de s'avouer les hésitations, les scrupules, les craintes, les angoisses des heures de lutte ! Quelle ivresse de se rappeler comment elle avait réussi à accomplir cette tâche impossible, briser ses chaînes, l'arracher au bourreau ! — En vérité à cette heure déjà tout cela semblait comme un rêve ! Comment avait-elle fait pour réussir ? Comment avait-elle osé se rendre au Muséon ? Qu'avait-elle dit à ce geôlier dans le regard faux et sournois duquel elle avait vu un instant briller un éclair de triomphe ?

Vraiment elle ne se souvenait plus ! et puis est-ce qu'elle avait le temps de songer à tout cela ! Qu'importaient les terreurs, les souffrances, les dangers ! elle était sa fiancée, sa déesse, elle se savait aimée par-dessus tout, et à travers des larmes de joie, radieuse, elle souriait...

Une voix qui s'éleva à côté d'elle la fit tressaillir : c'était un esclave qui venait de la part d'Aklaiôn dire à la jeune fille que son père désirait lui parler.

Le cœur torturé d'une grande anxiété, elle se rendit à cette invitation inaccoutumée. Son père avait-il appris quelque chose au sujet des événements de la nuit ? Peut-être savait-on... et soudain une pensée la frappa : Héraclinos s'était fait

prendre et il avait parlé, — c'était certain ! — Elle se crut perdue.

Elle trouva Aklaiôn étendu à côté d'une petite table basse, sur laquelle se voyaient encore les reliefs de son repas du matin : des olives et des figues farcies d'un hachis d'œufs.

L'eupatride Aklaiôn, un des derniers descendants de la célèbre famille des Eumolpides, avait été surnommé *l'Alopex* — le Renard — à cause de son caractère sournois et de sa physionomie matoise. On le disait plus subtil qu'Odysseus et plus rusé que Pandélète.

Petit, maigre, pâle, les cheveux courts et blancs, la bouche tordue par un sourire perpétuel, toute la personne et tous les gestes de l'Alopex étaient empreints d'une douce bienveillance et d'une indulgente bonté. Il parlait d'une voix onctueuse, laissant tomber les mots avec lenteur; ses gestes étaient un peu hésitants : comme des caresses; et il avait pris l'habitude d'écouter ses interlocuteurs en hochant la tête d'un air d'approbation. Mais l'éclair froid qui jaillissait de ses yeux gris donnait un continuel démenti à cette apparente douceur.

« Ma fille, dit Aklaiôn, tandis que, respectueusement, Théa s'inclinait devant lui, vous avez dix-huit ans; le temps est venu de vous choisir un protecteur autre que votre père; j'ai résolu de vous unir à mon ami Posidios, un de nos plus

riches concitoyens. Posidios vous a vue; il consent à vous prendre pour femme. Je crois que vous serez heureuse. Votre futur mari est assez vieux et c'est un grand bonheur pour vous, car votre influence sur lui sera beaucoup plus considérable.

« En outre, ainsi que vous ne l'ignorez pas, l'âge avancé de votre époux vous donne le droit de prendre comme amant légitime son plus proche parent, le bel Alcantis [1].

— Mon père, interrompit Théa en relevant la tête, mon bonheur serait de pouvoir vous satisfaire en toutes choses; mais épouser Posidios est pour moi un sacrifice au-dessus de mes forces. Je vous en conjure, ne m'obligez pas à vous refuser obéissance sur ce point! »

Un autre père que l'Alopex se fût irrité, eût appelé la malédiction des Dieux sur la tête de l'enfant rebelle qui osait lui résister en face; peut-être même, usant des droits que lui accordaient les lois, eût-il chassé sa fille de sa présence, la condamnant ainsi à une existence infâme.

Aklaiôn, lui, avec son sourire caressant, de sa voix douce et persuasive :

« Et pourquoi, ma chère enfant, ne voulez-vous pas épouser Posidios ? »

Théa connaissait peu son père; elle lui parlait rarement; elle le croyait bon et avait confiance en lui.

Elle répondit donc d'une voix tremblante, en baissant son front couvert de rougeur :

« Parce que j'en aime un autre!

— Ah! ah! dit Aklaiôn, en hochant la tête avec sa bienveillance habituelle; et peut-on savoir quel est cet autre ?

— C'est... oh! mon père, vous allez me maudire, dit l'enfant en sanglotant et en tombant à genoux.

— Je n'ai jamais maudit personne, protesta l'Alopex d'une voix insinuante, et certes, je ne commencerai pas par ma fille bien-aimée, par ma Théa! Voyons! Puis-je savoir quel est l'homme assez heureux pour avoir fait naître cette vive passion ?

— Si vous saviez!... balbutia la jeune fille; c'est un ennemi d'Athènes; un... c'est Glaucos enfin! »

Quoique l'eupatride pût à peine en croire ses oreilles, il ne manifesta aucun étonnement; il continua à sourire et un long silence suivit l'aveu de sa tremblante fille.

Enfin elle reprit courage :

« Vous le savez, mon bon père, l'amour est aveugle et fatal; tous nos poètes le disent, toute notre religion l'enseigne. On ne commande pas à son cœur. Les Dieux eux-mêmes ne résistent pas à la reine des passions : Ops n'a-t-elle pas aimé Attys ? Aphrodite n'a-t-elle point trompé

Héphaistos avec Arès ? Artémis, elle aussi — la chaste! — ne s'éprit-elle pas d'Endymion ? Il est si beau et si brave... peut-être renoncerait-il à combattre Athènes... »

Aklaiôn souriait toujours.

« Il m'aime tant, mon bon père!... Ce serait un grand service à rendre à la cité. Un si brave polémarque! Et puis enfin, je l'aime! Je ne sais pas comment cela s'est fait, mais maintenant il est trop tard. Je l'aime! Je puis bien vous l'avouer: C'est moi qui l'ai délivré, hier au soir.

— Ah! fit Aklaiôn, toujours souriant.

— Je vois bien que vous n'êtes pas irrité, mon bon père! Vous comprenez votre Théa. Je n'aurais pas dû l'aimer sans votre permission ; mais on ne peut pas résister. C'est plus fort que soi...

— Voyons, dit l'Alopex sans cesser de sourire, il ne s'agit pas de pleurer! si tu écrivais au polémarque que tu désires le voir, crois-tu qu'il se rendrait à ton appel ?...

— Oh! certainement.

— Hé bien! écris-lui. Je lui ferai porter la lettre par un esclave dévoué. Tu comprends que je désire lui parler à ton Macédonien, avant de lui confier le bonheur de ma Théa bien-aimée. S'il consent à quitter son roi et à s'enrôler dans les armées de la République, nous verrons... Écris-lui et tu me donneras la lettre. »

Folle de bonheur, Théa se jeta au cou de son père. Elle l'aimait tant son bon père! Elle le rendrait heureux! Il verrait quel fils noble, brave, bon, généreux, il allait avoir! Ce serait une vie de joie. Ils ne se quitteraient pas. Vraiment, c'était trop de bonheur! Jamais elle n'avait osé espérer que tout s'arrangerait si bien. Elle avait promis deux colombes à Aphrodite, si elle était propice à ses vœux... Elle voyait que les Dieux étaient bons! Elle offrirait dix colombes à la puissante Déesse; elle lui consacrerait sa chevelure! Elle était si heureuse!

Aklaiôn souriait toujours...

Théa écrivit à Glaucos qu'elle désirait le voir; il n'avait qu'à se présenter au palais de l'eupatride; on l'accueillerait bien. Elle lui promettait une joyeuse surprise. Ils allaient être heureux.

Quand Aklaiôn eut lu cette lettre, il roula avec soin la fine bandelette de peau blanche sur laquelle les caractères étaient tracés, et après l'avoir placée sur sa poitrine, il se mit à regarder Théa. Son sourire était si étrange que la jeune fille tressaillit. Pour chasser l'angoisse qui lui montait au cœur, elle demanda quel esclave son bon père comptait envoyer au polémarque.

« Ma fille, répondit l'Alopex, sans cesser de sourire, mais d'une voix cassante et incisive, je vous rendrai votre lettre dans trois jours, après vos noces avec Posidios.

— Comment? bagaya la jeune fille atterrée.

— Oui! car si vous refusiez d'épouser ce bon ami, vous me verriez réduit à la triste nécessité d'envoyer cette aimable missive à son destinataire.

— Que dites-vous?... je ne comprends pas.

— Oh! les femmes! Diogène a tort de prétendre que leur esprit est plus prompt que celui des hommes. Je veux dire, chère enfant, que si vous n'épousez pas sans murmurer mon excellent ami Posidios, j'enverrai cette lettre au Macédonien. Naturellement il se rendra à l'invitation, et, cette fois, j'espère que les prisons d'Athènes ne laisseront plus échapper leur captif. Ainsi donc, soyons sage et obéissons. »

Et, souriant, le rival d'Odysseus sortit le front haut.

Théa ne pleura pas. La chute trop soudaine l'avait brisée. Elle retourna dans le gynécée, au milieu de ses femmes, reprit sa broderie et, sans savoir, machinalement, pour essayer de dissimuler son désespoir, elle commença à chanter, avec de longs tressaillements sur ses lèvres blanches, une ode de Philetas, que tout Athènes répétait en ce moment :

O mon roi, mon amant, je t'aime!
Je t'appartiens, je suis à toi!
Viens! que la volupté suprême
Nous unisse encore, ô mon roi!

Je suis ton parfum et ta rose!
Je suis ton sang, je suis ta chair!
Je suis ton jouet, et ta chose!
Viens! Viens, ô toi qui seul m'es cher!

Viens! Viens, dans mon sein qui palpite
Mets ton front, ô mon bien-aimé!
Je t'aime! Je t'aime! Viens vite!
Buvons le plaisir enflammé!

Stupéfaites, les femmes du gynécée regardaient leur maîtresse; des larmes roulaient sur ses joues, sa voix brisée scandait de longs sanglots le poème enflammé des amours antiques. Elle reprit:

Je donnerais ma vie entière
Pour un seul jour auprès de toi!
Viens! que la volupté dernière
Nous unisse encore, ô mon roi!

Quand elle eut fini, elle cria deux fois:

« Mentir ainsi! Mentir ainsi! » Puis elle s'affaissa sur elle-même en sanglotant, et les flots dénoués de sa longue chevelure inondaient le pavement de marbre.

CHAPITRE VII

Les Noces de Posidios

CHAPITRE VII

Les Noces de Posidios

Ἀπέπτυσ', ὦ γεραιὲ, μῦθον.

O vieillard, tes paroles me font horreur!

(EURIPIDE. *Iphigénie en Aulide*, v. 874.)

L'ARÉOPAGITE Posidios, un des citoyens les plus riches et les plus influents d'Athènes, était un vieillard de soixante ans, assez bien conservé pour un homme qui avait usé son corps à toutes les voluptés. Les mauvaises langues prétendaient, il est vrai, que l'art des stimmiges n'était pas étranger à sa jeunesse prolongée; on l'accusait même — en plaisantant — d'avoir acheté une grande partie des îles Æoliæ qui, comme chacun sait, fournissent l'a-

lun avec lequel les courtisanes dissimulent leurs rides.

Quoi qu'il en fût, malgré le carthame et la psimmythion dont il se peignait les joues, malgré la litharge porphyrisée qui déguisait ses cheveux blancs, Posidios ne parvenait pas à cacher qu'il était un vieillard et un de ces vieillards honteux d'eux-mêmes qui dégoûtent et qui font pitié.

Quand l'âge était venu émousser ses sens et ployer sa taille, l'aréopagiste avait compris qu'il était temps de choisir une épouse, s'il ne voulait pas voir sa race s'éteindre et son monument funèbre déshonoré par l'urne noire que l'on place sur le tombeau des célibataires.

Avec l'égoïsme odieux des âmes sensuelles, il n'avait pas hésité à unir sa honteuse décrépitude à une fraîche jeunesse; l'accouplement monstrueux de sa laideur sénile et de la pure beauté d'une vierge de vingt ans lui avait semblé chose toute naturelle.

Mortellement lentes et désespérées s'écoulèrent les heures qui séparaient Théa du jour fatal où devaient s'accomplir les ordres d'Aklaiôn.

Durant tout ce temps, les chants et les concerts dont le palais était rempli augmentaient l'amertume de sa douleur. Il lui semblait que cette joie était une raillerie, et elle se deman-

dait pourquoi on s'acharnait ainsi à la faire souffrir.

Elle demeurait enfermée dans sa chambre virginale, les cheveux épars, les yeux vides, perdus dans les ardentes profondeurs du ciel bleu. Parfois, — lorsque la brise lui apportait de la fête lointaine quelque joyeux fragment d'ode amoureuse, — de grosses larmes roulaient au bord de sa paupière et son sein se soulevait sous des sanglots avec peine comprimés.

Le matin du troisième jour, lorsque les femmes du palais vinrent pour la dernière fois assister à la toilette de leur maîtresse et la baigner de l'eau de Callirhoé, Théa se laissa habiller passivement, sans mot dire, la tête basse, les bras pendants, immobile, inerte. Elle ne prêta aucune attention aux riches vêtements et aux bijoux précieux dont Aklaiôn avait voulu qu'elle fût parée en ce grand jour; on eût dit une statue insensible, et, telles que les arréphores au saint jour des Panathénées, la fidèle Matrith et les autres suivantes ornaient la Parthénis nouvelle.

Blanche, sous le long crocotos safrané, la jeune fille se présenta à son fiancé et aux nombreux parents qui composaient le cortège nuptial, semblable à ces infortunées qu'on embarquait sur la trière aux voiles noires qui devait revenir sans

elles des rives fatales de la Crète. Dévorant ses larmes, elle concentrait sa douleur en elle-même et s'efforçait de paraître calme et résignée, afin de ne pas irriter son père.

Ni les acclamations de la foule qui se pressait dans les rues, ni la pompe des sacrifices dans le temple d'Athéna-Polias, rien ne put l'arracher à sa feinte impassibilité. Seulement, quand l'hiérophante appela la déesse à témoin de la foi conjugale, quand il prononça la formule rituelle qui donnait au vieillard la jeune fille, comme une terre — « ἐπ' ἀρότῳ παίδων », *pour lui faire produire des enfants !* — la nouvelle épouse eut au fond du cœur un immense cri, une protestation désespérée et muette :

Non ! les Dieux ne devaient pas bénir cette union ; ils ne devaient pas accepter ces victimes ; elle ne voulait pas être la femme de cet homme qu'elle haïssait et qu'elle méprisait. Quoi ! toutes les grâces de sa beauté, tous les trésors d'amour de sa passion, toutes les pudeurs de son innocence, tous les étonnements de sa virginité, tout cela allait être jeté en pâture à la luxure blasée d'un débauché ! Quoi ! elle devrait faire de cet être impur le centre de tous les désirs de son corps et de tous les sentiments de son âme ! Quoi ! elle lui consacrerait sa jeunesse — ces jours de vie ardente — si rapides à s'engloutir dans le gouffre éternel du passé !

Non! Non! Elle ne voulait pas! Comment les Dieux pouvaient-ils être favorables à un tel hymen? Comment leur ministre osait-il bénir l'union de deux êtres si différents? Elle appartenait à un autre, elle en aimait un autre! Tout entière elle se révoltait contre cette cérémonie qui était un mensonge, un sacrilège, un adultère...

Mais à côté d'elle, Aklaiôn — l'heureux père! — souriait finement, et la couvrait de son regard où elle pouvait lire une menace de mort pour Glaucos. La pauvre Théa baissait la tête, et comme un rêve qui s'envole, les blanches vapeurs d'encens, dorées par le soleil, montaient, se dissipant, vers la voûte rose du temple.

Le festin de noce se prolongea jusqu'à une heure avancée de la nuit; assise au bord du lit sur lequel Posidios était étendu, Théa accueillit avec une si dédaigneuse indifférence les compliments et les attentions du vieillard, que celui-ci, décontenancé, jugea prudent de ne plus s'exposer à de nouveaux affronts.

Aussi, lorsque la fête fut terminée et qu'il suivit à pied, par les rues désertes, les porteurs de la litière dans laquelle se trouvait sa farouche épouse, Posidios n'avait-il point l'air de ces heureux amants que le passant attardé voit marcher derrière le véhicule aux rideaux soigneusement clos, avec la radieuse imbécillité des gens ivres.

La chambre conjugale où l'aréopagite introduisit Théa était située au premier et unique étage de son palais; elle était encore ornée ainsi que l'avait voulu la dernière passion de l'aréopagite, la courtisane Béroë, une Milésienne impudique qui était parvenue à ranimer les sens blasés du vieillard. Les murs étaient revêtus d'un porphyre rose du Liban. Des tapis de Sidon, aux couleurs très vives, recouvraient le pavement polychrome. Les fenêtres étaient closes d'un dioptre transparent, où brillaient des paillettes d'or qui donnaient un éclat joyeux à la clarté du jour le plus morose. Suivant la mode assyrienne, le lit, en bois de citronnier des Baléares, occupait le milieu de l'appartement, aux quatre coins duquel des statuettes de bronze, couvertes de lames d'or, supportaient des flambeaux de cire blanche.

Au plafond, Apelles, jeune et encore inconnu à cette époque, avait peint une théorie d'Amours environnant la divine Cythérée. Béroë avait voulu que l'on donnât ses traits à la Déesse et l'artiste l'avait représentée en Anadyomène, étalant orgueilleusement l'impudique splendeur de sa nudité.

En entrant dans cette chambre, où d'enivrants parfums brûlaient dans des cassolettes de Tyr, Théa sentit grandir encore l'angoisse qui, depuis le matin, l'étouffait; elle se laissa tomber sur un siège et s'abandonna aux soins de Matrith, sa fi-

dèle nourrice, chargée de la dévêtir et de lui donner les derniers conseils.

Dans un coin, Posidios s'effaçait, essayant de se faire oublier.

Au dehors, près de la porte aux verrous d'argent, un chœur d'éphèbes couronnés de roses disait aux échos de la nuit la chanson nuptiale, l'ode des amoureuses ivresses, l'épithalame :

« O vieillard généreux, ô blanche jeune fille, vous qu'Hyménée a joints par ses liens si doux, regardez! Tout sourit, tout embaume, tout brille! La belle nuit d'amour que les Dieux font pour vous!

« C'est pour vous que l'Érèbe a tendu de ses voiles l'azur étincelant qu'inondait le grand jour, et que la nuit, avec des sourires d'étoiles, cache vos fronts pâlis par le désir d'amour!

« C'est pour vous que la brise a parfumé son aile aux grands rosiers en fleurs des jardins d'Éleusis; c'est pour vous que le chant lointain des flots se mêle aux chansons de nos chœurs à votre porte assis!

« Tout vous enivre, ô doux amants, tout vous fait fête; tout s'émeut, tout s'unit à votre volupté; doux amants, c'est pour vous que chante le poète; doux amants, c'est pour vous que sourit la Beauté!

« O vous qui ranimez en votre ardente étreinte l'amour : ce feu sacré, ce flambeau radieux qu'al-

luma le Titan, et dont la flamme sainte donne aux pâles humains l'éternité des Dieux,

« O doux amants, soyez bénis! Que la Déesse répande à pleines mains, sur vous, ses dons charmants! Que votre être en un être aimable et beau renaisse! Que votre nom vive à jamais, — ô doux amants! »

La voix claire du choriphée s'élevait seule, disant les strophes enflammées, sur un rythme très lent; le chœur tout entier répétait les dernières paroles du chanteur, et, dans la nuit, de grands mots passaient, évoquant les Dieux, l'Amour, les baisers et les éternelles renaissances de la vie.

Silencieuse comme une prêtresse qui sacrifie un objet bien-aimé, Matrith dégrafa les lourds colliers de saphir et les bracelets d'or qui ornaient le cou et les bras de sa maîtresse; elle lui ôta le péplos étincelant de broderies; elle dénoua l'anadème de lin qui retenait les longs cheveux de la vierge et, comme un ondoyant manteau, ils cachèrent aux yeux ardents de Posidios les seins harmonieux que la légère tunique laissait voir.

Alors, après avoir souhaité aux deux époux la protection d'Aphrodite et de Héra, qui président aux légitimes amours, la fidèle Nubienne se retira.

Les chanteurs s'étaient tus.

Théa était seule en face de Posidios.

Perdue dans l'amertume de ses pensées, elle demeura affaissée sur le siège où elle avait reçu les derniers soins de Matrith, et, entre ses longs cils, sur ses joues pâles et diaphanes, le regard farouche de ses grands yeux baissés jetait une lueur sombre, douloureusement étrange. Immobile, sans un tressaillement, les mains croisées sur les genoux, les cheveux épars, — comme sont ceux des pleureuses qui précèdent les convois funéraires, — elle était semblable aux tristes images de la Niobé, victime de la haine des Dieux.

Posidios, lui aussi, demeurait immobile, méditant de caressantes paroles que sa gorge serrée ne voulait pas laisser sortir. Sur l'ivoire jaunâtre et luisant de ses tempes creuses, deux grosses veines violâtres s'entre-croisaient; ses paupières rouges et bouffies faisaient sous ses sourcils épais et trop noirs deux globes hideux qui, par moment, remuaient avec lenteur; ses mains secouées de tressaillements nerveux froissaient sa tunique sur les genoux; sa bouche était contractée en un rictus qui, d'un côté, découvrait la gencive supérieure; ses lèvres fines, brûlées par une fièvre intense, s'ouvraient en des balbutiements et en des sourires.

Avec une invincible angoisse, Théa songeait que sans doute il allait vouloir l'embrasser, cet homme aux joues pendantes et aux chairs mortes

sous le fard sinistre. Elle songeait que ces lèvres flétries allaient se poser sur ses lèvres.

Elle n'ignorait pas, la pauvre enfant, le doux secret que les mères révèlent aux jeunes épousées, le soir de leurs noces; on ne lui avait pas fait une trompeuse chimère de la vie, de l'amour, de l'union des êtres. Devant le lit nuptial, la prêtresse de Dèmèter-Thesmophore venait de lui lire le πάτριος θεσμός : le code des devoirs conjugaux; elle connaissait le danger qui la menaçait et un immense désespoir lui gonflait le cœur, à la pensée qu'elle allait appartenir toute à cet être odieux qui était son époux.

Pour augmenter son trouble, il y avait encore cette chambre, où tout parlait de ces mystères d'amour si répugnants et si terrifiants pour elle : elle avait peur de cette large couche, dont les coussins de pourpre et les tapis aux couleurs ardentes avaient un flamboiement de luxure; elle avait peur de ces satyres de bronze qui faisaient des gestes obscènes, avec des ricanements impurs; la lumière crue et brutale des quatre lampadaires la faisait frissonner comme si les yeux d'une foule se fussent rassasiés de sa nudité; et puis, ce qui l'épouvantait surtout, c'était, en haut, cette femme impudique qui étalait sa chair prostituée.

Posidios, cependant, avait fini par dominer son trouble; à voir ainsi près de lui la pure enfant

qui était sa femme, une fièvre de bestialité l'avait saisi; peu à peu sa crainte se dissipait, pour faire place à son désir.

Elle songeait à ce bonheur que jamais, sans doute, elle ne connaîtrait : au doux bonheur d'aimer. Un sourire rose montait à sa joue. Oh! ses caresses à lui qui était jeune, et beau, et brave, et fort comme Achille ou comme Apollon! Oh! les nuits passées à ses côtés, entre ses bras, à se murmurer des paroles d'amour dans des baisers! Oh! être sa femme, la moitié de son être, la joie de sa vie!... Mais non! tout cela était impossible, tout cela était insensé! Il était là, près d'elle, son époux, son amant. C'étaient ces ruines hideuses ces restes abjects que lui avaient laissés les courtisanes!

Posidios enfin avait pris son parti; il s'était levé et, cachant une flamme impure sous sa paupière flétrie, il s'était approché de Théa et lui parlait :

« Viens, mon amie; déjà le chant du coq a annoncé la prochaine aurore; tu dois avoir besoin de repos... »

Elle ne répondit point et, en apparence, elle demeura impassible. En réalité, la terreur l'étouffait; elle se sentait incapable d'articuler une parole.

L'aréopagite prit cet anéantissement pour de la résignation; il crut que la jeune fille ne lui op-

poserait qu'une résistance passive; agenouillé devant elle, il lui entoura la taille de ses bras.

Alors elle se redressa, repoussant le vieillard avec tant de violence qu'il fut presque renversé :

« Que me voulez-vous! cria-t-elle.

— Toi, dit-il, c'est toi que je veux. Je t'aime. Écoute, tu ne sais rien de l'amour, du plaisir; viens, je t'apprendrai les jouissances suprêmes. »

Et comme elle reculait, ne comprenant pas — n'osant pas comprendre! — les paroles que, de sa bouche tremblante, il lui bavait :

« N'es-tu pas ma femme? Ton père et les Dieux ne t'ont-ils pas donnée à moi? Laisse-moi... je te rendrai heureuse et enviée? Tu auras des quadriges aux harnais étincelants; tu auras des esclaves d'Ionie et de Crète; tu auras des tuniques brodées, des colliers d'or, des miroirs d'argent, des khélonies au moyen desquels on peut connaître l'avenir, des diamants qui chassent la mélancolie, des agates qui détournent les tempêtes. Tu auras tout ce que tu désireras. Viens! ma femme! »

Hors de lui, il lui faisait ces mêmes promesses par lesquelles il était habitué à séduire les hétaïres avides.

« Que me voulez-vous? » répéta-t-elle, à demi morte de terreur; et ses jambes refusant de la porter, elle tomba sur le pavement, comme une chose inerte.

Posidios s'étendit à ses côtés; il la prit dans ses bras et chercha à dénouer la ceinture virginale qui serrait les hanches de la jeune fille.

Folle de dégoût et de terreur, Théa se releva; écartant le vieillard, elle s'élança hors de la chambre et se mit à fuir, à travers les cours, sous les portiques du palais.

Elle allait droit devant elle, sans savoir où, au hasard, n'ayant qu'une pensée : échapper à cet homme qu'elle entendait courir sur ses traces, avec des imprécations et des blasphèmes.

Enfin elle arriva dans le corridor d'entrée. La porte de la rue était ouverte, car les serviteurs et les esclaves, se croyant pour cette nuit à l'abri de la surveillance du maître, en avaient profité pour courir les tavernes et les lupanars.

Un cri de joie sur les lèvres, Théa se précipita au dehors. Il lui semblait qu'elle serait sauvée quand elle aurait l'espace devant ses pas. Mais elle avait trop présumé de ses forces; sa vue se troublait, la terre se dérobait sous elle; elle sentit qu'elle allait tomber. Le cri de joie se changea en gémissement désespéré; puis, les deux bras en avant, insensible, muette, elle roula évanouie sur le lithostrote du seuil.

Dans les cieux impassibles, la douce Phœbé souriait au vieillard triomphant.

CHAPITRE VIII

Devant la Beauté

CHAPITRE VIII

Devant la Beauté

Τι ἔστι τὸ καλόν;

Qu'est-ce que la Beauté?

(Platon. *Hippias*, II.)

Le premier soin de l'Alopex, après son entretien avec sa fille, avait été de faire appeler l'intendant de ses métairies : un misérable qu'il avait arraché à l'esclavage, et sur le dévouement de qui il savait pouvoir compter.

« Anéthos, lui dit-il, vous allez vous rendre du côté de la porte d'Héphaistos, où, d'après des renseignements que j'ai reçus, se trouve le camp de Glaucos. Vous ferez en sorte d'être arrêté et conduit au chef macédonien. Vous lui direz que

vous êtes envoyé par une personne qui s'intéresse à ses projets, et vous lui remettrez cette bande de papyrus. »

Sans demander de plus amples explications, Anéthos se hâta d'obéir aux ordres de son maître.

Quand Glaucos eut pris connaissance de la lettre de Théa, il se trouva plongé dans une cruelle perplexité; un pressentiment lui disait que cette étrange invitation cachait une ruse, et sans se défier de la jeune fille, il lui semblait qu'on se servait d'elle pour l'attirer dans un piège.

Cependant, son hésitation ne fut pas de longue durée; il prit le chemin d'Athènes, après avoir ordonné de garder à vue l'envoyé d'Aklaiôn.

Comme il arrivait sur la voie Sacrée, un vol de corbeaux, venant d'Éleusis, passa en croassant à sa gauche. Quoique le polémarque fût peu religieux, ce présage néfaste augmenta la vague inquiétude qu'il portait en lui; il se promit d'agir avec prudence, et pour chasser les sombres pensées qui l'assiégeaient, il essaya de se distraire et de s'intéresser au pays que traversait la route.

A droite, les larges ondulations des plaines de l'Attique se prolongeaient jusqu'aux montagnes de l'horizon. Bien qu'éloignées de près de vingt stades, celles-ci semblaient toutes proches; dans la vibrante limpidité de l'atmosphère, on distin-

guait, très nettement, les roches blanchâtres et les coulées pierreuses qui sillonnaient leurs flancs escarpés. Çà et là, des chèvres ou des brebis broutaient les myrtes et les genêts sous la surveillance nonchalante d'un pasteur demi-nu. Plus près, dans les campagnes, entre les vignes qui s'enroulaient autour des pommiers chétifs et couraient d'arbre en arbre, en festons gracieux, des hommes coiffés en corymbos, — les cheveux relevés en touffe au sommet de la tête, — répandaient avec des gestes solennels les graines d'orge et de blé qu'Anthestérion verrait mûrir.

A l'horizon de gauche, la mer rayonnait, baignant d'un scintillement doré les hauts rochers de Salamine.

Au bord de la voie, de chaque côté, s'élevaient des mausolées ombragés de cyprès et des temples entourés de bois sacrés : d'abord celui d'Aphrodite; puis, près des défilés du Korydallos, celui d'Apollon; et plus loin, ceux de Iacchos-Kyamitès, du Figuier-Sacré et de Zeus-Meilikios où Thésée avait été purifié du meurtre de Sinis.

C'était un de ces jours du commencement de l'automne où le soleil retrouve ses ardeurs de l'été : pas un souffle n'agitait l'air, un calme lourd planait sur l'apaisement des choses, l'azur versait une pluie de flammes sur la poussière éblouissante de la route; le chant des cigales et les épouvantes soudaines des lézards rapides met-

taient des crépitements d'incendie dans l'herbe rousse des talus.

Bientôt le polémarque retomba dans ses sombres réflexions; le front baissé, accablé par l'étouffante chaleur, il poursuivit sa marche machinale et lassée.

De temps en temps, il rencontrait un voyageur, ayant sur la tête le pétasos rond et lourd, — attribut ordinaire de Hermès-Odoipore. — La plupart s'éloignaient en grommelant contre le Barbare qui ne daignait pas répondre au « *Khaïré!* » gracieux dont ils le saluaient.

Devant l'autel de Zéphire, comme il entrevoyait déjà le téménos du héros éponyme Lokios, il fut tiré de sa torpeur par le bruit d'une grande foule qui s'avançait en soulevant un nuage de poussière. En avant, marchaient une dizaine de femmes, les vêtements déchirés, les cheveux épars, les seins meurtris, chantant des hymnes monotones entrecoupés de gémissements. Glaucos reconnut les pleureuses cariennes qui précèdent les convois funèbres, et il se plaça sur le bord de la route dans une attitude respectueuse [1].

Le mort devait avoir été un homme assez important, à en juger par le nombre de ceux qui l'accompagnaient à sa dernière demeure. L'urne en marbre blanc dans laquelle se trouvaient les cendres, était ornée de sculptures en relief; elle

disparaissait sous les couronnes d'asphodèles et de cyprès. Le plus proche parent du défunt la portait entre les bras, serrée sur la poitrine dans une dernière étreinte éperdue et navrée; derrière lui, deux prêtres, en robes jaunes, conduisaient un taureau noir, destiné à apaiser Hadès et les Juges infernaux.

Le polémarque était encore sous la triste impression de cette sinistre rencontre, lorsqu'il arriva en vue des remparts d'Athènes.

Devant lui, au pied des hautes murailles, se creusait le Barathre, où l'on précipitait les prisonniers condamnés à mort. C'était une fosse ouverte dans le rocher par les anciens habitants du pays qui avaient essayé d'en extraire du marbre, comme à Pentelès, ou de l'argent, comme à Laurion. De toutes parts, à pic, les parois du rocher descendaient dans le gouffre, au fond duquel, morte et immobile, une eau profonde sommeillait, enchâssée dans la pierre, comme une émeraude énorme.

Glaucos détourna les yeux et pressa le pas, comme s'il eût voulu fuir la voix néfaste qui criait en lui : « Ne va pas plus loin! » Ce n'était pas en vain que partout devant ses pas les dieux plaçaient ainsi des images de deuil. Impuissants à changer le cours des destinées, les Immortels se contentent d'avertir les hommes des malheurs qui les menacent. Les présages étaient clairs; il

n'était pas besoin de l'œil d'un oïonoscope pour les saisir et les interpréter. Les oiseaux sinistres qui saluaient son départ, les cérémonies funèbres qui entravaient sa marche, les lieux maudits qu'il rencontrait sur sa route, tout lui parlait de mort. Mais quelque légitimes que fussent ses sujets de crainte, le polémarque ne voulait pas reculer; reculer lui eût semblé une lâcheté. Si la lettre qu'il avait reçue disait vrai, Théa l'attendait; il eût préféré mourir que de désobéir à la jeune fille; et, la tête basse, plus lentement à mesure qu'il approchait de la porte Sacrée, il poursuivait sa route.

Après avoir traversé le bois d'oliviers que le poète a décrit dans son immortel *Œdipe,* Glaucos aperçut une centaine de speusiniens qui s'exerçaient à la course devant l'ancienne nécropole du Kéramique. Pour éviter leur rencontre, il se rejeta dans le bois et prit un sentier qui, longeant la rive droite du Céphisos, le conduisit devant la longue muraille de l'Académie. Il la suivit, pressant le pas, et déjà les massives fortifications du Dipyle apparaissaient à travers le feuillage, quand le polémarque s'arrêta en pâlissant.

Près de l'autel d'Eros, qui se dressait à l'entrée des jardins et devant lequel Platon avait coutume d'assembler ses amis, un vieillard, au visage sévère et pensif, se promenait entouré d'un groupe nombreux. Glaucos reconnut Aristote, qu'il avait

souvent rencontré à Pella, au temps où le célèbre philosophe surveillait l'éducation du jeune Alexandre.

La poitrine du polémarque se serra sous l'étreinte d'une angoisse terrible : parviendrait-il à passer devant l'ancien précepteur sans être reconnu ? Il n'y avait personne sur la route, et quoique le philosophe parût fort occupé à discuter avec ses disciples, s'il levait les yeux, il ne pouvait manquer de voir et de reconnaître le Macédonien. Le danger était presque insurmontable.

Glaucos avançait lentement, le regard fixé sur le visage d'Aristote, croyant à chaque pas qu'il allait entendre son nom s'échapper de ses lèvres.

Au milieu de la voie, devant l'entrée des Jardins, se dressait la statue équestre de Kimôn ; le polémarque demeura quelque temps immobile derrière le haut piédestal : comme un naufragé qui se repose sur un écueil. Enfin il prit son parti, résolument, le front haut, il poursuivit son chemin. Bientôt il eut laissé derrière lui l'entrée de l'Académie ; il se sentait respirer plus librement à chaque pas qu'il faisait vers la ville ; une envie de courir s'emparait de lui, et il lui fallut toute sa volonté pour ne point céder à ce mouvement qui eût pu le perdre.

Le polémarque s'efforça de prendre un air calme et assuré : il entrait dans Athènes. Sous la

sombre ouverture de la porte Thriasia, un flot de promeneurs passait du Kéramique-Intérieur au Kéramique-Extérieur. A cet instant de l'après-midi, les antiques allées, plantées par le fils de Miltiade, étaient le rendez-vous des élégants et des oisifs. Cette dernière catégorie comprenait toutes les classes de la société, depuis les métèques agricoles jusqu'aux érèthes des trières qui, venus de tous les ports de la Méditerranée, se promenaient par groupes de dix à quinze, ouvrant des yeux étonnés, muets, les bras ballants. Le plus grand nombre étaient des Phéniciens et des Carthaginois, facilement reconnaissables à leurs vêtements noirs, lisérés de rouge; il y avait aussi des Aigyptiens, maigres et jaunes, étranges avec leurs têtes rasées et leurs étroits caleçons de lin blanc. On avait l'habitude de voir des hommes de ces nations, mais les Athéniens s'arrêtaient avec étonnement pour regarder les rameurs d'un navire latin qui venait d'aborder au Pirée. Leurs cheveux courts, leurs traits durs et carrés, l'air bourru avec lequel ils soutenaient les regards, leurs grossières toges de laine jaunâtre excitaient une vive curiosité.

Sous la double allée de platanes, Glaucos apercevait des jeunes gens qui se promenaient à pas lents, pour ne pas déranger les plis de leurs chlamydes traînantes. Ils s'appuyaient sur de longs bâtons entourés d'anneaux d'argent et, devant

eux, les groupes bruyants des esclaves s'ouvraient respectueusement.

Portées par des Nubiens robustes, qui marchaient d'un pas égal, avec un balancement saccadé des hanches, les femmes riches passaient dans des litières aux rideaux de pourpre et d'hyacinthe.

On reconnaissait les courtisanes à leur visage découvert et à leurs tuniques étroites, fendues sur la cuisse jusqu'à la ceinture. Les femmes mariées avaient la tête enveloppée d'une épaisse calyptra, qui ne laissait voir que leurs yeux.

Une théorie se rendait dans un temple voisin pour faire un sacrifice à Apollon-Délien. Les jeunes gens qui la composaient étaient vêtus de tuniques couleur de safran; leur choryphée, couronné de lauriers, portait entre les mains un cygne blanc, comme ceux qui traînent le char du Dieu à son retour des régions hyperboréennes.

Enveloppées de transparentes draperies de Cos, un troupeau d'esclaves prostituées s'avançait lentement; derrière elles, leur maître, armé d'un roseau, en frappait légèrement sur l'épaule celles qui oubliaient de sourire.

Autour des boutiques adossées aux remparts, c'était une confusion harmonieuse, une foule joyeuse et animée : des éphèbes gracieux et rieurs, n'ayant pas encore ceint la cuirasse étroite des péripoles, coudoyaient de graves sénateurs

portant toute la barbe à la mode antique; des guerriers, aux casques énormes, regardaient d'un œil méprisant des ouvriers aux membres nus, blancs de plâtre et bruns de soleil; des laboureurs, prompts à s'émerveiller, répondaient avec mauvaise humeur aux plaisanteries des matelots insolents; des femmes du peuple, aux cheveux soigneusement nattés retenus par une cigale d'or, lançaient de souriantes œillades aux prêtres vierges d'Artémis.

Glaucos s'arrêta quelque temps à contempler cette animation, puis, sans que ses sombres pressentiments cessassent de l'assiéger, il continua sa route par la voie Kéramique.

Ici, la foule était moins nombreuse, et elle encombrait surtout le trottoir de droite, que recouvrait déjà l'ombre des hauts palais. Devant la plupart des portes se dressaient des bornes pyramidales consacrées à Apollon-Patroos; aux carrefours, elles étaient remplacées par les Hermès d'Hipparque, auxquels les passants ne manquaient pas d'envoyer un salut, en portant la main à la bouche en signe d'adoration.

En arrivant près de la voie Mégacléenne, le polémarque reconnut l'endroit où il avait arrêté le quadrige; le souvenir de cette scène lui rendit un peu de courage; il continua sa route d'un pas plus assuré.

Il traversa l'Agora et s'engagea dans la rue des

Trépieds, qui était peu fréquentée à cette heure du jour. C'est ce que désirait Glaucos, car tant qu'il s'était trouvé au milieu de quartiers populeux, il n'avait pas voulu demander dans quelle partie de la ville était situé le palais d'Aklaiôn. Connaissant le caractère athénien, il craignait de s'adresser à un mauvais plaisant, qui se fût joué de son ignorance de la langue et des lieux.

Enfin, dans un endroit désert, le polémarque aborda un vieillard, assis au soleil, sur le seuil d'une porte, et s'informa de la direction à suivre pour arriver à la demeure de l'eupatride.

Après avoir longuement considéré l'étranger avec une supériorité méprisante et railleuse, l'Athénien se décida à répondre que le palais d'Aklaiôn était tout près de là, dans la voie Acharnique, de l'autre côté de l'Acropole.

Puis il poursuivit en imitant l'accent traînant que donnait le Macédonien au dialecte attique :

« Je ne doute pas que, vêtu comme vous l'êtes, — le polémarque portait le costume des métèques agricoles, — vous ne parveniez aisément à vous introduire chez le noble Eumolpide. »

Et comme Glaucos s'éloignait sans daigner relever ce que ces paroles pouvaient avoir de blessant, le vieillard, piqué, lui cria :

« Vous ferez bonne figure dans le cortège nuptial de sa fille !

— Comment? Que dites-vous? Le cortège nuptial de qui? Voyons, parlez, maintenant qu'on vous interroge! Quelle fille? Quel Aklaiôn? Théa se marie? Avec qui? Théa, fille de... Voyons, répondez?

— Il faut vous servir en Héraklès! ne put s'empêcher de ricaner l'Athénien, bien qu'une légère crainte se mêlât à la surprise que lui causait la violente émotion qu'il venait de provoquer chez son interlocuteur. Tout ce que je sais, c'est qu'on célèbre demain le mariage de Théa avec l'aréopagite Posidios.

— Théa, fille de l'Eumolpide de Lakiadæ Aklaiôn?

— Théa, fille de l'Eumolpide de Lakiadæ Aklaiôn! »

Ces paroles sonnèrent aux oreilles du polémarque avec la lenteur des sentences de mort.

D'abord il ne voulut point comprendre, et pour la seconde fois il répéta la même question. Impitoyable comme l'écho fidèle qui redit la plainte sacrée des cymbales d'Éleusis, le vieillard lui fit la même réponse.

A voir le sourire clignotant de ses petits yeux gris, Glaucos eut un instant l'espoir qu'il se moquait de lui; il éprouvait une envie folle d'étreindre dans ses mains robustes la gorge noueuse et décharnée de l'Athénien, afin d'étouffer le rire moqueur qui la soulevait; mais il vit bien que le

coup était porté d'une façon trop indirecte pour avoir été calculé.

Alors, chancelant comme un homme qui, à demi assommé, se relève d'une chute, il se mit à marcher au hasard, droit devant lui.

Les présages n'avaient pas menti : il se sentait mourir! Théa mariée!... C'était donc cela la joyeuse surprise qui l'attendait; c'était cette nouvelle qu'il était venu chercher à travers tant de dangers. A présent il ne doutait plus : on lui avait tendu un piège; s'il se rendait au palais d'Aklaiôn, il serait arrêté, jeté en prison, et cette fois, nul ne serait là pour l'arracher au supplice.

Pendant quelques instants, il eut la pensée d'aller malgré tout chez l'eupatride; sans doute, c'était marcher à la mort; mais Théa avait parlé, il voulait obéir! Heureusement il songea à ses soldats, à la mission que Philippe lui avait confiée, puis — et ce fut surtout cela qui lui rendit courage — il se dit que, peut-être, la jeune fille ignorait ce qui se tramait; qu'on l'avait forcée à écrire, qu'on la forçait à se marier.

Tumultueusement ces pensées se heurtaient dans son esprit, et sans plus rien voir de ce qui se passait autour de lui, le polémarque continuait sa route.

Il suivit la rue du Prytanée, puis celle des Hippeis et revint sur l'Agora en contournant l'Acropole. Au sortir des colonnades du Poikilos,

Glaucos avait devant lui le large escalier qui conduit aux Propylées et au Parthénon; machinalement il commença à le gravir.

A mesure qu'il montait, à mesure qu'autour de lui l'horizon s'élargissait, il se sentait plus seul, plus faible, plus petit et, plus lourdement, sa souffrance lui pesait sur les épaules. Il ne vit point les temples de Ghé-Coroutrophos et de Dèmèter-Chloé; il ne vit point, sous la triomphale entrée, la lionne de bronze élevée en l'honneur de l'héroïque maîtresse de Harmodios; ce ne fut qu'en arrivant en face de la colossale Athènè-Promakos, que ses yeux s'ouvrirent et que ses douloureuses pensées s'éloignèrent comme un vol d'oiseaux de mort chassés par la splendeur de la Lumière.

Devant lui, avec la grâce infinie de ses colonnades radieuses le long desquelles coulait la fraîcheur des larges cannelures pleines d'une ombre bleue, c'était le Parthénon : le chef-d'œuvre du génie humain! Au-dessus de la longue ligne régulière des fûts de marbre, au-dessus de cette blanche forêt resplendissante de sérénité, au-dessus de cette apothéose de la matière immaculée et harmonieuse, dans la lumière, dans le rayonnement splendide de l'infini, dans la pureté éternelle de l'éther, c'était l'apothéose de la vie, l'apothéose de l'humanité, l'apothéose de l'Art et de la Beauté. Toute une population de marbre : jeunes filles aux bras frêles, immobiles en des

gestes suaves, guerriers pressant des étalons bondissants entre leurs genoux nerveux, prêtres au front hautain, mères aux seins orgueilleux, vieillards aux larges prunelles pleines du rêve des choses vues, toute une génération, toute une cité, dans son irrésistible élan vers la vie et vers l'amour, se pressait vivante, animée et belle, éternellement!

Puis, de toute part, autour du polémarque, sur la terrasse de marbre, sous les portiques sacrés se pressait, foule innombrable et sublime, une assemblée sans pareille de grands hommes, de héros, de dieux; de gloires, de vertus, de beautés : Périclès, Aristide, Thémistocle, Thésée, Solon, Miltiade, l'Hécate d'Alcamène, les Grâces et l'Hermès de Socrate, le Persée de Myron, l'Artémis de Praxitèle, le Zeus-Polieus de Leokharès, le Lysippe de Sthénis, l'Athènè de Phidias!

Et c'étaient encore d'autres temples, d'autres merveilles : l'Erechtheion, dont quatre jeunes femmes droites et cambrant, dans leur effort, la douce chair de leurs seins dressés, palpitants, sous leur tunique de marbre, soutenaient le fronton gracieux; le temple de la Nikè-Aptéros, colonnade circulaire si harmonieuse et si pure, que l'artiste ne l'avait point achevée en voûte, comme si elle n'eût pu supporter que l'harmonie et la pureté du ciel; les Propylées, amoncellement inouï de rectangles énormes du paros le plus précieux,

enveloppant le flanc gris de la colline d'un voile de lin blanc, frais et doux, que le soir changeait en pourpre somptueuse.

Pour réaliser ces ouvrages immortels, la grâce corinthienne s'était unie à la douceur ionienne et à la sérénité dorienne; tout l'effort artistique de la Grèce était venu se concentrer là; c'est là que le génie des Pélasges avait atteint et exprimé son idéal; c'est là que, nouveau Prométhée, l'homme avait complété l'œuvre du Créateur; c'est là que l'Art s'était montré Dieu! Et semblable à un autel colossal, l'Acropole offrait aux adorations de la terre et du ciel la sublime matière divinisée par le génie humain.

Dans la vaste tranquillité de l'espace, Glaucos oublia un instant sa faiblesse et son abandon. La terre était loin; il était là dans l'empyrée; la rumeur de la ville ne parvenait point à troubler le silence religieux qui planait sur les saints sanctuaires; des néocores guidant un voyageur à travers les merveilles dont ils avaient la garde, parlaient à voix basse, avec respect; perdus dans une adoration muette, les hommes et les choses semblaient à genoux devant la Beauté.

Alors, dans ce mirage de splendeur, le polémarque sentit son âme emportée sur un de ces sommets sublimes d'où l'on voit la vie de très haut. Ses terreurs, ses espérances, ses déceptions,

tout s'effaça; il leva les mains et, ébloui par la lumière sacrée au milieu de laquelle flottait la cime radieuse, il s'écria par deux fois : « Les Dieux! Les Dieux! »

Il comprenait enfin tous les mystères de cette existence qu'il avait jusques alors traversée comme en un songe; il comprenait le Bonheur, il comprenait le Bien, il comprenait la Divinité; et il songeait avec un vague dédain à ceux qui n'étaient pas montés au Parthénon : à ceux qui n'avaient pas médité sur la Vie, devant l'Amour, devant l'Art et devant la Beauté!

Oui! la véritable Déesse de l'Acropole et d'Athènes, c'était la Beauté. C'est aux pieds de la Beauté que la Grèce venait courber son front superbe. C'est à la Beauté que souriait le vieil Homère, au milieu du fracas de ses rêves de bataille; c'est Elle que Lycurgue et Solon avaient voulu défendre dans leurs lois; c'est Elle que Socrate cherchait sous les lauriers-roses du Képhise; c'est d'Elle que rêvait Platon sous les bosquets d'Académos. C'est pour Elle — c'est pour la Beauté! — que Périclès avait orné la cime orgueilleuse de l'Acrople; pour Elle que Laïs et Phryné — ô douces saintes! — offraient la splendeur de leur nudité à Phidias et à Scopas; pour Elle que Léonidas mourait joyeux aux Thermopyles; pour Elle que Sappho brisait sa lyre dans un spasme d'amour! Comme un aigle fuyant les fanges de la

terre, s'envole, la prunelle éblouie, vers l'or embrasé du soleil, la Grande Nation, dans une ascension irrésistible et sublime, volait vers la blanche Beauté !

Harmonie des formes, harmonie des sons, harmonie des parfums, harmonie des couleurs, harmonie des mouvements, Elle entourait Glaucos, resplendissante et divine : les yeux du polémarque se fermaient devant sa vertigineuse splendeur. Des mots d'adoration lui montaient aux lèvres et, ne pouvant exprimer le sentiment trop intense qui remplissait son âme, se sentant en face de quelque chose d'infini et d'éternel, il répétait : « Les Dieux ! les Dieux !

Le polémarque voulut se rapprocher des hommes, il traversa l'enceinte de Pallas-Ergané, pour aller s'accouder à la balustrade de marbre, d'où l'on dominait la majeure partie de la ville.

Ce fut là que la conscience de sa situation lui revint plus nette et plus amère. Autour de lui, Athènes — la ville-femme, la ville amoureuse, la ville couronnée de violettes — s'étendait riante et gracieuse. La blancheur de ses murailles, les contours harmonieux de ses palais et de ses temples, la ceinture verdoyante de ses platanes et de ses lauriers-roses, l'infinie douceur de ses horizons d'or et d'azur, le diadème lumineux de ses collines sculpturales, tout était féminin en elle : tout,

jusqu'à son nom de déesse, jusqu'à cette impassible virginité que mettait à son front le temple éternel d'Athènè-Parthénis.

Vierge indomptable et farouche, l'ambition de tous les rois avait été de la posséder : depuis Psammétique qui voulait la séduire, jusqu'à Xerxès qui avait essayé de la violer, jusqu'à Dareios qui était mort de douleur en maudissant son nom trop aimé !

Oh ! Pour avoir enflammé toutes ces grandes passions, qu'elle était belle, Athènes, sous l'ardente limpidité de son ciel ! Blanche, d'une blancheur douce de femme nue, qu'elle était belle telle que Glaucos la contemplait avec une admiration qui lui déchirait le cœur comme la brûlure d'une haine impuissante et dédaignée ! Là étaient gravées les lois de Solôn, là Pisistrate avait rendu la justice, là Thésée avait abordé en revenant de Crète, là Thémistocle avait dressé le trophée de Salamine, là Périclès avait dit : « Je gouverne le monde ! » Là Alkibiadès avait aimé !

Pour Glaucos, cette magnificence et cette poésie formaient à la femme aimée un piédestal sublime, auprès duquel, désespérément, il sentait s'accroître encore le sentiment de sa solitude et de sa petitesse.

Ce sentiment devint si intense, qu'un instant, Glaucos songea à mourir : il souffrait trop ! Devant le vide immense que créait en lui l'écroule-

ment de son rêve, il comprenait toute la place que la jeune eupatride avait prise dans son existence. Elle était la fin de toutes ses actions, l'espoir de toute sa vie, le désir de tout son être, le Dieu de toute sa foi! Il comprenait que de tous les biens du monde : richesse, puissance, gloire, aucun ne valait la possession de cette femme. En dehors d'elle, il ne voyait rien, il n'espérait rien, il n'aimait rien. Sans elle la vie était pour lui un désert, une longue suite de jours pluvieux et sombres, un noir hiver triste et morose, sans flamme, sans rayons, sans soleil!

Oh! ses baisers, ses caresses, son amour ingénu et naïf, les balbutiements de sa passion, son sang ardent et généreux — le sang enflammé d'Hélène! — qui lui brûlait les veines et la faisait si follement amoureuse!...

Mais tout cela allait appartenir à un autre, — à un des glorieux fils de cette superbe Athènes!

Quel était-il cet heureux, ce vainqueur, ce triomphant? Sans doute un eupatride orgueilleux, un jeune débauché perdu de dettes, que sa famille voulait faire entrer dans le chemin des devoirs conjugaux.

Hélas! il était beau, peut-être; il était riche; il était noble. Désespoir! Bientôt il serait aimé! Lui, l'étranger avec son accent ridicule, avec ses lèvres maladroites qui ne savaient pas faire du baiser un mélodieux poème, pouvait-il lutter avec

ces séduisants éphèbes, superbes du titre le plus glorieux de tous : Athéniens!

A dix-huit ans, sait-on comment et pourquoi l'on donne son cœur? Et puis, avec ses trente ans, il devait paraître un vieillard à cette enfant joyeuse et insouciante, si ardemment éprise pourtant quand elle se pendait à son cou, lui mordant les lèvres dans des paroles d'amour!

Et les impressions de toute la journée lui remontant au cœur, Glaucos se prenait à haïr la ville d'un peu de la haine que, sans le connaître, il portait déjà à son rival. Oh! ce peuple railleur, élégant, spirituel, amoureux, volage, joyeux, comme il le maudissait! Comme il le détestait! Comme il se trouvait grossier, — lui! le brillant polémarque de la cour de Pella! — à côté de ces jeunes Athéniens aristocratiques et dédaigneux!

Le soir tombait; tel qu'un gnomon géant, le Korydallos semblait étendre son ombre dentelée jusqu'aux oliviers sacrés de Lakiadæ. A l'horizon, sur le large sommet de l'Acro-Corinthe, le soleil se couchait énorme et rouge; les montagnes lointaines — très nettement — profilaient une ligne sombre au fond de l'Occident vermeil et le golfe Saronique flamboyait sous ses reflets ardents. Entre les rochers du Pirée et les falaises de l'île fatale à Xerxès, le détroit se teignait d'une pour-

pre violacée, comme si ses vagues reflétaient encore les pavillons de guerre des flottes du Grand-Roi. Étrangement modelé par le caprice des vents, un immense nuage blanc montait sur les côtes d'Argos et l'on eût dit une Victoire colossale qui serait venue dresser le trophée de Salamine à l'horizon d'Athènes.

Glaucos descendit de l'Acropole. Longtemps il erra par la ville, sans penser, n'ayant plus qu'un sentiment : une torture morale si forte, qu'elle lui causait comme une douleur physique. Enfin, quand la nuit se fut faite, il alla s'étendre sous le péristyle d'un temple, et là, les yeux pleins de larmes, avec un écrasement lent et terrible sur la poitrine, il écouta le gémissement désespéré de son âme, tandis qu'autour de lui, dans l'ombre tiède et parfumée, de douces voix rythmaient d'amoureuses chansons.

Le jour revint. Glaucos demeura sous la colonnade, indifférent et insensible.

Vers la quatrième heure, il fut tiré de sa torpeur par des clameurs joyeuses et par le bruit des cymbales et des flûtes : une troupe de jeunes gens couronnés de roses s'avançait vers le temple, précédant une femme chancelante, soutenue par deux vieillards.

Malgré le voile safrané qui la recouvrait entièrement, Glaucos la reconnut : c'était Théa.

Elle passa sans le voir et, derrière elle, le polémarque pénétra dans le sanctuaire, invinciblement attiré.

Quand il eut vu Posidios, quand il eut vu l'immense douleur qui pâlissait le front de la jeune fille, il comprit tout.

Glaucos passa une grande partie de la journée, en face de la porte d'Aklaiôn, appuyé contre une des bornes coniques consacrées à Apollon-Patroos.

Des chants de fête et des cris de joie arrivaient par bouffées aux oreilles du polémarque; et chaque fois, comme sous un vent de mort, son front désespéré plus profondément s'inclinait.

Depuis longtemps, la nuit était venue; les portes s'ouvrirent; des esclaves parurent, portant une litière soigneusement close, à côté de laquelle Posidios marchait à pied.

Glaucos crut remarquer que le front du vieillard était soucieux.

Derrière le chœur d'éphèbes qui chantaient les odes érotiques, le polémarque suivit le cortège sans être remarqué.

Quand, avec un bruit sourd, la porte aux barres d'airain du palais de l'aréopagite fut retombée sur le vieillard et sur celle qui, désormais, allait être sa femme, Glaucos demeura debout, immobile, stupide, semblable à un homme qui, vivant,

se voit enfermé dans une tombe. Autour de lui, dans la nuit formidable d'une mortelle vision, des images affolantes et désespérées dansaient une ronde tumultueuse :

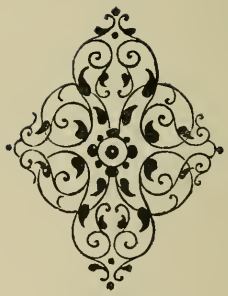
Dans une des chambres de ce palais — une chambre ornée d'ors flamboyants — il croyait voir l'aréopagite exprimer à la vierge son triomphant amour. Il était là, l'odieux vieillard, les yeux brillants, les joues en feu, les lèvres frémissantes, la poitrine haletante, avec un tressaillement de tout son être, lentement — comme un mortel savourerait la divine ambroisie — il enveloppait de ses bras le corps révolté de la jeune fille.

Elle aussi, Glaucos la voyait, demi-nue et les cheveux épars. De grosses larmes roulaient entre ses longs cils ; ses yeux navrés cherchaient en vain un défenseur; elle l'appelait — lui ! — son bien-aimé ; et un éblouissement de démence lui passait par l'esprit : il voulait arracher Théa aux étreinte de Posidios; il voulait mourir pour elle, à cause d'elle, en essayant de la défendre et de la sauver.

De nouveau la porte du palais s'était rouverte. Un à un, sans bruit, des hommes sortaient et, vaguement, comme en un songe, Glaucos se demandait quels étaient ces lémures et ces stryges. Il fit un effort pour comprendre. Il ne put pas. Une profonde lassitude l'engourdissait. Depuis

deux jours, il n'avait ni dormi, ni mangé. De cette porte mystérieuse, en face de lui, il sentait souffler sur son visage le vent froid de vertige qui sort des gouffres. Tout en se disant qu'il serait peut-être possible de profiter de la négligence des gardiens de l'entrée pour pénétrer dans le palais, il s'appuya contre le mur, puis, glissant lentement sur le sol, il se laissa anéantir par la lourde nuit d'un sommeil sans rêves.

Quelques instants plus tard, la grande fatalité qui régit les hommes et les Dieux faisait tomber Théa évanouie auprès de Glaucos endormi.



CHAPITRE IX

L'Hospitalité de Démosthènes

CHAPITRE IX

L'Hospitalité de Démosthènes

La rue paraissait complètement déserte; Posidios eut un mouvement de joie: personne ne connaîtrait ses malheurs conjugaux. Il résolut de profiter de l'évanouissement de Théa pour la reporter sans bruit dans la couche nuptiale; là, son état la livrait sans défense à sa légitime et légale affection.

Plein de ces joyeuses pensées il souleva la jeune fille par les épaules et s'efforça de l'entraîner dans l'intérieur du palais. Cette tâche était au-dessus de ses forces; au bout de quelques pas, épuisé, il dut s'arrêter.

Alors une crainte le saisit: si Théa revenait à elle? Si de nouveau elle essayait de fuir?

Il poussa un cri d'appel. Tout ses serviteurs étaient absents; nul ne répondit.

Les regards désolés de l'aréopagite tombèrent sur une masse sombre étendue en face de la porte.

« Un homme! C'est Dèmèter qui me l'envoie! » se dit-il, en s'approchant de Glaucos.

Celui-ci dormait de si bon cœur que Posidios hésita à le réveiller. Un mouvement que fit Théa le décida. Il se mit à secouer le dormeur en criant:

« Holà! compagnon, voulez-vous gagner honnêtement un beau tétradrachme tout neuf? Cela vous va? Il suffit de m'aider à transporter cette femme — une de mes esclaves — dans l'intérieur de mon palais. »

Le polémarque, à demi réveillé, allait repousser rudement son fâcheux interlocuteur, lorsqu'il aperçut la jeune fille étendue sur le seuil inondé des pâles rayons de la lune.

« Théa! » cria-t-il, et d'un bond il se précipita vers elle.

Un instant, Posidios demeura immobile, cloué au sol par la surprise; puis il s'élança vers le Macédonien en appelant à l'aide.

Silencieux, serrant éperdument tout son bonheur entre ses bras, Glaucos fuyait au hasard,

par les voies inconnues, suivi par le vieillard qui poussait des clameurs désespérées.

Bientôt des veilleurs de nuit se joignirent à l'aréopagite, ainsi qu'une troupe de jeunes gens avinés qui revenaient d'une partie de débauche.

Le polémarque, embarrassé de son fardeau, les entendait courir tout proches de lui ; à chaque pas, il perdait du terrain et, avec un affolement d'angoisse, il voyait approcher le moment où il devrait renoncer à fuir.

Après la rue des Hermès, il prit à gauche celle du Kéramique. Là, il eut la pensée de se réfugier dans le temple de Thésée qu'il savait être lieu d'asile ; mais ceux qui le poursuivaient le serraient alors de trop près.

Enfin en arrivant au bout de la longue voie des Hippeis, à l'endroit où elle croise celle du Prytanée, il comprit qu'il ne pouvait plus continuer ainsi ; profitant du court instant où ceux qui le poursuivaient le perdirent de vue, il se jeta sous le péristyle de la maison qui formait le coin des deux voies.

Suivant la coutume, la porte n'était fermée qu'au moyen d'un simple loquet.

Sans bruit, Glaucos la referma derrière lui et se tint immobile dans le corridor étroit et sombre qui conduisait à la cour intérieure de l'habitation.

Pendant quelques instants il put espérer que ses ennemis ne s'expliqueraient point le mystère de sa disparition; il entendait leurs exclamations d'étonnement et de dépit :

« Où sont-ils ?

— Que sont-ils devenus ?

— Je ne vois plus rien !

— Hadès a entrouvert le sol sous leurs pas.

— N'avance pas ! Il doit s'être creusé un gouffre au milieu de la voie.

— De la lumière ! De la lumière !

— Nous les tenions !

— C'est la femme de Posidios.

— La nouvelle mariée ?

— Enlevée !

— Par qui ?

— On ne sait pas.

— Ma pauvre Théa ! gémissait Posidios, elle m'aimait tant !

— Ah ! voici des flambeaux !

— On ne voit rien !

— Le sol de la voie est intact.

— Oh ! ce trou !

— Poltron ! c'est une mare d'eau !

— Regardons sur les toits.

— Ils se sont envolés !

— Visitons les maisons.

— Toutes les portes sont fermées.

— C'est étrange !

— Pauvre Posidios !

— Zeus veut sans douter l'aider à faire un héritier !

— C'est un nouvel Amphitryon !

— Prenez garde, il va vous entendre.

— Oh ! cela m'est égal ! »

Et, dominant la frayeur qui les avait tous saisis à la mystérieuse disparition du polémarque, l'un des jeunes débauchés se prit à imiter le cri du coucou [1].

Dans la maison, Glaucos était demeuré appuyé contre la porte, craignant qu'on n'essayât de l'ouvrir ; il sentait Théa toujours inerte et immobile, sans un soupir, sans un souffle, sans un battement de cœur ; une sueur froide lui mouilla les tempes :

« Si elle était morte ! »

Et à travers l'opacité des ténèbres, il essayait de voir le visage de la jeune fille.

Soudain, près de lui, dans la nuit, une voix s'éleva :

« Il y a quelqu'un là ? »

Le polémarque eût voulu ne plus respirer.

« Qui est là ? » répéta la voix sur un ton plus élevé.

Glaucos n'avait garde de répondre.

Après un instant de silence, il entendit haleter un souffle rauque et bientôt les cendres ravivées d'un foyer étincelèrent dans l'ombre,

jetant un éclat rouge au visage bourru d'un vieillard.

« Que faites-vous ici? Qui êtes-vous? Que voulez-vous? » demanda celui-ci d'une voix effrayée lorsqu'il eut aperçu le groupe lamentable des deux amants.

— Si vous vouliez, bon vieillard, commença Glaucos...

— Je ne suis pas un bon vieillard, reprit son farouche interlocuteur; vous venez sans doute d'enlever cette jeune femme; sortez immédiatement. Sortez, vous dis-je, ou j'appelle à l'aide. Sortez! »

Au dehors, les exclamations continuaient :

« Là-haut, je crois voir...

— Oui! cette ombre!

— C'est un arbre!

— D'ailleurs, ils n'ont pas d'ailes.

— Ils ont dû entrer dans une de ces maisons.

— Visitons-les! Visitons-les!

— Nous ne sommes pas à Thèbes, seigneur Aréopagite.

— Que voulez-vous dire, digne veilleur de nuit?

— Vous avez donc oublié qu'on ne peut violer le domicile des citoyens sans être accompagné d'un magistrat?

— Dix drachmes à celui qui ira me chercher Xantippe, l'astynôme de la voie Acharnienne.

— Ce sera moi! Ce sera moi!

— Je vous dis que toutes les portes sont bien closes.

— Qu'est-ce que cela prouve?

— Oh! si je le tenais, le misérable, quel plaisir j'aurais à lui voir appliquer le supplice de la rave!

— Le vieux se fâche!

— Que dites-vous, Agamédès, fils de Démade?

— Je n'ai rien dit, vénérable Posidios!

— Respectez les vieillards, jeune homme! Quand vous aurez la même expérience que moi, vous pourrez parler.

— Zeus me préserve de la même expérience que vous, vénérable Posidios! »

Et avec des rires ironiques, les jeunes gens aidaient les veilleurs de nuit dans leurs vaines recherches.

Glaucos entendait leurs voix comme en un rêve. Il fit un pas vers le vieillard :

« Je vous donnerai tout ce que vous voudrez : de l'or plein vos deux mains! Laissez-nous demeurer ici; cachez-nous! Par la Déesse de l'Amour, ne nous livrez pas à nos ennemis! Si ce n'était que moi, cela ne serait rien... on me tuerait... ce serait bien fait! Je l'ai mérité!... — Oh! ne reculez pas ainsi; que craignez-vous? Vous voyez que je ne menace pas. Je prie! — Cachez-nous! Vous

avez l'air bon, au fond. C'est pour elle! Ce misérable la rendrait malheureuse; vous comprenez. Elle a voulu le fuir... Cachez-nous! Je vous donnerai tout ce que vous voudrez! »

Le vieillard s'était redressé.

« Croyez-vous que l'on puisse acheter un serviteur libre de Démosthènes ?

— Démosthènes! Je suis chez l'orateur Démosthènes ? fils de Démosthènes du dème de Pæonie ? Le ciel soit béni! Nous sommes sauvés! ô mon ami, courez à votre maître; remettez-lui ce symbole d'hospitalité [2]. Approchez, que craignez-vous ? Vous aviez raison de vouloir me chasser tout à l'heure! Vous êtes un serviteur fidèle. On ne doit pas accueillir ainsi les étrangers, mais moi... Voyez! La moitié de nos noms est encore gravée sur la terre sigillaire : ΔΕΜΟΣ... Vous voyez! c'est Démosthènes évidemment! Et de ce côté : ΓΛΑΥΚ... C'est mon nom : Glaucos. Oui! Par Hermès! Je m'appelle ainsi! Pourquoi me regarder avec de si grands yeux ? Elle revient à elle! Tenez! La voilà qui soupire! Courez vite éveiller votre maître! Mon amour! Mon épouse! Ma fiancée! Tu es près de moi, tu ne me quitteras plus! Je t'aime! Tu souffres ? Qu'as-tu ? Je t'aime! Je t'aime! »

Et toujours appuyé contre la porte, il berçait doucement la jeune fille dans ses bras et couvrait de baisers ses grands yeux clos.

Grommelant, le portier s'en alla, emportant une lanterne qu'il venait d'allumer aux cendres du foyer.

Au dehors, les voix clamaient :

« Ah! voilà Xantippe!

— On vient d'enlever la femme de Posidios.

— Ils se sont réfugiés dans une de ces maisons.

— Nous allons les visiter, n'est-ce pas, seigneur Astynôme ?

— Certainement! Rapt et adultère ; ce sont des crimes très graves et Solon a dit dans...

— Où entrons-nous d'abord ?

— Chez Démosthènes!

— Non, à côté!

— Mieux vaut commencer par le commencement!

— Oh! le vieil oiseau de nuit! Il ressemble à un hibou d'Athènè qui n'aurait pas emprunté la sagesse de sa maîtresse!

— Prenez garde, jeune homme! La prochaine fois que je vous trouverai dans le ruisseau, je vous y laisserai!

— Va-t'en manger les colonnes de Mégaclès[3].

— Au nom des Dieux, ne nous disputons pas!...

— Par où faut-il commencer ? Décidez, Xantippe!

— Il y a une loi de Périclès qui dit que l'épouse...

— S'ils sont entrés chez l'orateur ils ne peuvent nous échapper.

— Comment cela ?

— Démosthènes ne voudrait pas se compromettre pour une femme ; on sait qu'il ne les aime guère !...

— Il faut être le fils de Démade pour se faire l'écho de ces calomnies !

— Voyons, Xantippe, que décidez-vous ?

— N'oubliez pas, jeune homme, qu'une loi de Dracon, malheureusement tombée en désuétude, punissait de mort...

— Il a raison. Ils sont dans la maison voisine !

— C'est une maison publique.

— Nous n'y avions pas songé !

— Visitons-la ! »

Après quelques instants qui semblèrent d'une longueur interminable au polémarque, Démosthènes parut, précédé du vieux portier.

Dès que Glaucos ouvrit la bouche, pour expliquer à l'orateur ce qui venait de se passer, celui-ci l'interrompit :

« Vous êtes mon hôte ; usez de ma demeure comme de la vôtre et ne craignez rien : je vous sauverai ! »

Le lendemain, Glaucos et Théa sortaient de la ville, dans un de ces lourds chariots couverts, qui portaient, chaque jour, dans les dèmes ruraux, les produits de la fabrique d'armes de Démosthènes.

« Vous ne cachez pas la femme de Posidios ? dit au conducteur, en riant, le gardien de la porte Thriasienne.

— Peut-être !

— Alors je vais visiter ce que vous emportez, comme il m'est ordonné de le faire pour tout ce qui passe ici.

— Comme il vous plaît. Seulement...

— Seulement ?

— Si vous me retardez, je ne pourrai rentrer en ville avant le soir, et vous savez que je vous dois une revanche au cottabe.

— Hâtez-vous alors ! »

Et pendant que le chariot s'éloignait dans un hurlement strident d'essieux mal graissés, Glaucos put entendre la voix du gardien qui criait :

« Ce matin, chez Lampédo, j'ai submergé douze amphores d'un seul coup ! »

CHAPITRE X

La
Malédiction de la Prophantide

CHAPITRE X

La Malédiction de la Prophantide

Ἄδ' ἐγὼ ἁ Φοίβειο σαφηγορὶς εἰμι Σίβυλλα.

Je suis la prêtresse d'Apollon, la prophantide inspirée!

(PAUSANIAS, lib. X, cap. XII.)

APRÈS avoir traversé Lakiadæ, Hermos, Rhéti et quelques autres bourgades sans importance, le chariot de Démosthènes s'arrêta. Glaucos et Théa descendirent et s'engagèrent dans un sentier qui s'enfonçait dans le massif désolé du Parnès. Ils marchaient en silence et une joie immense était en eux. Elle songeait qu'elle appartenait sans réserve au bien-aimé et qu'en dehors de lui elle n'avait plus au monde ni ami, ni défenseur. Lui, sentant peser

sur sa tête la responsabilité du bonheur de cette existence chère, formait amoureusement de doux projets dont la réalisation devait faire de la vie de sa Théa une longue suite de jours dorés.

Cependant ils étaient arrivés à un endroit connu sous le nom de Porte d'Héphaistos : un immense bloc de granit, posé en travers sur deux autres gigantesques quartiers de roc; Glaucos s'arrêta et poussa un sifflement aigu et prolongé, auquel l'écho seul répondit.

« Personne! murmura le polémarque; que se passe-t-il donc ? »

Le pays était devenu de plus en plus sauvage, le guerrier et sa compagne étaient arrivés au cœur de ce massif élevé qui sépare l'Attique de la Béotie. De hautes cimes, brûlées de soleil, se profilaient blanches et nues sur le bleu sombre du ciel. La verdure menaçante des cactus et des aloès animait seule leur désolation sinistre. Le sentier courait au flanc de la montagne, parallèlement à un torrent dont le lit desséché laissait voir, à une profondeur énorme, de grosses pierres couvertes de limon.

Le soleil descendait déjà sur Éleusis quand les deux amants arrivèrent à l'entrée d'une caverne sous la voûte sombre de laquelle le polémarque s'engagea sans hésiter. Au bout d'une centaine de pas le jour reparut et Théa, heureuse de sortir de la froide humidité des ténèbres, se remettait à

marcher d'un pas plus assuré et plus rapide, quand dans une caressante étreinte le polémarque lui ordonna de rester immobile. Il continua à avancer et, après une cinquantaine de pas, se trouva de nouveau en pleine lumière, à l'entrée d'un cirque ovale, entouré de rochers à pic qui s'élevaient de tous côtés à une grande hauteur.

A l'extrémité opposée à celle où se trouvait Glaucos, quelques centaines d'hommes se groupaient autour d'un géant qui les haranguait du haut d'une espèce de tribune faite de terre et de quartiers de roc.

Leur attention était si puissamment excitée par le discours de l'orateur qu'ils ne s'aperçurent pas de la présence du nouvel arrivant.

Parmi ces hommes, quelques-uns portaient le costume des redoutables bandes du roi Philippe : la kausia conique, coiffure nationale des Macédoniens; les crépides garnies de clous et de lames de plomb; le bouclier rond orné du « mu »; la cuirasse d'airain d'où descendaient, sur les cuisses d'étroites lanières de cuir bouilli, dures comme du fer. Leurs armes offensives consistaient en une sarisse d'une longueur de dix-huit pieds, deux javelots en bois de cornouiller, et un glaive court, suspendu par un baudrier couvert de plaques de cuivre pour les soldats et de plaques d'argent pour les pentadarques.

Ils étaient ainsi trois cents; le reste de la troupe

se composait d'archers scythes et de frondeurs acarnaniens : les premiers vêtus de peaux de bêtes ; les autres demi-nus, les cheveux relevés en touffe au sommet de la tête. Ils portaient en bandoulière un petit sac de peau, dans lequel ils enfermaient les balles de plomb et les cailloux qui leur servaient de projectiles.

Le but de Philippe, en envoyant sous main trois cents pézétaires [1] de sa phalange et un de ses meilleurs capitaines, avait été d'affaiblir les principales cités grecques et de leur porter des coups aussi perfides qu'indirects. Il comptait bien que cette élite rallierait autour d'elle tous les mécontents et tous les bannis.

Les prévisions du roi n'avaient pas tardé à se réaliser; Glaucos n'était entré en campagne que vers le milieu de Thargélion, et à la fin de Boédromion, c'est-à-dire quatre mois après, sa troupe ne comptait pas moins de cinq cents nouvelles recrues : des Locriens, des Phocidiens, des Béotiens, des Mégariens, des Athéniens même, poussés par la misère ou attirés par l'appât du butin.

Le géant qui discourait, au moment où Glaucos était entré dans le camp, était le parent d'Epiclès, Kébrion; un ancien périèque lacédémonien, jadis condamné à mort par les éphores pour un crime de droit commun.

Glaucos avait comme principe de ne pas s'informer des antécédents de ceux qui se présen-

taient pour s'enrôler dans sa troupe; il avait donc accepté les services de Kébrion, tout en se promettant de surveiller cet individu au regard fuyant, à la mine hypocrite et doucereuse.

Peu de temps après l'arrivée du Lacédémonien au camp, des disputes, suivies de rixes sanglantes, avaient éclaté entre les soldats; les Grecs ne manquaient aucune occasion de s'unir contre les Macédoniens et de leur chercher querelle; enfin, ce qui était plus grave, les actes d'insubordination se multiplièrent, sans que l'on pût arriver à découvrir celui qui soufflait ce vent de discorde et de révolte.

Les soldats en vinrent bientôt à murmurer contre la sévérité des chefs : on les soumettait à la même discipline qu'une armée en campagne : n'étaient-ils pas libres d'agir à leur guise? Pourquoi leur imposait-on des corvées, comme à des pézétaires réguliers?

Devant ces dissentiments qui s'envenimaient de jour en jour, ce n'était pas sans inquiétude que Glaucos, pendant ses excursions à Athènes, avait abandonné le commandement au chef des phalangites, Epitadéon.

Les craintes du polémarque n'étaient que trop fondées.

En se joignant à la troupe de Glaucos, le Lacédémonien avait cru d'abord se joindre à une troupe de brigands. Il n'avait pas tardé à recon-

naître son erreur, et dès lors il avait formé le projet de profiter de l'occasion que lui offrait la réunion des éléments qui composaient une partie de la petite armée de Glaucos pour former une bande puissante qui n'eût pas eu d'autre but que le pillage.

Le matin de ce même jour, le hasard lui avait offert l'occasion qu'il guettait depuis longtemps. Les guerriers placés en sentinelle près de la porte d'Héphaistos avaient vu venir vers eux une vieille femme qui, à toutes leurs questions, avait répondu en demandant avec obstination qu'on lui montrât le chemin d'Athènes. Comme elle refusait de retourner sur ses pas et de s'éloigner, une des sentinelles l'avait conduite à Epitadéon qui, craignant d'avoir affaire à quelque espion, avait ordonné de l'enfermer dans une hutte en attendant le retour du polémarque.

Cependant l'air étrange de cette femme et ses discours bizarres avaient rempli la plus grande partie des guerriers d'une superstitieuse terreur. Ils avaient cru comprendre qu'ils se trouvaient en présence d'une Prophantide de Delphe, et se demandaient s'il ne valait pas mieux la remettre en liberté immédiatement plutôt que d'attendre le retour du polémarque.

Kébrion et les quelques amis qu'il avait gagnés à ses projets profitèrent adroitement de cette disposition d'esprit. Un cri séditieux s'était élevé :

répété par dix voix, puis par cent, ce cri s'était changé en clameur, cette clameur en hurlement. Les lochages, les décadarques, jusqu'aux simples pentadarques, tous ceux qui exerçaient un commandement, avaient été désarmés et chargés de chaînes.

Dès lors Kébrion voyant les soldats en état de révolte ouverte, s'était imaginé n'avoir plus rien à craindre; il avait jeté le masque et, résolument, avait pris la tête du mouvement.

Sur ses conseils, les soldats avaient résolu de procéder, sans retard, au jugement de leurs anciens chefs. On avait apporté ceux-ci garrottés et bâillonnés, devant la tribune improvisée d'où le Lacédémonien excitait ses compagnons à se montrer inflexibles; à se venger des travaux pénibles et des châtiments injustes qu'on leur avait tant de fois infligés.

En se dissimulant derrière les huttes de feuillages et les tentes de peaux qui garnissaient une partie de la vallée, Glaucos était parvenu à se mêler au dernier rang des auditeurs, sans que sa présence fût remarquée. Seul, son voisin de gauche, un vieux pézétaire blanchi sous le harnois, s'était aperçu de l'arrivée du chef; il allait s'exclamer, quand le polémarque lui imposa silence, d'un geste impérieux.

Le soldat obéit avec un éclair de joie dans les yeux.

Les pézétaires, en effet, et avec eux la plupart des Barbares, s'étaient laissé entraîner par le courant séditieux car c'est toujours avec joie que la lâcheté humaine voit abaisser ce qu'elle a longtemps craint et respecté. Cependant, bientôt revenus d'un entraînement passager, tous ces vieux guerriers n'avaient pas tardé à comprendre combien leur manière d'agir était contraire à leur intérêt.

Éloignés de leur pays, isolés au milieu d'une population de la haine de qui ils avaient tout à craindre, que feraient-ils sans chefs pour les diriger, sans autorité pour les unir? Il avait été convenu qu'au mois de Pyanepsion, les trières macédoniennes viendraient reprendre la petite armée de Glaucos pour la reconduire dans sa patrie. Après la révolte, Philippe tiendrait-il la parole donnée? C'était peu probable.

Il ne restait donc aux pézétaires et aux Barbares aucun espoir de revoir leurs foyers. Perdus au milieu d'une contrée inconnue, traités en bandits et en meurtriers, ils se trouvaient à la merci de la partie grecque de leurs compagnons, qui, d'un jour à l'autre, — quand ce n'eût été que pour rentrer en grâce près de leurs concitoyens, — pouvaient se tourner contre eux, les combattre et les trahir.

Kébrion était arrivé à la péroraison de son discours. Tout Grec, à cette époque, étant un

peu rhéteur, l'ancien périèque avait parlé dans les formes :

« Compagnons, criait-il, en montrant les lochages et les décadarques étendus à ses pieds, nos anciens chefs nous ont traités comme des chiens et comme des esclaves; il est juste que nous nous vengions! Un intérêt plus puissant encore me pousse à réclamer de votre justice un châtiment prompt et sévère : c'est l'intérêt de la sûreté commune. Il est nécessaire de montrer aux faux frères, car il en est parmi nous, — il désignait un groupe de pézétaires et d'Acarnaniens qui écoutaient en ricanant; — il est nécessaire de montrer aux faux frères ce que nous faisons des traîtres! »

Une voix sonore, qui fit tressaillir l'assemblée, interrompit le Lacédémonien :

« Que signifie tout ceci ? »

Un frémissement de surprise passa sur la foule et un long murmure s'éleva :

« Le polémarque! Le polémarque! »

Tous les yeux s'étaient tourné vers l'endroit d'où la voix s'était élevée et, immobiles, muets de surprise et de crainte, les révoltés voyaient s'avancer sévère, le front haut, les bras croisés sur la poitrine, le chef qui les avait si souvent conduits à la victoire.

Sans arme, au milieu de tous ces guerriers couverts de fer, calme, le visage exprimant l'étonne-

ment plutôt que la colère, Glaucos marchait vers la tribune ou Kébrion pâle, les lèvres secouées de tremblements nerveux, perdant contenance de plus en plus, promenait des yeux égarés sur la foule de ses compagnons, qui respectueusement s'ouvrait devant le polémarque.

Quand celui-ci fut à dix pas, Kébrion, d'une main qui tremblait, essaya de tirer son glaive du fourreau.

Sans se presser, Glaucos continua à marcher vers le Lacédémonien.

« A moi, mes amis! » cria celui-ci, perdant la tête, car un pézétaire qui se trouvait au premier rang venait de diriger vers lui la pointe d'une sarisse.

D'un bond Glaucos escaladant la tribune, fut à côté du chefdes révoltés. Saisissant la poignée du glaive qui pendait à la ceinture du Lacédémonien, il tira du fourreau l'arme que celui-ci avait, d'un geste instinctif, abandonnée pour écarter de sa poitrine la pointe de la sarisse qui la menaçait.

« Grâce! » gémit Kébrion. Puis, comme dédaigneusement Glaucos se détournait de lui, il tira un court poignard de sa poitrine et se précipita vers le polémarque.

Le cri d'angoisse de l'un des prisonniers enchaînés au pied de la tribune avertit celui-ci du danger.

Il se retourna.

Le Lacédémonien était trop rapproché pour que Glaucos pût se servir de son glaive. Saisissant Kébrion par la gorge, il le jeta plutôt qu'il ne le repoussa loin de lui, et tandis que l'ancien périèque cherchait à reprendre son équilibre, le fidèle pézétaire, brandissant à deux mains la longue sarisse, l'enfonça d'un coup sec entre les épaules du misérable.

Atteint au cœur, Kébrion tomba pour ne plus se relever.

Il y eut un instant de confusion horrible. Chacun regardait son voisin pour régler sa conduite sur la sienne. Les pézétaires applaudissaient; quelques Grecs, trop compromis pour reculer, poussaient des cris de mort.

Dédaigneux, Glaucos, les bras croisés sur la poitrine, regardait la foule tumultueuse.

Enfin le silence se fit, et soudain, terrible, le polémarque cria :

« Épimakos!...

— Me voici! répondit avec effronterie une espèce de géant, roux et hirsute, qui s'était distingué comme un des plus chauds partisans de Kébrion.

— Qu'on le tue! » dit Glaucos impassible.

Stupéfait, l'autre crut avoir mal entendu.

Un pézétaire qui se trouvait derrière lui lui fendit le crâne d'un coup de son glaive.

Un frémissement courut parmi les soldats.

« Cariostès! » reprit Glaucos.

Il y eut un instant de silence.

Enfin d'une voix qui tremblait, Cariostès répondit :

« Me voici.

— Qu'on le tue! » répéta Glaucos.

Ce furent les plus compromis qui, voulant faire preuve de zèle, se pressèrent autour du misérable pour lui porter les premiers coups.

Trois fois la voix du polémarque s'éleva jetant un nom; trois fois ceux qu'il avait désignés furent impitoyablement immolés par leurs amis de la veille.

Alors, après avoir promené sur les soldats un regard qui les fit trembler, Glaucos dit d'une voix brève :

« Que chacun regagne son poste : les Acarnaniens, les Scythes, les Grecs, dans leurs quartiers respectifs; les Macédoniens en ordre de bataille, à l'entrée de la vallée.

Tous obéirent sans un murmure et tandis qu'ils s'éloignaient la tête basse, le soleil versant des flots de flamme sur les roches brûlantes du cirque, soulevait une vapeur vitrée qui ondoyait au ras du sol et faisait comme un linceul splendide aux cadavres maudits abandonnés sans sépulture.

Quand Épitadeon eut appris au polémarque les circonstances qui avaient occasionné la révolte, Glaucos, après s'être empressé d'aller chercher

Théa et de rassurer la jeune fille, ordonna d'amener la prisonnière devant lui.

C'était une femme très grande et si maigre que ses longs voiles noirs, bordés de pourpre, tombaient autour de ses membres sans rien accuser de leurs formes; ses cheveux blancs, débordant sous le voile qui les recouvrait, flottaient sur ses vêtements sombres; une couronne de laurier entourait son front; deux yeux clairs, brillant d'un éclat sauvage, illuminaient sa figure terreuse; son nez mince, d'une courbe aquiline exagérée, était semblable à un bec d'oiseau de proie; sa bouche, sans lèvres, avait une taciturnité effrayante : on devinait que tout ce qui sortait de son rictus menaçant devait être terrible et sacré.

Le regard que cette femme leur lança fit frémir les deux amants; instinctivement Théa se serra contre Glaucos, et autour d'eux la foule des pézétaires, saisie d'un effroi superstitieux, contemplait la créature étrange dont les yeux avaient lu dans le livre fatal de Khronos.

« Polémarque, dit-elle d'une voix stridente, je suis une des prophantides de Delphes; le Dieu te punira d'avoir laissé tes soldats attenter en moi à sa majesté sainte. Toi et celle que tu aimes, avant que cette année ait accompli son cours, vous mourrez; votre mort sera terrible; le supplice de chacun de vous sera encore augmenté par la douleur de voir souffrir l'autre.

— Tu mens, femme! interrompit Glaucos, dont la colère s'allumait aux menaces lancées contre Théa. Les amantes d'Apollon ne sortent pas de l'enceinte sacrée du temple. L'inspiration les abandonne quand le souffle du Parnasse ne passe plus sur leur front. Tu n'es qu'un imposteur! Les prophantides ne vont point par les routes, les cheveux au vent, comme des courtisanes ou comme des bacchantes, porter les oracles du Dieu; elles attendent que les envoyés des peuples et des rois viennent s'agenouiller près du trépied de la Pythie. »

Sans l'écouter, elle continuait :

« Malheur! Malheur! Une force inconnue me pousse; j'ai quitté les lauriers de Delphes pour les platanes du Kéramique. Athènes, triste cité, vers qui la clémence des Dieux m'envoie, je vais t'avertir une dernière fois des châtiments qui te menacent; je vais te rappeler les présages néfastes des derniers temps; devant la splendeur de tes murailles, je vais crier : Malheur! Malheur!

« Depuis longtemps livrée aux plaisirs, enivrée de l'orgueil de ta force et de ta beauté, tu as oublié qu'il est des Dieux! Tu as oublié ta protectrice, la divine Pallas-Athènè! Tu as négligé le culte d'Apollon, le Seigneur aux doux yeux! Voici venir l'heure des châtiments... Bientôt tu seras l'esclave d'un roi! Bientôt tu seras la courtisane des courtisanes [2]! Bientôt des hordes bar-

bares graviront les degrés de l'Acropole, les voûtes des Propylées retentiront de leurs cris farouches et du dos sonore de leurs creux boucliers ils heurteront les portes saintes du Parthénon!

« Hélas! Ce ne sont point les avertissements qui t'ont manqué! On a vu le sang couler des statues d'Aristogeiton et de Harmodios; les fêtes d'Eleusis ont été interrompues par la colère du Dieu des Eaux et, demain, tes femmes pleureront la fleur de tes guerriers moissonnés aux bords du Thermodon!

« Regardez! Regardez! la voyez-vous passer, là-bas! funèbre, sur les montagnes bleues de la Thessalie, la lente théorie des deuils et des douleurs d'Athènes? Où vont toutes ces Érinyes aux longs voiles noirs? Où court Arès, secouant sa chevelure sanglante et poussant ses coursiers furieux? »

Glacés d'effroi, les soldats écoutaient.

« C'est une folle, dit Théa frissonnante à l'oreille du polémarque... Pardonne-lui! Rends-lui la liberté!

— Femme, dit Glaucos, nous ne faisons la guerre qu'aux hommes; poursuis ton chemin, tu ne seras pas inquiétée.

— Malheur! Malheur! — et sa voix haletait, sonore et brisée, avec les éclats d'une trompette d'airain. — Pourquoi ces flamboiements au front du Lykabette? Du cap Sunion jusqu'à l'Acro-

Corinthe, tous se demandent : D'où viennent ces nuages ensanglantés qui se traînent sur les lumineux rayonnements de ton ciel ! Athènes ! Athènes ! Est-ce donc ainsi qu'une grande cité doit finir ? Penses-tu apaiser les Dieux par ce monstrueux sacrifice ? Ah ! continua-t-elle, avec un sourire qui grinçait, Eros est plus puissant qu'Apollon ! Eros est le plus puissant des Dieux... J'ai eu tort de vous maudire, amants néfastes ! car vos souffrances seront des voluptés ! Vous mourrez ensemble, en même temps, dans les mêmes tortures ; les mêmes frissons de douleur passeront dans vos chairs étroitement unies ! Vos hoquets d'agonie s'étoufferont dans de sanglants baisers !... J'ai eu tort de vous maudire ; Eros est plus puissant qu'Apollon ! »

Épuisée, elle se tut ; son front livide était couvert de sueur ; et avec un immense effroi dans la fixité de ses prunelles, elle suivait en silence la lutte de la lumière pâlissante et de l'ombre bleue des hautes cimes.

CHAPITRE XI

Le Combat d'Oropous

CHAPITRE XI

Le Combat d'Oropous

..... οὐδ' ἄμμε διακρινέει φιλότητος
ἄλλο, πάρος θάνατόν γε μεμορμένον' ἀμφικαλύψαι.

Il n'est rien que la mort fatale, qui puisse nous séparer de notre amour.

(Apollonios de Rhodes. *Argonautiques*, l. III, v. 1130.)

Ainsi qu'il en avait averti le polémarque, Démosthènes demanda à l'Assemblée du Peuple de frapper un coup décisif et de délivrer enfin l'Attique des soldats que Philippe y avait envoyés sous main.

Les paroles énergiques de leur orateur favori eurent raison de l'indifférence et de l'inertie des Athéniens; une expédition fut décrétée et le commandement en fut confié au Milésien Hippo-

cynos, un des plus célèbres lieutenants de Chabrias. On plaça sous ses ordres deux cents hoplites et cinq cents peltastes : forces que l'on jugeait plus que suffisantes pour vaincre la bande hétérogène commandée par Glaucos.

Celui-ci n'ignorait pas les mesures prises contre lui; il se rapprocha du petit golfe d'Oropous où la flotte macédonienne devait procéder au rembarquement des pézétaires et des Acarnaniens.

Ceci se passait vers le milieu de Pyanepsion; l'arrivée des trières était attendue pour la fin du mois : commencement de l'hiver. D'autre part, il était à craindre que l'approche de la mauvaise saison ne poussât les Athéniens à agir avec plus de vigueur.

Glaucos aurait voulu refuser le combat non seulement parce qu'il craignait pour Théa, qui prétendait ne pas se séparer de lui et refusait de chercher un refuge à Tanagre, à Délion, ou même dans la ville d'Oropous qui, à cette époque, appartenait encore à la Béotie, mais aussi parce qu'il n'avait qu'une médiocre confiance dans la valeur d'une partie de sa troupe.

Les Macédoniens se trouvaient dans une de ces profondes et étroites vallées qui descendent du Parnès, vers le détroit d'Euripe et le golfe de Marathon. Large de deux stades, longue de plus de vingt, elle s'élevait aride et rocailleuse vers l'intérieur du pays. Les montagnes qui l'enca-

draient étaient couvertes de figuiers nains et de cèdres rabougris, dont la brise d'automne emportait déjà les feuillages jaunis. De grosses roches grises, aux cassures nettes et régulières, jonchaient le sol, obstruant le lit d'un torrent qui, à peu près sec à cette époque de l'année, allait, mince filet d'eau, se perdre dans des marécages au bord de la mer.

C'était dans ces marécages que les Macédoniens étaient campés; devant eux, ils avaient les flots du détroit, à droite et à gauche des montagnes escarpées; ils ne pouvaient donc se dérober à la lutte. Aussi, la terreur les saisit lorsque, en haut de la vallée, ils aperçurent les lignes sombres de l'armée athénienne. Dès le soir, la plupart des transfuges grecs abandonnèrent le camp et cherchèrent un refuge dans les villes voisines. Leur lâcheté ne les sauva point; les habitants les massacrèrent sans pitié.

Il ne restait à Glaucos qu'un moyen de salut : la victoire; mais le combat se présentait à lui dans les conditions les plus défavorables. Les soldats d'Hippocynos avaient pour eux, non seulement l'avantage du terrrain, — la pente de la vallée rendait leur élan irrésistible, — mais encore celui du nombre : Glaucos n'ayant plus autour de lui que deux cent cinquante pézétaires, une centaine de Scythes et d'Acarnaniens et quelques Grecs qui lui étaient restés fidèles. Les Macédo-

niens n'avaient pas même eu le loisir de fortifier leur camp; leurs huttes de branchages se dressaient autour de la tente de Glaucos, suivant le caprice de chacun.

Les deux troupes étaient arrivées en présence le quatrième jour de la troisième décade de Pyanepsion; le cinquième étant réputé néfaste[1], le combat fut remis au lendemain.

La veille du jour décisif, chacun se retira très tôt dans ses quartiers, pour chercher dans le sommeil la force de résister aux fatigues de la lutte.

La tente du polémarque était divisée en deux parties; dans la première, il recevait les visiteurs et réunissait ses officiers; dans la seconde, il passait, près de Théa, les trop rapides instants durant lesquels il lui était permis d'oublier les soucis de sa charge. C'était le sanctuaire de leurs amours et d'ordinaire, les deux amants s'efforçaient de rapprocher l'heure où ils pouvaient enfin se donner l'un à l'autre. Mais ce soir-là, le front entre les mains, courbé sous ses réflexions amères, Glaucos ne songeait pas à celle qui l'attendait et il demeurait assis sur le seuil de sa tente, les yeux fixés sur une silencieuse étoile dont le pâle sourire éclairait l'horizon.

Certes, s'il avait été seul, il eût vu venir le combat sans appréhension. La mission que le roi lui avait confiée était remplie. Durant tout l'été,

Athènes avait tremblé au voisinage de ses soldats; le commerce de la ville avec Thèbes et la Béotie avait été anéanti; les campagnes de la plupart des dèmes ruraux avaient été ravagées; on parlait même, en prévision de la famine, de la nécessité d'ouvrir au peuple les grands silos qui se trouvaient près du Rocher Sacré.

Mais en cas de défaite, que deviendrait Théa?.. Les vainqueurs n'épargneraient ni sa vie, ni son honneur. Peut-être la reconduiraient-ils à Athènes, où l'attendait le châtiment des adultères?...

Les angoisses du polémarque étaient d'autant plus vives, qu'il ignorait les dispositions des lois de Solon contre cette catégorie de criminels. Le souvenir des différentes peines qu'il avait vu infliger lui passait par l'esprit, et dans cette foule de flétrissures et de supplices, il se demandait quel était celui que l'on réservait à Théa.

Les Locriens crevaient les yeux aux deux complices; à Cymé, on les attachait à un âne qui les promenait, nus, par la ville; à Lépreum, la femme était traitée en courtisane; à Cortyne, les coupables étaient livrés aux insultes de la populace; en Pisidie, on les attachait par les pieds et on les traînait sur le pavement des rues; à Ténédos, ils mouraient par la hache; en Lydie, par le poison; à Syracuse, par la corde; à Tyr, par la croix.

Et, au loin, sur les côtes blanches de l'Eubée,

la silencieuse étoile souriait aux douloureuses pensées du polémarque.

Soudain, le long de son cou, il sentit, très doucement, glisser la lente caresse de deux bras nus, un front ardent se posa contre sa joue et, harmonieuse comme une chanson d'amour, une voix lui demanda :

« A quoi songes-tu, mon bien-aimé?

— J'ai peur, dit-il, j'ai peur! Les Dieux seuls savent ce que demain va nous apporter, mais si nous sommes vaincus, — et, hélas! je n'ose espérer qu'il en puisse être autrement! — que deviendras-tu, ma pauvre amie ? »

Elle lui ferma la bouche avec sa petite main fine, et s'asseyant sur les genoux du guerrier, elle lui dit :

« Nous devons mourir ensemble, tu le sais bien. La prophantide l'a lu dans le livre éternel, et je sens à mon cœur qu'elle ne s'est pas trompée! Qu'importe donc l'heure où la fin viendra ? qu'importe!... Oh! n'est-ce pas que ce doit être doux, quand on s'est longtemps aimé, quand on a épuisé la coupe des ivresses, de s'en aller ainsi, à deux, dans cette nuit dernière? Même après toutes les autres, elle doit garder des voluptés nouvelles... et c'est alors qu'on peut vraiment dire : « A jamais! »

Elle se serrait contre lui, frileuse sous la brise nocturne dont la fraîche caresse passait douce-

ment sur sa demi-nudité; les boucles de sa chevelure jouaient sur les lèvres du guerrier, et le nautonier dont la trière eût longé en ce moment la côte sinueuse de l'Attique eût cru, à les voir enlacés dans leur pure et radieuse beauté, qu'Aphrodite et Apollon étaient venus s'aimer sur la terre.

« Tu sais, reprit-elle au bout d'un instant avec une décision mutine, comme si elle eût pris tout à coup son parti après une longue hésitation : on n'est jamais certain de sortir sans blessures de toutes ces affreuses batailles; le plus brave peut être atteint par la flèche du Crétois ou par la balle de l'Acarnanien; j'ai vu à Athènes une statue de Thuké-Polémique, avec un bandeau sur les yeux. Si tu voulais... »

Elle s'arrêta embarrassée, une rougeur au front, un tremblement dans la voix.

« Tous tes désirs sont des ordres pour moi, parle... que désires-tu ? »

Elle hésitait.

« Tu ne voudras pas y croire peut-être... cela va te paraître enfantin... L'hiéreus des Dieux-Ancêtres m'a enseigné les propriétés surnaturelles des choses... si tu refusais, je serais si triste!... il paraît qu'on est invulnérable. J'ai eu tant de mal à me les procurer!... Mais tu n'auras pas confiance, et c'est la confiance qu'il faut. Si tu refusais, je serais si triste. »

Elle avait des larmes dans les yeux.

« Voyons, dit Glaucos, que désires-tu ? »

Elle tira de son cou une chaîne d'or, à laquelle était suspendu un petit sac de lin, teinté de rose :

« Tu le porteras sur ta cuirasse, durant le combat ?

— Qu'y a-t-il là dedans ?... »

Elle était pourpre, comme les fleurs que Cythérée fit naître du sang de son cher Adonis :

« Les oreilles de deux rats mâle et femelle[2]... Tu ne ris pas ? Oh ! je suis heureuse ! Les hommes sont souvent si incrédules ! C'est un prêtre très savant qui m'a dit que cela rendait invulnérable... Tu les porteras, dis ?... je serai plus tranquille.

Ils ne parlèrent plus. Leurs lèvres s'étaient jointes. Et du haut des cimes de l'Eubée, la silencieuse étoile les enveloppait de son sourire.

Le lendemain, dès que le jour parut, les auspices étant favorables, le petite armée d'Athènes descendit vers les Macédoniens, aux accents traînants du Péan. Elle formait une ligne de deux cents hommes de front sur trois de profondeur ; les hoplites au centre, les peltastes aux ailes. C'était l'ordre de bataille que Xénophon leur avait enseigné et qui les avait rendus invincibles dans les guerres contre les peuples indisciplinés de la Thrace et de la Bythinie. Accoutumés aux

combats individuels, ces Barbares ne présentaient aucune résistance à un front homogène et uni.

Tant que les Macédoniens employèrent la même stratégie, c'est-à-dire jusque sous le règne de Philippe, leurs luttes avec les armées grecques présentèrent des alternatives de succès et de revers. Mais avec le fils d'Amyntas, les choses avaient changé. Les longues lignes athéniennes ne purent résister aux masses profondes de quinze hommes de la phalange macédonienne, et les troupes de la République s'accoutumèrent à fuir devant leurs ennemis.

Cependant, par un entêtement inexplicable, l'ancienne tactique n'avait pas été modifiée; le front étendu que comportait l'ordre du héros des Dix Mille, se présentait toujours au choc irrésistible des soldats de Philippe; la force de l'usage était plus puissante que la force des choses.

Après un ou deux stades de marche, les Athéniens se virent, tout à coup, assaillis par une grêle de pierres et de balles de plomb. A moins de cent pas devant eux, les Acarnaniens se retiraient lentement, en faisant tournoyer leurs frondes. Les projectiles passaient dans les airs, avec des sifflements de vipère, et venaient, dans un crépitement continu, se heurter aux cuirasses et aux boucliers. Plusieurs peltastes furent atteints à la tête. Les uns, aveuglés par le sang, allaient se laver dans l'eau claire du petit ruisseau; tandis

que d'autres, frappés à la tempe, trébuchaient comme des hommes ivres, se penchaient en avant en étendant les bras, puis s'allongeaient la face contre terre, morts. Des caractères en relief sur les balles mettaient une marque sanglante sur la lividité de leurs visages : ΔΕΞΑΙ : « *reçois ceci!* » une politesse ironique du vainqueur au vaincu ; le mot d'un ami faisant un présent à son ami : ΔΕΞΑΙ : « *reçois ceci!* » Et — cette suprême insulte au front, le crâne fracassé, les yeux hors de l'orbite, le corps convulsé par les dernières souffrances — ils restaient étendus, grotesques et effrayants.

Cependant les archers scythes s'étaient joints aux Acarnaniens. Ainsi ils étaient plus de cent qui reculaient lentement, laissant approcher les Athéniens, dans les rangs desquels leurs coups faisaient à chaque instant de nouveaux vides.

Les plus exposés étaient les peltastes que les longues flèches empoisonnées clouaient souvent au sol, percés de part en part.

Au bas de la vallée, encore éloignés de plus de douze stades, on distinguait les trois cents phalangites macédoniens, étroitement groupés, en files aussi profondes que larges, formant un rectangle presque carré ; ils avaient l'air d'être un minime détachement, laissé à la garde des bagages et du camp.

L'impatience gagnait les Athéniens ; allaient-ils se laisser décimer, sans pouvoir se défendre ?

Que ne couraient-ils à ces audacieux qui venaient les harceler, comme la guêpe harcèle le taureau ? Favorisés par la pente du terrain, ils jetteraient facilement à la mer cette poignée d'hommes dépourvus d'armes défensives.

Hippocynos, qui n'en était pas à sa première bataille, regardait avec inquiétude le petit détachement dont les cuirasses d'airain étincelaient au bas de la vallée.

La plupart des peltastes athéniens qui sortaient à peine des péripoles, ne comprenaient rien à la défiante lenteur avec laquelle on les faisait marcher; avec une violence croissante, un cri s'élevait parmi eux.

« En avant! En avant! »

Les décadarques et les lochages se joignirent à leurs hommes; et comme Hippocynos se taisait, réfléchissant, la petite armée s'ébranla au pas de course sans attendre le commandement de son stratège.

Les Acarnaniens et les Scythes laissèrent approcher leurs adversaires; puis, soudain, après une dernière volée de flèches et de balles, ils firent volte-face et se mirent à fuir, suivis de près par les Athéniens qui poussaient des cris de victoire.

La vallée était longue, et à certains endroits, elle descendait en pente assez rapide.

Le désordre se mit bientôt dans les rangs des poursuivants : les peltastes, armés seulement du

casque et d'un léger bouclier, laissaient derrière eux les hoplites, entièrement vêtus de bronze, les plus jeunes devançaient les plus âgés, et emporté malgré lui par l'élan de sa petite armée, Hyppocynos la suivait, maîtrisant avec peine son cheval au large cou de taureau.

Devant eux, légers et rapides, les archers et les frondeurs fuyaient. Un œil exercé eût pu remarquer que, dans leur désordre apparent, ils semblaient obéir à une direction donnée; ils s'étaient divisés en deux groupes presque égaux, qui fuyaient devant chacune des ailes de la petite armée d'Hippocynos, laissant ainsi le centre à découvert.

En arrivant au bas de la côte, au moment où les Athéniens, hors d'haleine, croyaient n'avoir plus qu'à massacrer leurs ennemis, ils se trouvèrent arrêtés par la phalange macédonienne dont le choc subit divisa leur front en deux parties. Sans leur laisser le temps de se reconnaître, elle se trouva au milieu d'eux, hérissée de tous côtés de longues sarisses, qui se levaient et s'abaissaient d'un mouvement régulier.

Dans ce premier instant de confusion, les peltastes athéniens se laissèrent massacrer, sans même essayer de se défendre. Qu'eussent-ils fait d'ailleurs, avec leurs glaives courts et leurs petits boucliers, contre ces adversaires couverts de bronze? Ils demeuraient immobiles, stupéfaits, et

comme la faulx du moissonneur fait tomber les épis des campagnes, ils disparaissaient un à un, sous l'irrésistible mouvement de leurs ennemis.

Dès qu'elle avait été au milieu des Athéniens, la phalange, jusques alors resserrée en un groupe compact et peu étendu, semblait soudain avoir décuplé de volume. Les pézétaires qui la composaient s'étaient portés en avant, sur toutes les faces du carré; ce qui ne les empêcha pas de rester unis et de former une masse compacte et inébranlable. On eût dit que cette dilatation, en tendant toutes les parties de ce grand corps, n'avait fait que lui donner sa forme réelle.

Tels ces dragons terribles qui peuplent les mornes déserts de la Libye. Repliés sur eux-mêmes pour ne pas effrayer leurs victimes, ils les laissent approcher sans leur inspirer de défiance. A les voir, on croirait se trouver en présence de la peau flasque et ridée d'un animal mort; cela forme un monceau incolore, sans mouvement et sans vie. Tout à coup, une tête formidable jaillit de ces replis informes; le corps démesurément se gonfle; sous la peau livide, on voit courir les venins mortels; le monstre devient si énorme, qu'il semble sortir du sol et être un produit surnaturel de ces sables formés de la poussière des morts.

Avec la même promptitude qu'ils avaient mise à s'avancer, les phalangites reculèrent lorsqu'ils

ne purent plus atteindre d'ennemis; puis, sans se désunir, ils s'élancèrent vers un point de la vallée où se trouvait un autre groupe d'Athéniens. Là ils recommencèrent leur terrible mouvement, et sous leur élan les hommes tombaient, irrésistiblement emportés.

De leur côté, les Acarnaniens et les Scythes, embusqués sur le penchant des montagnes, faisaient pleuvoir une grêle de projectiles sur leurs adversaires rompus et dispersés.

Affolés par le sentiment de leur impuissance, ceux-ci ne songeaient plus à combattre; ils se faisaient tuer, sans essayer de résistance. Quelques-uns, afin de ne pas mourir sans vengeance, s'efforçaient de se glisser sous les sarisses; mais les phalangites des rangées postérieures tenaient abaissée la pointe de leurs armes, formant ainsi jusques au sol une infranchissable muraille.

A deux stades de là, Hippocynos, entouré de la plupart de ses hoplites, assistait au massacre de ses peltastes; il comprenait que toute tentative pour les secourir était inutile et n'eût servi qu'à rendre le désastre plus complet. Il fit donc sonner la retraite, et tandis que les restes de l'armée athénienne s'éloignaient à la hâte, laissant derrière eux la plainte mélancolique de leurs clairons de rappel, les Macédoniens vainqueurs entonnaient un hymne de reconnaissance aux Dieux qui les avaient protégés.

Deux jours après ce combat qui consterna les Athéniens et fournit à Démosthènes l'occasion d'une de ses plus véhémentes harangues, les voiles blanches des trières de Philippe apparurent derrière le promontoire de Délion.

Après avoir dressé un trophée et offert un sacrifice à Zeus-Tropaïouhkos, Glaucos et ses soldats s'embarquèrent aux acclamations des matelots.

Bientôt, au son des flûtes qui rythmaient la cadence des rameurs, la petite flotte vogua vers le golfe Thermaïque, ayant pour elle les vents favorables.

Sur le promontoire voisin, le soleil couchant enveloppait de sa triomphale splendeur un petit temple d'Aphroditè-Kypris, et du haut des acrotères de marbre, la blanche statue de la déesse semblait sourire à Glaucos et Théa qui voguaient enlacés sur l'azur de leurs rêves.

CHAPITRE XII

Jours de bonheur

CHAPITRE XII

Jours de bonheur

> Ἡ δὲ τῆς ψυχῆς φιλία, διὰ τὸ ἁγνὴ εἶναι καὶ ἀκορεστοτέρα ἐστίν.....
>
> L'amour de l'âme est insatiable, parce qu'il est pur.
>
> (Xénophon. *Banquet*, VIII.)

Durant deux mois, Glaucos et Théa furent heureux, d'un bonheur sans mélange, qui leur faisait oublier la terre et le ciel. Nulle ombre ne ternissait le rayonnement de ce bonheur. Tout ce qui n'était pas leur amour les laissait indifférents. Le malheur n'avait plus qu'une forme pour eux : être séparés ; et leurs mains s'étreignaient avec une telle vigueur qu'ils défiaient bien l'univers entier de les désunir !

Pour Glaucos, Théa n'était point une espèce

d'intendant chargé de la surveillance des travaux domestiques; il n'eût point souffert qu'elle s'occupât des soins du ménage ou qu'elle réglât l'emploi des serviteurs. Il s'efforçait au contraire de lui épargner toutes ces petites occupations qui rétrécissent l'horizon de la vie. Son unique souci était d'écarter tous les obstacles qui eussent pu meurtrir les pieds divins de sa bien-aimée ou la faire descendre des hauteurs sublimes auxquelles son amour l'avait portée. Il voulait voir en elle une déesse et ce rôle convenait bien à la hautaine indolence de la jeune Athénienne heureuse de se sentir adorée par celui qu'elle aimait.

L'infini de cette passion était venu combler le grand vide que laissait dans l'âme du polémarque le manque de croyances religieuses. Théa était pour lui la Divinité : l'espoir supérieur qui doit rayonner sur l'existence et être la règle du Bien et du Mal. Le Bien, c'était ce qui la faisait sourire; le Mal ce qui l'attristait.

La pensée que cette passion pût s'éteindre un jour ne se présentait pas même à leur esprit. Elle était trop haute et trop pure. L'affolement enflammé des caresses n'était pas pour eux un assouvissement; la possession physique ne faisait que compléter l'incessante possession morale dans laquelle ils vivaient. Ils ne désiraient pas avoir d'enfants; ceux-ci n'eussent pu que troubler leur recueillement. Ils aimaient à se sentir seuls au

monde. Ils étaient jaloux de toute nouvelle tendresse qui eût pu venir prendre place dans le cœur de l'être aimé. D'ailleurs, ils se suffisaient l'un à l'autre. Leur union était si complète, que rien n'eût pu la resserrer; toutes les pensées, toutes les actions de Glaucos n'avaient qu'un but, qu'une fin, — Théa! Et dans sa vie qu'illuminait un immense bonheur, elle était son amante, sa maîtresse, sa femme, la prêtresse adorée de son idéal intime.

Pour Théa, Glaucos était l'appui; elle n'était heureuse que quand elle pouvait lui passer les bras autour du cou, et se serrer contre lui — comme le lierre s'attache à l'ormeau d'Épidaure et la liane au chêne de Dodone; — alors elle demeurait en extase, silencieuse, les yeux noyés de rêve, écoutant battre le cœur du bien-aimé.

Elle croyait en lui, naïvement, ainsi qu'aux oracles des Dieux et qu'aux révélations du prêtre des Divins-Ancêtres. Quand il n'était plus là, elle avait peur; elle se sentait seule, faible et timide, perdue dans le ténébreux inconnu de la vie. Aussi était-il toujours là. Elle l'enchaînait. Elle lui faisait une prison charmante du cercle de ses bras blancs. Du dehors, rien! Rien ne lui allait au cœur, de ce qui sortait de leur égoïsme à deux.

Ils habitaient un palais que Glaucos avait fait bâtir au bord du lac de Pella, la capitale de la Macédoine. Un grand palais de marbre blanc,

sans étage, surmonté d'une terrasse où des lauriers-roses fleurissaient en été.

Ainsi que la plupart des habitations grecques, la demeure de Glaucos était divisée en deux parties : l'andrôn et le gynécée. L'andrôn, venant immédiatement après le corridor d'entrée, s'élevait autour d'une cour carrée, entourée d'une colonnade corinthienne; il renfermait les logements des serviteurs et les salles destinées à la réception des amis.

Le gynécée était le temple de la femme, le temple des amours conjugales. Nul étranger ne pouvait en franchir le seuil. Nul profane ne s'y faisait l'écho des vains bruit du dehors. Il cachait le secret de la vie privée aux regards curieux de la foule, et les époux qui y vivaient, à deux, s'y trouvaient seuls en face de leur amour! Comme l'andrôn, le gynécée du palais de Glaucos s'élevait autour d'une cour rectangulaire environnée de colonnades. Au milieu des mosaïques du pavement, dans une vasque de porphyre, une eau limpide jaillissait. Des fresques aux vives couleurs, représentant le mythe de Psyché, étaient peintes sur la muraille des portiques. Entre chaque colonne se dressaient des Hermès, entourés de cytises et de térébinthes; la balustrade de marbre, qui bordait la terrasse du toit, était ornée de sculptures, comptées parmi les meilleures œuvres du célèbre Briaxis.

C'est là que Glaucos et Théa vivaient, affranchis de toute inquiétude et de tout souci. Le polémarque avait confié la gestion de sa fortune et la surveillance de ses esclaves à un vieil Athénien à qui il avait autrefois sauvé la vie. On ne connaissait à Héphaistiôn qu'un défaut, ou plutôt un ridicule : c'était de prétendre imiter l'originalité et le cynisme de Diogène. A part cela, c'était un serviteur dévoué, qui se fût fait tuer sur un signe de Glaucos.

Les deux époux n'avaient donc à songer qu'à leur amour; leur existence n'était qu'une longue ivresse, une longue étreinte. Parfois les heures radieuses fuyaient sans qu'ils échangeassent une parole. N'étaient-ils pas tout entiers l'un à l'autre ? Ils n'avaient qu'un cœur, et ce muet anéantissement de toute leur personne dans la personne aimée leur donnait l'illusion qu'ils n'avaient qu'une pensée.

Souvent une légère nacelle enlevée par quatre esclaves vigoureux les emportait sur les eaux paisibles du lac; d'autres fois, quand le printemps fut revenu, ils s'égarèrent dans les forêts profondes qui entourent la capitale de la Macédoine; ils s'étendaient à l'ombre, sur l'herbe rousse où jouait le soleil; ils regardaient l'azur, ils se regardaient — et Glaucos voyait passer le bonheur dans les yeux de Théa, et Théa voyait passer le bonheur dans les yeux de Glaucos.

Philippe de Macédoine[1] fut l'homme le plus remarquable d'un siècle qui vit Alexandre le Grand. Il ensemença et prépara le champ que son fils devait moissonner et — comme toujours! — dans l'injuste répartition des admirations humaines, la plus large part alla au plus petit mérite.

Caractère ondoyant et insaisissable : lâche et courageux, sournois et magnanime, hypocrite et loyal, rampant et altier, humble et superbe, patient et emporté, vindicatif et généreux, il fut jugé diversement, suivant que l'on considéra ses vices ou ses vertus.

Rarement l'historien eut à fixer visage aussi changeant, physionomie aussi mobile. Semblable à l'antique Protée, il savait prendre toutes les formes et être lui-même, sous les figures les plus diverses. Il fut clément pour Démosthènes et fit pendre Xantippe; il foula aux pieds les cadavres de Khéronée et monta le premier à l'assaut d'Amphipolis; il recula devant un mot sublime de Sparte à demi vaincue et lutta contre Athènes toute-puissante; il toléra vingt ans les injures d'Olympias, et ne supporta pas une raillerie d'Alexandre; il ne faisait des serments que pour les violer et massacrait un peuple pour venger un sacrilège.

N'avoir qu'une foi est une force : il n'avait foi qu'en son génie; ne tendre qu'à un but, ne for-

mer qu'un désir : c'est concentrer sa force; il n'avait qu'un but et qu'un désir : dominer! Être le guide de la Grèce et le sommet du monde.

Pour arriver là, il n'eût reculé devant rien. Il se servait des vices et des vertus comme un comédien se sert des masques; son mérite fut de savoir changer à propos et prendre ceux qui convenaient aux diverses situations. Qu'il fallût se faire aimer ou craindre, admirer ou mépriser, il sut justifier ces sentiments et les faire naître au temps voulu. Il ne créa pas son œuvre dans un éclair de génie, il la façonna lentement avec une merveilleuse adresse.

En somme, il fut vil et il fut grand, il fut infâme et il fut sublime.

Ignorant le scrupule, il avait attelé les Dieux eux-mêmes au char de son triomphe, et il allait peut-être s'offrir à leur place aux adorations des hommes, quand le néant le reprit.

Aussi longtemps qu'il ne fut pas le plus fort, sachant qu'on ne se défie pas de ce qu'on méprise, il voulut se faire mépriser pour endormir la vigilance de ses adversaires. Entouré d'histrions, de rhapsodes, de baladins, il s'efforça de faire oublier les succès de sa politique par les scandales de sa vie privée.

Voyant ce roi livré aux mains du comédien Callias, du proxénète Thrasidée, de l'ancien esclave Agathocle, la Grèce se disait : « Que

pouvons-nous redouter d'un tel ennemi? » Et elle s'abandonnait à une trompeuse sécurité.

La chute d'Amphipolis, de Potidée, de Périnthe, les reines superbes de la Khersonèse et de la Khalkidique, ne l'arracha pas à son indifférence; elle vit sans inquiétude le Macédonien occuper les Thermopyles... Perdu de débauches, Philippe allait mourir. Philippe était mort!... Et dans le flamboiement des colonies grecques incendiées, il y en avait qui prétendaient voir l'éclat joyeux des funérailles du roi maudit.

Le retour de Glaucos à Pella, à la tête de ses pézétaires victorieux, avait été pour le polémarque l'occasion d'un véritable triomphe; il était devenu le héros favori des Macédoniens.

Cette popularité avait suffi à éveiller la jalouse défiance de Philippe. La reconnaissance n'était pour lui qu'un vain mot; on lui prêtait ces paroles cyniques :

« L'art de gouverner : c'est l'art d'être ingrat. »

Cependant il eût pu hésiter à sacrifier un serviteur fidèle, dont les secours ne lui eussent pas été inutiles dans la grande guerre qu'il préparait contre les républiques grecques, si, à ce motif de défiance, un motif de haine n'était venu se joindre. La beauté de Théa avait produit une vive impression sur l'âme blasée du prince. L'a-

mour si passionné que la jeune Athénienne nourrissait pour son époux, n'avait fait qu'exciter ses désirs. Habitué à ne reculer devant rien, il s'était dit : « J'aurai cette femme. »

Pour réaliser ce caprice, il ne perdit pas une occasion d'inviter le polémarque aux festins où il réunissait ses courtisans. Il faisait asseoir Théa à ses côtés, l'entourait de soins et d'attentions, l'embarrassant parfois par l'expression de tendresse qu'il s'efforçait de donner au regard froid et dur de son œil gauche, — l'œil droit avait été crevé par une flèche au siège de Méthone. A plusieurs reprises Théa reçut de lui de riches présents : une ceinture d'or, ornée d'émeraudes énormes; un miroir d'argent, semblable à celui que Démosthènes avait payé dix talents pour en faire don à Laïs.

Chaque fois que l'occasion s'en présentait, Philippe ne manquait pas de faire célébrer devant elle sa gloire et sa puissance : il était l'égal de Zeus avec qui il avait partagé sa couche; sa gloire honorait la race humaine; son amour donnait l'immortalité...

Mais les rhapsodes mercenaires avaient beau répéter ces louanges, la jeune femme demeurait indifférente aux séductions royales.

L'alliance conclue entre Thèbes et Athènes, au commencement de l'hiver, avait été un sen-

sible échec pour la politique du roi de Macédoine. Philippe, qui venait de terminer une expédition contre les Scythes, n'était pas préparé à de nouvelles luttes; il résolut de gagner du temps et d'endormir, par de feintes négociations, la défiance des républiques alliées.

Il leur envoya donc, au mois de Pyanepsion, une première embassade chargée de faire les plus belles promesses : il rétablirait Olynthe et Amphipolis; il abandonnerait les Thermopyles; il évacuerait la Phocide...

Malgré les protestations de Démosthènes, les Athéniens se laissèrent d'abord bercer par les fallacieuses paroles de leur ennnemi; puis, inquiétés par ses formidables armements, ils lui renvoyèrent ses ambassadeurs et lui firent demander l'exécution de ses promesses.

Le printemps touchait à sa fin; Philippe était prêt, il ne lui manquait plus qu'un prétexte pour entrer en campagne; il résolut de brusquer la situation.

Un jour du mois d'Anthesterion, que les Macédoniens appellent Audunaïos, le roi fit appeler Glaucos et s'enferma avec lui pendant près de deux heures.

Quand le polémarque sortit du palais royal, il était pâle et une résolution terrible se lisait dans la fixité de ses regards.

Le soir, il dit à Théa :

« Je pars demain pour Athènes, où Philippe m'envoie porter les conditions de la paix.

— Toi! à Athènes! dit-elle, à Athènes où ta tête est mise à prix! C'est pour m'effrayer que tu dis cela?...

— Le roi le veut! »

Elle posa son front sur sa main, en un geste machinal; puis, après un long silence, à voix basse, comme se parlant à elle-même, elle murmura ces mots :

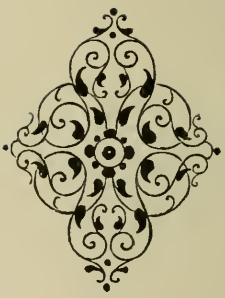
« La Prophantide l'avait prédit! »

Le lendemain Théa fut moins forte. Elle voulut accompagner son époux jusqu'à une certaine distance de Pella.

Quand vint l'instant de le quitter, elle parut ne pas pouvoir s'y résigner; elle s'attachait à lui, de grosses larmes roulaient sur ses joues, elle se mordait les lèvres pour ne pas sangloter tout haut.

Enfin Glaucos put s'arracher de ses bras; puis, tandis qu'il s'éloignait par la voie AEgnatienne, longtemps elle le suivit des yeux.

Comme aux plus beaux jours de leur bonheur, le soleil couchant empourprait l'horizon, et avec une angoisse étouffante, Théa se demandait pour quels infortunés le Dieu mettait au ciel tant de flammes sanglantes.



CHAPITRE XIII

La Tribune du Pnyx

CHAPITRE XIII

La Tribune du Pnyx

Καίτοι τὶ γένοιτ' ἂν νεώτερῆ Μακεδὼν ἀνὲρ καταφρονῶν Ἀθηναίων καὶ τολμῶν ἐπιστολὰς πέμπειν τοιαύτας οἵας ἠκούσατε μικρῶ πρότερον.

Quoi de plus étrange et de plus nouveau, que de voir le Macédonien mépriser les Athéniens et ne pas craindre de leur faire des propositions semblables à celles que vous venez d'entendre?

(DÉMOSTHÈNES. *Discours sur la lettre de Philippe.*)

CONCILIANT à la fois les intérêts de sa passion et les exigences de sa politique, c'était en effet une mission terrible, que celle dont Philippe avait chargé Glaucos.

Au moment où il se voyait le plus fort, oubliant toutes les belles promesses qu'il avait faites aux Athéniens, il leur ordonnait de renoncer à l'alliance de Thèbes et de l'aider dans la campagne qu'il préparait contre cette ville.

C'étaient ces conditions, ou plutôt cette déclaration de guerre à peine déguisée, que Glaucos avait été chargé de porter à l'Ecclésia.

En acceptant la mission que Philippe lui confiait, le polémarque avait accepté de marcher à la mort, car il savait trop combien le caractère sacré des ambassadeurs serait une protection insuffisante contre la colère d'un peuple si cruellement oué.

A leur arrivée à Athènes, Glaucos et les hipaspistes de sa suite avaient été logés au Grand-Prytanée. Deux jours après, ils furent reçus par l'Aréopage et l'on décida que, selon l'usage, l'ambassadeur du roi de Macédoine soumettrait les propositions de son maître à l'Assemblée des citoyens.

Si Glaucos s'était fait quelques illusions sur les difficultés à vaincre, il ne put les conserver longtemps. Son nom réveillait de trop cruels souvenirs dans l'esprit des Athéniens pour que le choix de Philippe ne fût pas regardé comme une provocation. La populace s'assemblait chaque jour, devant le Grand-Prytanée, pour attendre la sortie du vainqueur d'Oropous et se livrer sur son passage à des démonstrations hostiles. Plusieurs fois des cris de : « Au Barathre! Au Barathre! » saluèrent l'apparition du polémarque. On alla même jusqu'à lui jeter des ordures, et l'escorte de speusiniens que les Archontes avaient attachée à

sa personne, dut employer la force pour disperser la foule, dont l'attitude devenait menaçante.

Un soir, un des hipaspistes de la garde royale, qui était venu de Pella avec Glaucos, s'étant attardé dans le quartier des Kynosarges, ne reparut pas le lendemain. On sut plus tard que cet homme avait été massacré.

Les choses s'aggravèrent bientôt à un tel point que le polémarque fit demander à l'Archonte de fixer à une date plus proche, l'époque à laquelle il devait accomplir sa mission devant l'Ecclésia.

Le peuple se réunissait quatre fois par mois et la réception des ambassadeurs avait lieu ordinairement dans la troisième assemblée. On décida d'avancer celle-ci de huit jours, à raison de l'animosité toujours croissante qui se manifestait contre l'envoyé de Philippe.

Au jour fixé, Glaucos dut prendre des voies détournées pour se rendre du Grand-Prytanée à la colline du Pnyx, sans soulever de manifestations dans la foule dont les rues étaient encombrées. Arrivé au lieu de réunion, il prit place, à côté de la tribune de marbre, d'où les orateurs haranguaient les citoyens.

Le Pnyx[1] était une colline rocheuse dont le sommet, formant un plateau de près d'un stade de longueur, dominait les quartiers situés à l'Occident de la ville. Cette disposition du sol n'était pas due uniquement au caprice de la nature, et

d'énormes murailles servaient à retenir les terres au moyen desquelles on avait rehaussé la partie de la colline qui regarde le Midi. Tel qu'il se déroulait sous les yeux de Glaucos, le Pnyx formait une vaste terrasse de pierre, moins élevée que l'Acropole, mais se dressant à pic, à une assez grande hauteur au-dessus des maisons environnantes. Dix entrées, disposées comme les vomitoires du théâtre de Iacchos, et trop étroites pour que deux personnes pussent passer de front, s'ouvraient du côté qui fait face à la place du marché. Près de chacune d'elles se tenait un lexiarque, tenant en main la liste des membres d'une des dix tribus. Il prenait les noms des citoyens et leur remettait un jeton de présence, donnant droit à trois oboles d'indemnité.

La terrasse se remplissait lentement.

Au loin, sur l'Agora, le polémarque apercevait des groupes nombreux, au sein desquels on paraissait discuter avec animation. Bientôt parurent des speusiniens ; ils formèrent un grand cercle qui embrassait toute la place, et au moyen de longues cordes rouges, ils se mirent en devoir de refouler les citoyens vers la rue par laquelle on arrivait au lieu de l'assemblée.

Pauvres et riches, les assistants étaient groupés pêle-mêle, en vertu du principe d'égalité qui avait inspiré les derniers législateurs athéniens : les ouvriers du Pirée coudoyaient les eupatrides;

les jeunes gens riches s'efforçaient d'éviter un contact de leurs vêtements brodés, avec le cuir crasseux de la tunique des forgerons; les laboureurs taciturnes, vêtus de chlamydes de laine qui exhalaient une odeur de travail fade et violente, écrasaient avec la joie des revanches les ventres rebondis des citadins bavards. En avant se tenait le groupe des orateurs : Eschine et Démosthènes, Hypéride et Phocion, Eubule et Démade, Mélanopous et Philocrate, Ctésiphon et Derkillos causaient amicalement entre eux, comme s'ils oubliaient que, quelques instants plus tard, ils n'auraient pas assez d'injures et d'ironies à se lancer mutuellement. A côté d'eux se trouvaient la plupart des magistrats, reconnaissables aux couronnes de myrtes qui ornaient leur front. Ils entouraient un vieillard blême et flétri, dont Glaucos crut vaguement se rappeler les traits. Il s'approcha de Démosthènes pour lui demander quel était ce personnage.

« C'est l'aréopagite Posidios, lui répondit l'orateur, aujourd'hui Epistate des Proèdres et ayant, comme tel, la présidence de l'assemblée. Je crois qu'il ne vous est pas très favorable, car ses infortunes conjugales ont fait le sujet de la dernière comédie de Satyros. »

Après que l'hiérophante d'Athéné-Polias eut récité une invocation aux dieux et purifié les

rangs de l'assistance, avec le sang d'un porc âgé de moins de dix mois, l'Epistate des Proèdres déclara la séance ouverte et donna la parole à l'envoyé de Philippe.

Plus habitué aux luttes sans merci de l'épée qu'aux joutes subtiles de la parole, Glaucos avait longuement préparé sa harangue. Après un exorde insinuant dans lequel il vanterait le courage et la générosité du peuple de Pallas, il voulait, par une digression adroite, faire comprendre à ses auditeurs que, malgré son apparente animosité, il avait fait preuve de modération dans sa dernière expédition contre eux. D'ailleurs, au fond du cœur, il avait toujours éprouvé une vive sympathie pour les Athéniens dont il avait constamment plaidé la cause dans les conseils de Philippe. Maintenant encore, s'il était venu vers eux, c'était dans un but amical, pour remplir une mission de paix.

Quoique ses derniers armements l'eussent rendu invincible, le roi de Macédoine consentait à rendre Olynthe et Potidée à leurs anciens maîtres, s'ils voulaient renoncer à l'alliance de Thèbes.

Le polémarque espérait que, présentées de cette façon, les propositions de Philippe auraient quelque chance de ne pas déchaîner trop subitement la colère des Athéniens.

Ces illusions s'évanouirent dès qu'il eut ouvert

la bouche. Un ricanement avait passé sur la foule et au milieu des ironiques exclamations qui s'élevaient de toute part, Glaucos entendait répéter chacun de ses mots avec des rires étouffés.

Alors il se sentit perdu.

Tout était inutile; on ne l'écoutait pas! On ne songeait qu'à railler sa connaissance imparfaite de la langue grecque et la manière lourde dont il traînait les syllabes ailées du dialecte attique. Les Athéniens ne voyaient que ce minime ridicule dans le discours si péniblement préparé.

Le polémarque eut un mouvement de colère; sous la modération maladroite de l'ambassadeur improvisé, le bouillant guerrier reparut; il oublia son exorde insinuant pour entamer d'une voix sèche et incisive la menaçante énumération des armements de son roi :

Rien qu'avec ses sujets macédoniens, Philippe avait formé une phalange de seize mille pézétaires, un corps de huit mille hipaspistes, six ilés de mille hommes chacun de la grosse cavalerie des hétaires, et les deux agêmas de huit cents hommes qui composaient la garde royale.

Les populations tributaires avaient fourni d'innombrables contingents, et ce n'étaient pas seulement des hordes indisciplinées de Thraces et d'Illyriens, mais encore des cavaliers thessaliens et des vétérans de la Kalkidique.

Près de vingt mille mercenaires étaient rassemblés à Pella : des acontistes d'Aitôlie et d'Arcadie, des agrianes d'Elide et de Thessalie, des toxotes de Crète et de Scythie, des frondeurs d'Acarnanie et de Rhodes, enfin une arme nouvelle : des cavaliers pæoniens sarissophores.

A présent, nul ne raillait plus; tous les visages exprimaient une stupeur profonde. Personne ne comprenait l'audace de cet homme qui, du haut de la tribune de Périclès, venait braver la colère des Athéniens et célébrer la puissance de leur ennemi.

Quand Glaucos en vint aux conditions de la paix, un cri de protestation s'éleva, un cri de rage et de vengeance qui roula sur la cité silencieuse et alla réveiller les échos du Lykabette et de l'Hymette.

« Oh! ce roi! Démosthènes avait raison! C'était un traître, un fourbe, un menteur, un infâme!... »

Le polémarque s'était tu : cette voix de tout un peuple était formidable. Au milieu de ces hommes qui l'environnaient les lèvres tremblantes, les yeux pleins de flammes, les poings crispés et menaçants, il se sentait si bien perdu, qu'il n'eut même pas un instant la pensée de résister à son destin. Il ne comprenait pas comment cette foule hurlante, sur laquelle il avait déchaîné une telle tempête de fureur et de haine,

ne l'avait pas encore arraché de la tribune et englouti dans ses flots tumulteux.

Cependant Eschine s'était élancé à côté de Glaucos; il fit un geste et un silence effrayant succéda aussitôt aux effrayantes clameurs.

Eschine avait toujours défendu le roi de Macédoine. A cette heure où l'on recueillait les fruits de sa politique, il avait beaucoup à se faire pardonner : il fut violent.

« Athéniens! Philippe croit nous en imposer par ses menaces. Nous lui montrerons que nous sommes restés dignes des vainqueurs de Marathon. Mais pas de vaines paroles! Nos actes seuls doivent répondre à l'insolent orgueil du Macédonien. Roi, nous le haïssons trop, Barbare, nous le méprisons trop, pour perdre notre temps à nous occuper de lui. Nous devons avoir l'orgueil de notre diginité. S'il veut une leçon, qu'il vienne la chercher.

« En attendant, montrons-lui le cas que nous faisons de ses envoyés. Cet homme qu'il a chargé de venir nous insulter, ce bandit qui a promené le ravage et le deuil dans nos dêmes, ce misérable qui a porté le déshonneur sous le toit d'une de nos plus antiques familles, ce soldat de fortune qui a osé se mesurer avec un de nos invincibles stratèges, n'a-t-il pas mérité d'être mis en dehors de toutes les lois? Puisque la justice des

Dieux nous le livre, profitons de cette occasion pour le châtier ; et si Philippe veut une réponse à ses honteuses propositions, qu'il aille la demander aux cendres de Xerxès ! »

Une longue acclamation interrompit la harangue de l'orateur; tous les bras se levèrent pour approuver sa motion et pour menacer le polémarque.

Le front haut, celui-ci n'écoutait plus. Pour la dernière fois, avant de descendre dans la grande nuit, il regardait la cité divine étendue autour de lui, toute blanche, sous les flots dorés du soleil.

C'était bien ainsi que, dès sa plus tendre enfance, il s'était plu à imaginer le berceau de cette race Ionienne, si noble, si fière, si artiste ; c'était bien ainsi qu'il s'était plu à rêver Athènes. Athènes, la poésie de la Hellade entière, épanouie en une fleur splendide et merveilleuse ! Athènes, que son destin avait été de combattre et de haïr, Athènes qui allait se venger, Athènes par qui il allait mourir, Athènes qui lui avait donné tout le bonheur d'ici-bas : les tressaillements du cœur devant la femme aimée, les élévation de l'âme devant l'éternelle Beauté !

Et songeant à la joie infinie qu'il avait éprouvée au pied du Parthénon, il regardait l'ombre de l'Acropole qui, lentement, diminuait sur les larges dalles de l'Agora.

Encore une fois, le silence était descendu sur l'assemblée. Lent et solennel, aussi sombre et aussi froid qu'il était fougueux et ardent d'ordinaire, Démosthènes venait de monter à la tribune.

« Athéniens! Il est une page que je voudrais pouvoir effacer de votre histoire; il est une iniquité sans nom, que votre colère a sanctionnée et que vous avez amèrement déplorée après être revenus de ce premier mouvement.

« Vous vous demandez, sans doute, à quelle page je fais allusion, de quelle iniquité j'ai voulu parler?

« Hélas! une telle incertitude est votre plus cruelle condamnation! C'est qu'en effet, nul ne pourrait compter les injustices commises tant par vos délégués de l'Aréopage que par cette Assemblée elle-même.

« Vous murmurez!

« Vous avez donc oublié l'exécution des huit stratèges vainqueurs aux Arginuses? Vous avez oublié le procès d'Alkibiades, l'amende de Miltiade, l'ostracisme d'Aristide, l'exil de Thémistocle, la mort de Socrate?

« Certes vous êtes la grande nation, — vos ennemis eux-mêmes l'avouent! — mais pour être dignes de ce titre glorieux, pour être dignes de cette suprématie universelle, il faut savoir, à

l'occasion, modérer sa colère, oublier les injures reçues — et surtout ne pas se laisser aller, sous prétexte de justice, au stérile et funeste plaisir d'assouvir ses ressentiments.

« Quand le polémarque Glaucos nous faisait subir les pertes cruelles et les échecs honteux qui ont donné à son nom une si triste célébrité dans l'Hellade entière, il remplissait son devoir, — il obéissait aux ordres de son roi. Le vrai, le seul coupable, c'est Philippe de Macédoine, cet éternel ennemi du bien et de la justice; c'est Philippe de Macédoine, ce tyran odieux qui dansait sur le cadavre de nos villes; c'est Philippe de Macédoine, cet insatiable ambitieux, qui, à travers tout, poursuit sa marche sanglante vers la domination de la Grèce!

« Je ne chercherai pas à vous dissimuler le but de cette harangue, ni à vous préparer par des artifices oratoires à la proposition que je vais vous soumettre : je parlerai sans détour, car je sais que si votre colère est aveugle et injuste, on ne s'est jamais adressé en vain à votre générosité!

« Je demande que l'on accorde au polémarque Glaucos le titre de citoyen d'Athènes, s'il consent à servir la République parmi les soldats que Karès doit nous amener au mois de Kalamaïôn.

« Je m'attendais à vos protestations, — je savais, Eschine, que vous alliez crier à la trahison; je

savais, Posidios, que vous proposeriez de m'ôter la parole, car il est connu que dans ma carrière politique, j'ai toujours été opposé aux intérêts des Athéniens. Je n'ai pas prédit que vous regretteriez amèrement l'indifférence dont vous avez fait preuve lors de la première Guerre Sacrée; je n'ai pas épuisé ma voix et mes forces à vous supplier de secourir Olynthe; je n'ai pas annoncé ce qui arrive aujourd'hui... Ah! si vous aviez écouté Démosthènes, nous n'aurions pas vu nos plus belles colonies passer en des mains étrangères, nous n'aurions pas vu une partie de la Grèce courber le front sous le joug macédonien; nous n'aurions pas vu le prince fugitif, qui embrassait les genoux de notre stratège Iphicrate, nous proposer avec dédain une alliance funeste ou un parjure déshonorant!

« Qu'importe, — j'avais tort! — vous avez mieux aimé accorder votre confiance aux flatteurs qui vous prodiguaient leurs louanges intéressées; vous avez mieux aimé applaudir les plaisanteries et les fanfaronnades de vos parasites. — Le rire aux lèvres, vous vous êtes détournés du prophète mélancolique qui vous annonçait les malheurs de l'avenir. — Et maintenant vous avez le destin que vous avez choisi!

« Comme toujours, en faisant cette proposition que vous venez d'accueillir avec tant de colère, je n'avais en vue qu'une seule chose : votre intérêt;

je voulais vous indiquer le moyen de tirer une vengeance aussi prompte qu'adroite de la dernière perfidie de Philippe...

« Je connais, moi, le polémarque Glaucos ; je le connais assez pour vous assurer que s'il avait consenti à servir Athènes, ce n'est pas la crainte qui l'y aurait déterminé ; je sais qu'il aime la Ville, je sais qu'il l'admire, je sais qu'il l'a défendue dans les conseils de Macédoine, je sais avec quelle colère Philippe verrait le vainqueur d'Oropous passer dans notre camp, je sais de quel poids son épée pèserait dans les luttes futures, je sais que dans sa poitrine macédonienne bat un cœur d'Athénien !

« Mais vous ne m'écoutez pas ! je plaide une cause désespérée, et vos murmures m'ont déjà appris que ma voix vous avait lassés ! »

En réalité, les paroles de leur orateur favori avaient produit une impression profonde sur l'esprit mobile des assistants ; quand Démosthènes voulut descendre de la tribune, la plus grande partie de l'assemblée lui cria de continuer.

Arraché à sa rêverie par la voix vibrante de celui qui parlait, Glaucos l'avait écouté le cœur tressaillant. Il comprenait enfin l'émotion indéfinissable qu'il éprouvait devant la splendeur d'Athènes ; il comprenait pourquoi ce nom harmonieux le troublait presque autant que le nom

de la femme aimée. Il comprenait ce sentiment qui dominait toute la vie de ses contemporains : l'amour de la patrie! Démosthènes l'avait dit : « Dans sa poitrine macédonienne battait un cœur d'Athénien. »

Les yeux de l'orateur avaient lu dans son âme et deviné cette passion douloureuse et désespérée qu'il ne voulait pas s'avouer à lui-même : il aimait Athènes. Jusque dans les folles explosions de sa haine il l'aimait d'être femme, d'être belle, d'être ardente et passionnée.

Et voilà que tout à coup son existence entière s'éclairait et s'élevait; une grande sérénité descendait en son cœur; sa vie lui apparaissait comme un chemin droit et uni, comme cette triomphale voie sacrée, dont la ligne argentée coupait la plaine verdoyante. Lui qui croyait trouver là une mort ignominieuse, lui qui était venu apporter à ces hommes des paroles de haine et de menace, il se sentait une envie de leur tendre les mains, de leur crier : « Je suis votre frère! Laissez-moi m'asseoir au milieu de vous! Laissez-moi lutter et mourir pour votre éternelle cité! »

Oh! ce rêve : Être Athénien! Vivre à l'ombre des Propylées, sous les colonnades de Pœcile! Être l'héritier des hommes de Marathon, de Platée et de Salamine! Dire, en parlant de ses frères : Périclès et Solon, Alkibiades et Sophocle, Miltiade et Socrate, être Athénien!

Mais une vision bien différente passa devant les yeux du polémarque : Théa! Pour devenir Athénien, il fallait sacrifier Théa. Il fallait abandonner à la vengeance de Philippe la plus chère moitié de lui-même. Et un mortel combat se livrait dans son cœur où croissait une angoisse éperdue. Ses deux amours, ses deux bonheurs, se dressaient en face l'un de l'autre. Il fallait choisir entre eux, car ils étaient opposés : Théa ou Athènes, la femme ou la cité, le foyer ou la patrie : tout ce qu'il aimait, tout ce qu'il désirait, tout ce qui pouvait lui donner le bonheur.

D'abord elles s'étaient confondues, ces passions à présent rivales; la femme, pour Glaucos, avait incarné la cité; c'était Théa qu'il croyait aimer en Athènes, c'était Athènes qu'il avait aimée en Théa! Il le comprenait maintenant : s'il avait éprouvé une volupté si douce à contempler la virginale pâleur de ce front de vierge, c'est qu'elle lui rappelait la blancheur sacrée du Parthénon; s'il avait été charmé de la voix argentine de la jeune eupatride, c'est qu'elle savait donner à la douce langue ionienne une harmonie de mélopée; s'il s'était épris de son âme caressante et joyeuse, de son insouciante naïveté, de sa chaste ardeur dans l'amour, c'est qu'il y avait retrouvé le caractère athénien.

Cependant Démosthènes continuait : il fit ressortir la nécessité de vaincre, et l'imminence

des dangers qui menaçaient la ville; il exalta le courage et l'habileté de Glaucos, à qui les troupes royales devaient une partie de leurs succès; puis, après avoir rappelé que vers le commencement de l'année, il avait été le premier à proposer de mettre à prix la tête du terrible Macédonien, il ajouta qu'uni au polémarque par les liens de l'hospitalité, il avait pu se rendre compte de sa sympathie pour les Athéniens et de son dégoût pour les manœuvres perfides de Philippe.

Certes à le voir et à l'entendre à cet instant, nul n'eût reconnu en Démosthènes cet homme élégant et efféminé à qui Glaucos avait autrefois sauvé la vie. Ses cheveux, rejetés en arrière, découvrant un front haut et large, ses narines frémissantes, tout le visage de l'orateur exprimait l'énergie et la conviction. Chacun des sentiments qu'il s'efforçait de faire naître dans l'âme de ses auditeurs : haine, orgueil, indignation, passait tour à tour dans la flamme de ses yeux. Jusqu'aux derniers rangs de la foule, sa voix puissante faisait éclater la sonorité de ses paroles; dans la gracieuse ampleur de sa chlamyde, ses gestes majestueux scandaient la mélodie rythmique des phrases et la mesure des pensées, comme la baguette d'ivoire du chorège règle l'accord des chœurs et des instruments.

Ce fut au milieu des applaudissements de l'assemblée qu'il conclut en ces termes :

« Tous nos poètes ont comparé la patrie à une mère; souvent aussi elle est comme une épouse que l'on se choisit guidé par l'amour. La première affection naît du hasard, la seconde des attirances invincibles et fatales auxquelles le Destin nous a soumis. L'une est un sentiment, l'autre une passion; celle-là est plus calme, celle-ci plus forte et plus ardente.

« Glaucos, nous ne venons pas à vous la menace à la bouche, vous dire : « Choisissez entre « l'honneur de défendre Athènes ou la mort! » Nous vous disons : « Nous avons compris votre « cœur, voulez-vous être notre frère, voulez-vous « combattre pour notre éternelle cité ? »

Glaucos regardait Athènes.

Autour de ses murailles saintes, la nature était solennelle et grandiose. La lumière avait des limpidités inconnues sous d'autres cieux; dans le cercle d'or de l'horizon, le sombre azur des montagnes lointaines prenait des rayonnements de pierreries enchâssées sur un diadème, la mer roulait des flots de flammes et derrière les collines du Septentrion, la cime triangulaire du Pentélique s'élevait très haut, dans le ciel, comme le fronton d'un temple colossal.

La voix de la grande cité montait en une harmonie large et puissante, pénétrante et douce, comme celle de ces poèmes de gloire et d'amour

que les rhapsodes chantent avec sonorité. Les noms que proclamait cette voix — plus puissante que les trompettes de la Renommée — étaient portés aux quatre coins du monde. Ceux qu'elle avait désignés entraient vivants dans l'immortalité.

Glaucos écoutait Athènes.

Et tandis que, le cœur inondé d'une folle ivresse, le polémarque tendait les bras vers sa glorieuse amante, voilà qu'au pied du Pnyx une voix grêle et plaintive d'éphèbe se prit à chanter. Elle disait l'ode de Philétas, l'ode haletante de passion que, souvent, le soir, Théa lui avait répétée :

O mon roi, mon amant, je t'aime !
Je t'appartiens, je suis à toi !

« Théa! dit-il. Théa! Oh! toute ma vie! »

Au milieu d'un silence anxieux, de sa voix grave où déjà tremblait une imperceptible angoisse, Démosthènes répétait sa question.

« Nous avons compris votre cœur! Voulez-vous être notre frère? Voulez-vous combattre pour notre éternelle cité ? »

Le polémarque eut un geste insensé :

« Non! Je ne veux pas! je ne veux pas! »

Le soir de ce même jour, le bourreau pénétra dans le cachot où Glaucos était enchaîné;

lentement, avec un fer rouge, il creva les yeux au prisonnier.

Des supplices plus terribles encore étaient réservés à l'infortuné.

Chaque jour, devant les portiques qui s'élevaient à l'entrée de son palais, Théa venait s'asseoir, interrogeant d'un œil anxieux la voie qui conduisait vers la Grèce.

Ce soir-là, elle était plus triste et plus désespérée. Un poids étouffant lui écrasait le cœur. La journée, très belle, lui avait rendu plus douloureuse l'absence du bien-aimé. Sans savoir pourquoi, elle éprouvait un besoin de pleurer. Le parfum âcre des troènes, l'odeur ardente des térébinthes, le travail de la sève gonflant l'écorce naissante, le chant des oiseaux amoureux, toutes ces caresses du printemps la faisaient frissonner en passant sur elle. Les yeux vagues, perdus dans la brume violette qui s'élevait du lac, elle se rappelait la dernière nuit qu'ils avaient passée à deux, sur la terrasse du palais, à écouter la plainte lointaine d'un psaltérion...

Soudain, sur la blanche poussière de la voie AEgnatienne, un point noir apparut qui allait grossissant à vue d'œil.

Elle avait déjà été si souvent déçue dans cette espérance : — si c'était un messager! — qu'à la la fin elle n'osait plus s'y abandonner. Sans doute

elle se trompait encore!... et pourtant son cœur battait avec plus de violence. Il n'y avait qu'un hémérodrome — un coureur de profession — pour s'avancer avec cette vitesse qu'un cheval n'eût pas soutenue.

Le point noir approchait. Bientôt Théa put distinguer un homme qui courait rapidement, les coudes au corps, demi-nu, très sec, très brun.

Haletante, écrasée par l'anxiété et par la soudaineté avec laquelle se réalisait le désir de sa longue attente, elle s'appuyait au mur, cherchant à retrouver la force de parler :

« D'où venez-vous? Qu'y a-t-il? »

Lui, sans s'arrêter, inclina la tête, criant entre ses dents :

« Athènes! L'ambassadeur Glaucos retenu prisonnier... sans doute tué à présent... C'est la guerre! la guerre! »

A la nouvelle des événements d'Athènes, Philippe eut un mouvement de joie : tout lui réussissait. Il avait un excellent prétexte pour déclarer la guerre à la confédération des cités de la Grèce centrale, et de plus, la femme qu'il désirait était sans défense, livrée à son caprice.

Il ordonna aussitôt au gardien de son gynécée, l'eunuque lydien Abracomas, de se rendre au palais de Glaucos et de s'y emparer de Théa.

Mais quand le Lydien se présenta à la demeure

du polémarque, ce fut en vain qu'il demanda à voir la jeune femme. Théa venait de disparaître et nul ne savait de quel côté elle avait dirigé ses pas.

CHAPITRE XIV

La Force de leur Faiblesse

CHAPITRE XIV

La Force de leur Faiblesse

> Οὐδὲν ἐστι θηρίον γυναικὸς αμαχώτερον,
> οὐδὲ πῦρ, οὐδ' ὧδ' αναιδὲς οὐδέμα ποδαλις.
>
> Il n'est pas d'être plus indomptable que la femme, ni le feu, ni la panthère que rien n'arrête.
>
> (Aristophane. *Lysistrata*, v. 1014.)

Au milieu de l'immense écroulement qui s'était fait dans l'âme de Théa, une pensée, une volonté, une énergie, étaient demeurées debout. Malgré tout, à travers tout, elle voulait rejoindre son époux, partager son sort et — s'il était trop tard — mourir sur sa tombe.

Dès que le messager eut disparu, elle fit appe-

ler Héphaistiôn et lui ordonna de se préparer à un départ immédiat.

Le fidèle serviteur, après avoir placé une selle garnie de coussins sur la mule destinée à porter la jeune femme, s'était chargé de tout l'or qu'il avait pu trouver. Sans plus tarder, ils s'étaient mis en route.

« Où allons-nous ? » demanda-t-il en pressant les flancs de son lourd cheval thessalien, pour se maintenir à la hauteur de sa compagne dont la monture galopait légèrement.

Les yeux vides, le front baissé, elle répondit :

« A Athènes ! »

Malheureusement pour les voyageurs, la voie de terre, lente et pénible, était à ce moment la seule praticable; dès les premiers bruits de guerre, les navires marchands s'étaient empressés de regagner leurs ports d'attache, et nul Macédonien n'eût été assez audacieux pour s'aventurer sur les mers, encore soumises à l'empire incontesté d'Athènes. De telles considérations ne pouvaient arrêter Théa; c'était sans hésitation qu'elle s'était mise en route, c'était sans crainte qu'elle marchait vers le but.

Insensible et muette, elle demeurait plongée dans une douloureuse rêverie, dont elle ne sortait qu'à de rares intervalles, pour pousser en avant sa monture. Concentrant toutes ses forces en prévision des luttes suprêmes qu'elle allait

devoir affronter, elle laissait à son fidèle serviteur le soin de régler tous les détails du voyage. Héphaistiôn indiquait les arrêts nécessaires, s'occupait des logements, s'informait de la sûreté des chemins, adressait les supplications aux Dieux Hospitaliers, modérait, enfin, la fiévreuse précipitation de la marche.

Le vieil Athénien était parfaitement heureux [1]. Il avait rencontré l'auditeur de ses rêves : un auditeur patient et insensible que les théories les plus extraordinaires ne parvenaient pas à étonner. Il s'était bien promis de vaincre cette indifférence et, tout le long de la route, il travaillait à étayer de monstrueux paradoxes par d'invraisemblables sophismes.

Souvent, au milieu de cette agréable occupation, il s'apercevait que sa compagne avait pris sur lui une avance de trois ou quatre stades; sans plus s'émouvoir, il s'efforçait de la rattraper et de l'éperon d'airain attaché à son talon gauche, il activait la lourde allure de son grand cheval.

Les trois premiers jours du voyage se passèrent sans difficultés. Quand les voyageurs avaient quitté la voie AEgnatienne, — à trente stades de Pella, — la nuit était venue. Ils traversèrent le Rhœdias sur un pont de bois, et attendirent le jour à Alorous, une petite bourgade sur l'Aliacmon. Un forgeron, dont l'atelier était encore ouvert, leur offrit l'hospitalité.

Dès l'aurore ils repartirent, suivant une voie ondulée qui courait aux pieds des collines Piérides, consacrées aux Muses.

Vers la quatrième heure, en approchant de Méthone, qui commençait à se relever de ses ruines, ils aperçurent à l'horizon, devant eux, la haute silhouette de l'Olympe. Le cœur de Théa battit plus vite : là-bas, c'était la Thessalie, c'était la Grèce.

Le soir, après avoir traversé Pydna, ils arrivèrent à Diôn. Autour des remparts un corps nombreux de Pæoniens sarissophores était campé ; grâce à la rigoureuse discipline que Philippe maintenait parmi ses troupes, Théa put passer devant leurs lignes, sans qu'aucune parole insultante fût prononcée.

Le lendemain, ils contournèrent la base de l'Olympe et, longeant les flots limpides du Pénée, ils remontèrent la vallée de Tempé.

La route, bordée de platanes, demeurait très bonne et déjà Héphaistiôn annonçait triomphalement qu'en continuant de la sorte, il ne faudrait pas plus de six jours pour atteindre Athènes, quand un événement inattendu vint anéantir ces espérances.

Entre Gyrton et Larissa, sur les bords du lac Nessonis, ils tombèrent au milieu d'un détachement d'irréguliers scythes. C'étaient des barbares indisciplinés qui ne dédaignaient pas le butin fait sur des alliés. Quoique la Thessalie fût

soumise à Philippe, ils ne se firent pas faute de dépouiller les deux voyageurs. Héphaistiôn et Théa purent encore s'estimer heureux d'échapper à la mort.

Dès lors, à pied, sans argent, ils poursuivirent leur voyage avec une désespérante lenteur. Infatigable, Théa marchait en avant; jamais elle ne sortait du silence douloureux dans lequel elle enfermait son désespoir. Les yeux fixés à l'horizon, du côté d'Athènes, sur les cimes bleues de l'Otrys et de l'OEta, elle allait d'un pas machinal; et à la voir passer morne, tragique, une inflexible volonté empreinte sur la pâleur de son front, chacun se demandait vers quelle épouvantable fatalité la Destinée faisait ainsi marcher cette femme, sinistrement. Au fond de sa froide énergie, un immense désespoir sanglotait : elle arriverait trop tard! Elle ne verrait plus son Glaucos!

Héphaistiôn, lui, comprenant cette douleur, s'efforçait de la distraire par quelques-uns de ces excellents paradoxes qui, à ce qu'il racontait, avaient eu jadis le pouvoir d'étonner le grand Cynique lui-même. Souvent il se contentait d'établir, par des raisonnements spécieux, qu'il était un animal quelconque : un crocodile ou un lion; d'autres fois il abordait le panégyrique d'un crime ou d'un vice. Il arrivait aussi que, des idées sombres lui passant par l'esprit, il tenait des discours tels que le suivant :

« Quelle ineptie que notre existence! Comme les Dieux doivent rire de nous voir prendre au sérieux nos haines, nos amours, nos ambitions : toutes ces formes de l'égoïsme que nous appelons : — « nos passions! »

« Sauf une rare élite de penseurs, de sages, d'artistes, de philosophes, regardez ces esclaves, ces ouvriers, cette populace : en quoi diffèrent-ils de la brute? Sont-ils moins abjects? Sont-ils moins vils? Sont-ils moins laids? N'ont-ils pas conservé le front étroit du singe, les soies rudes et clairsemées du porc, les regards torves et fuyants du loup, la lourdeur épaisse de l'ours?

« Leur âme? Oui! Parlons-en de leur âme! Toute entière, je la retrouve en toi, ô chien, toi, qui dans les génies de ta race, es la bête-homme, comme l'homme dans les génies de la sienne est la bête-dieu! Leurs grands intérêts, foyer, patrie : c'est le grognement jaloux de ta gueule dans ton auge; leurs haines : c'est le regard rouge dont tu suis le passant qui crache son mépris sur toi; leurs amours : c'est le rut écœurant de tes chiennes impures; leur crainte des Dieux : c'est ton rampement lâche sous le bâton du maître! »

Un jour, — le dixième depuis leur départ de Pella, — les deux voyageurs traversaient Anthela, la dernière bourgade que l'on rencontre avant les solitudes des Thermopyles; le vieil Athénien

s'arrêta en voyant un homme rire et se mit à le regarder d'un air de profonde commisération.

L'homme se fâcha, demandant ce qu'il lui voulait.

Froidement, Héphaistiôn répondit :

« J'ai toujours pitié d'un homme qui rit, car il ne sait pas!... »

Parmi les spectateurs, les uns dirent :

« C'est un fou! »

Les autres demandèrent :

« Il ne sait pas, quoi?

— Rien, ou plutôt, il oublie tout. Il oublie tout ce qu'il sait, tout ce qu'il croit, tout ce qu'il désire, tout ce qu'il craint, tout ce qu'il hait, tout ce qu'il aime : les mensonges qui l'environnent, les déceptions qui l'attendent, les malheurs qui le menacent; les faux amis qui lui pressent les mains et qui voudraient lui broyer les os; les fausses amantes qui lui baisent la bouche toutes pâles du dégoût qui leur serre le cœur. Il oublie que demain ne lui appartient pas, qu'hier ne lui appartient plus, qu'aujourd'hui n'est pas! Il oublie que le néant vient, funèbre et farouche, horrible comme un rêve monstrueux, froid comme la mort, inconnu comme l'avenir.

« Le rire est un blasphème, car il est la négation de la douleur, et la douleur est l'inséparable compagne de l'humanité. »

Quelques-uns disaient :

« En somme, il n'a pas tort! »

Mais les autres lui jetaient des pierres et criaient :

« Il n'a pas besoin d'oignons, ce vieux-là!

— Il sort de l'antre de Trophonios!

— Va te faire soigner par Aristophane! »

Les deux voyageurs durent fuir pour échapper aux coups.

Le soir, ils eurent faim, et arrivés près du défilé célèbre où se trouve la tombe de Léonidas, Théa, la première, rompit le silence pour demander s'ils n'allaient pas bientôt manger.

Un sanglot lui répondit : c'était le vieillard qui s'était mis à genoux devant elle et lui baisait le bas de la tunique :

« O maîtresse, maîtresse, pardonne-moi! Je suis un pauvre insensé, un radoteur, un imbécile, — un chien, un vrai chien! Au lieu de demander humblement l'hospitalité, comme il convient à celui qui porte un rameau d'olivier entouré de bandelettes de laine, j'ai voulu faire la leçon à ceux que j'ai rencontrés! Tu n'as pas entendu leurs rires et leurs menaces? Non? Et pourtant, ce que je leur disais était si profondément vrai!... le syllogisme était si bien construit; les prémisses étaient si évidentes; la conclusion découlait si naturellement de l'apophtegme, que... enfin, l'accueil de ces ignorants ne m'a pas étonné! de fré-

quents rapports avec les Béotiens, leurs voisins, ont obscurci ces faibles esprits! Pardonne-moi, maîtresse, pardonne-moi! »

Ils avaient faim.

L'endroit était sinistre et désert; la nuit tombait. De grosses nuées noires couraient dans le ciel, lourdes et basses comme des fumées d'incendies; un vent glacé soufflait en tempête, soulevant à l'horizon les vagues grises du golfe Maliaque. A gauche, la route était bordée par les marais du Sperkios, dont les roseaux s'entre-choquaient avec des gémissements lugubres. Les grandes angoisses des solitudes, des crépuscules, des agonies passaient à la fois dans leur plainte stridente et, saisi d'un superstitieux effroi, on songeait aux mânes de ces milliers de Perses à qui Léonidas avait creusé une tombe dans cette terre maudite. A droite, très haut dans les nuages funèbres, les massifs de l'Œta et du Kallidromos dressaient leurs rochers dénudés. Çà et là, de sombres mélèzes semblaient vouloir accrocher avec leurs branches tordues les lambeaux déchiquetés des vapeurs vagabondes. En avant, entre deux hautes murailles de granit, un étroit passage se creusait, échancrant la montagne comme le coup d'épieu d'un Titan.

Au moment où Héphaistiôn et Théa pénétraient dans le défilé, la tempête se déchaîna soudainement. La nuit était venue; violente et glacée

la pluie tombait. Courbés pour mieux lutter contre le vent, ils avançaient avec lenteur en se tenant par la main. Parfois, n'osant continuer, ils s'arrêtaient. Les rochers détachés du faîte venaient se briser auprès d'eux avec un bruit de tonnerre; des arbres déracinés s'écroulaient, emportés à travers les abîmes, comme des bêtes aveugles et monstrueuses; des torrents nouveaux se creusaient des routes nouvelles, et dans un hurlement effroyable, leurs vagues de granit broyaient le flanc de pierre de la montagne. Épouvantés, les deux voyageurs écoutaient la Mort qui, dans la nuit, passait et repassait autour d'eux.

Où allaient-ils? Brisés de fatigue, mourant de faim, parviendraient-ils à se traîner jusqu'à Scarpheïa dont plus de cinquante stades les séparaient encore? Ils n'avaient à espérer aucun secours avant d'arriver dans cette ville : car les deux villages voisins, de Nikéa et d'Alpénos, avaient été abandonnés par crainte des Macédoniens. Sous l'aveugle rage des éléments, une lassitude appesantissait les deux infortunés : une envie de se coucher là, sur la mousse humide des pierres, et d'attendre le repos suprême, sans plus lutter, sans plus souffrir.

Soudain, tout près d'eux, au détour d'un rocher, une flamme étincela. Abrités du vent et de la pluie par une saillie du roc, deux hommes se chauffaient à un feu d'aiguilles de pin et de bois

résineux qui faisait danser dans la nuit de grandes lueurs rouges.

Une joie intense inonda le cœur de Théa et d'Héphaistiôn ; sans hésiter ils se dirigèrent vers les deux inconnus, pour réclamer d'eux une facile hospitalité.

Certes, en des circonstances moins critiques, ils n'eussent pas manqué de s'écarter avec terreur. La mine sinistre et les armes étranges de ceux dont ils allaient implorer le secours leur eussent trop clairement indiqué à qui ils avaient affaire. Ils n'ignoraient pas que l'on ne peut s'attendre à trouver aucune pitié chez ces bandits errants qui rançonnent les voyageurs et vivent hors de toutes les lois, seuls, farouches, terribles comme des fauves qui auraient l'intelligence de l'homme. A cette heure ces pensées ne leur venaient même pas ; ils ne comprenaient qu'une chose, ils allaient pouvoir se chauffer, manger, étendre leurs membres lassés.

Ainsi dans la mystérieuse Aigypte, quand le fleuve Nil recouvre les campagnes de ses flots débordés, les animaux les plus timides ne craignent pas d'affronter la colère des carnassiers les plus féroces et de leur disputer un étroit asile ; on voit alors un même tronc d'arbre emporter vers la mer, l'antilope tremblante et le lion rugissant.

Au moment où les deux voyageurs sortirent de l'ombre, le premier mouvement des bandits

fut de se jeter sur les armes appuyées contre le rocher; puis, reconnaissant une femme et un vieillard, ils se mirent à rire de cette fausse alerte.

« Cœur de lièvre ! Tu as cru que c'était l'avant-garde macédonienne !

— Et toi ! maintenant que tu vois à qui nous avons affaire, te voilà plus fier qu'un vainqueur au pentathle ! Tu as eu aussi peur que moi !

— Allons ! ne te fâche pas ! Je sais bien que tu ne crains pas les femmes...

— C'est quelque courtisane sans doute.

— Non ; elle est accompagnée de son vieux mari.

— Qu'importe ; c'est une femme, et voilà longtemps que je n'ai plus goûté de ce plat-là. Bien que celle-ci soit aussi noire que le brouet de Lacédémone, je crois que je ferai honneur au repas.

— Il a l'air fort maigre ton repas... Tu m'en laisseras un peu, j'espère. »

Ils éclatèrent de rire. Ce rire était si effrayant que les deux infortunés s'arrêtèrent à quelques pas du foyer, grelottants sous la pluie qui redoublait d'intensité.

« Avancez donc ! »

C'était le plus jeune qui disait cela, et en parlant, il s'était levé. Théa, immobile, le voyait s'avancer vers elle, colossal, demi-nu, dans une

peau d'ours, dont la gueule sanglante surmontait son front, tandis que les griffes entouraient ses épaules.

« Je suis content de cette rencontre... Tu n'auras pas à te plaindre de nous, la petite femme ! Quoique tu sois sale et laide, tu me sembles plus désirable que les trois Kharitès. Quoi ! Tu trembles ? Tu as peur ? Rassure-toi; on ne va rien te prendre, au contraire ! »

Il approchait.

Incapable de fuir, Théa avait fermé les yeux.

Héphaistiôn se mit devant elle :

« Homme, dit-il, vous vous trompez ; cette femme n'est ni une courtisane, ni mon épouse. Si vous avez du cœur, vous ne vous joindrez pas aux Dieux pour accabler des malheureux. »

Le bandit s'était arrêté ; il eut un éclat de rire, rauque comme un hurlement :

« Toi, le vieux, si tu réclames, nous te donnerons une obole... à porter chez Karon. Sois sage, on ne te fera pas de mal. — C'est notre métier, vois-tu ! Nous prenons quelque chose à tous ceux qui passent... et je vais visiter les haillons de ta compagne, pour voir si elle n'a rien à me donner... »

Il étendit le bras vers Théa.

Comme une statue, froide, muette, insensible, elle le regardait avec de grands yeux épouvantés. Le bandit la saisit dans ses bras ; mais au moment

où il avançait les lèvres vers le front livide de la jeune femme, il poussa un cri de douleur : Héphaistiôn venait de lui décharger sur le crâne un coup du lourd bâton de chêne sur lequel il s'appuyait.

L'homme chancela ; un nuage sanglant lui passa sur les yeux ; repoussant Théa, il tira son glaive et s'élança vers le vieillard. Celui-ci n'avait pas d'autre arme que son bâton. La lutte ne pouvait être longue ; au bout de quelques instants le courageux Athénien tombait, pour ne plus se relever.

Quand le bandit se retourna pour ressaisir sa victime, il ne vit plus derrière lui que l'ombre.

Comme il se rasseyait en grommelant, son compagnon lui dit :

« Console-toi ! Elle aura été se jeter dans quelque précipice. Le malheur n'est pas grand. Cette femme ne valait pas que l'on s'occupât d'elle. Tu n'attendras pas longtemps avant de trouver mieux ! »

L'autre se mit à rire pour cacher sa mauvaise humeur.

La pluie continuait à tomber, formant une large mare rouge qui entourait d'un nimbe effrayant le front blême et les cheveux blancs du mort.

L'âme du peuple est faite d'erreur et de nuit. Tous les instincts de la brute y sommeillent. Je-

tez-y une idée mauvaise, elle ne peut manquer d'éveiller un sentiment bas et honteux.

Excitée par Posidios, à qui ses fonctions d'Epistate des Proèdres donnaient une grande influence, la populace du Kydathénaïôn et du Diomæ réclamait un supplice extraordinaire pour celui qui avait méprisé la générosité d'Athènes.

Ce même peuple qui, autrefois, avait défendu d'exécuter un criminel pendant le jour, pour épargner au Soleil la vue de ce spectacle horrible, rêvait à présent d'emprunter aux despotes asiatiques quelques-uns de ces raffinements de cruauté qu'ils apportaient à torturer leurs victimes.

D'un autre côté, les Eupatrides et les principaux magistrats croyaient, avec Démosthènes, qu'il serait plus adroit de faire disparaître le polémarque sans éclat. Devinant une partie des calculs de Philippe, ils comprenaient que par le supplice de l'envoyé macédonien, ils allaient donner à la guerre un caractère implacable.

Ils avaient avec eux tout ce qu'Athènes comptait encore d'Athéniens : c'est-à-dire une infime minorité. La prospérité inouïe dont la Ville jouissait depuis un siècle avait amené dans son sein une foule d'étrangers. Les habitants d'Athènes étaient des Asiatiques, des Aigyptiens, des Italiotes, des Carthaginois, des Macédoniens, des Chananéens, des Perses ; ce n'était plus la race sublime des fiers vainqueurs de Marathon ; ce n'était plus la

race vaillante des énergiques vaincus d'AEgos-Potamos, ce n'étaient plus les Athéniens !

Depuis Périclès, Athènes descendait vers l'ombre. Rien de plus lugubre que ce crépuscule d'une grande nation : les meilleurs qui cèdent la place aux pires dans le gouvernement de l'État, les timides qui commandent aux courageux, les faibles d'autrefois qui deviennent les forts d'à présent, les chefs sans autorité, les subalternes sans obéissance, le hasard réglant le choix des hommes et la marche des affaires, la liberté du mal aussi grande que la liberté du bien, les hontes qui se découvrent, les lâchetés qui ne se cachent plus, toutes les consciences qui capitulent, toutes les honnêtetés qui se rebutent, toutes les énergies qui s'émoussent, tous les dévouements qui se lassent... Maintenant, la nuit allait descendre et déjà, vaguement, dans les ombres de l'avenir, on devinait l'approche sinistre de Démétrios.

Durant des siècles, la Ville avait marché à l'avant-garde des nations, portant le flambeau des sciences et de l'art; à présent elle était lasse; sa main défaillante allait faire défaut à l'éternelle clarté.

A cette heure suprême, le crime et la lâcheté ne faisaient plus peur aux Athéniens. Ils avaient l'insouciance terrible des peuples qui meurent sans espoir; l'émotion du moment était tout pour eux; ils ne croyaient plus à la Postérité, ils ne

croyaient plus à l'Histoire, depuis que le vieux Thucydide avait écrit le τέλος final, sur le dernier feuillet de son livre d'airain.

Les discussions s'envenimaient et menaçaient de se prolonger, quand un événement inattendu vint assurer le succès du parti Posidios.

Un prêtre d'Arès fit un songe étrange; il voyait les Voluptés aux ailes diaphanes, qui volaient autour de l'Acropole. Semblables à de grands oiseaux-femmes, blanches avec des seins impudiques, elles se posaient sous les portiques, sur les statues, sur les frontons des temples, et leurs chairs recouvraient le marbre des demeures divines. Peu nombreuses d'abord, elles n'avaient pas tardé à arriver à tire d'aile, de tous les points de l'horizon. Leurs voix joyeuses chantaient la vie, leurs bouches lascives soufflaient la mort. Le peuple d'Athènes qui accourait à elles, s'enivrait de leurs baisers et de leurs chants; Aphrodite remplaçait Pallas sur les autels de la cité et, comme une courtisane lasse d'avoir trop aimé, la Ville s'endormait dans le dernier sommeil.

Cependant, aux murs de Thémistocle, un grand bruit d'armes retentissait; on épuisait les trésors de l'opisthodome pour payer des mercenaires, car les Athéniens n'avaient plus assez d'énergie pour se servir du glaive de leurs aïeux.

Soudain, devant le Parthénon, un arbre im-

mense avait surgi : le long de son tronc dénudé, le sang ruisselait, et avec des taches de pourpre sur leurs longues ailes, comme un vol effarouché de colombes, les Voluptés s'étaient envolées.

Ce songe, réel ou imaginé, excita la plus vive émotion parmi la populace : c'était une évidente manifestation de la volonté des Dieux; ils réclamaient un sacrifice expiatoire; ils réclamaient le châtiment des meurtres qui avaient souillé l'Attique au commencement de cette même année : le sang devait laver le sang. Un Nomophylaque se rappela une vieille loi par laquelle Dracon avait réglé le châtiment des voleurs de grands chemins : comme pour une bête farouche que l'on cloue aux arbres des forêts afin d'épouvanter ses pareilles, il fallait dresser le gibet infamant sur l'horizon bleu des collines lumineuses.

Dans la décadence de ce peuple, que la gloire du siècle de Périclès avait mis au premier rang des nations, tous les éléments mauvais qui étaient venus corrompre le vieux sang des Pélasges faisaient sentir leur atavisme néfaste et rapprochaient l'heure des chutes dernières. Les instincts sanguinaires des brutes primitives renaissaient au fond de ces âmes dégénérées, avec un vague et superstitieux regret des sacrifices humains des siècles ténébreux. La civilisation descendant vers l'ombre passait par les mêmes chemins que la civilisation montant vers la lumière. Et, pour

précipiter encore cette course à l'abîme, les prêtres — dont l'influence funèbre affole les tragiques visions de toutes les agonies! — allaient, rappelant aux masses ignorantes et crédules, que sans l'immolation des fils de Sandauké, la Grèce n'eût point vaincu Xerxès à Salamine.

Il y avait autre chose encore : une vengeance et un défi; une provocation jetée à la face du vainqueur abhorré dont le talon tenait la Grèce renversée et agonisante. On voulait montrer aux Macédoniens que l'on n'avait pas oublié le supplice d'Onomarkos [2], sur le champ de bataille de Pagasès. Le vent des derniers désastres passait dans l'air; les plus insouciants avaient l'anxieux pressentiment de Kéronée et on était heureux d'immoler solennellement, à la face du ciel et de la terre, le lieutenant redouté du maître que l'on sentait venir.

Devant l'effervescence populaire, les eupatrides durent céder : on décida que le polémarque serait mis en croix.

L'exécution aurait lieu vers le soir, hors de l'enceinte sacrée de la ville, sur la cime rouge et déchiquetée du Lykabette, qui dominait Athènes au septentrion et s'élevait à plus de deux cents coudées au-dessus des frontons du temple d'Athènè.

Le trajet du Muséon jusques au lieu fixé pour

le supplice fut aussi pénible qu'il était long. Il fallait suivre la voie de Phalères, puis celle du Pnyx, traverser l'Agora, sortir de la ville par la voie du Lykabette et gagner le sommet de la colline par l'étroite route bordée de lauriers qui serpentait à son flanc septentrional.

Dans ces quartiers aristocratiques, nul ne se montrait sur les terrasses et toutes les maisons étaient closes en signe de deuil. Mais la populace, qui avait réclamé avec tant d'animosité l'application de la loi de Dracon, encombrait les rues trop étroites, mêlant dans ses clameurs injurieuses le nom du prisonnier et celui des principaux eupatrides. Les speusiniens qui escortaient Glaucos ne purent le protéger contre la fureur de la foule qu'au prix des plus grands efforts; chacun voulait porter un coup et crier une insulte au vainqueur d'Oropous.

Sur l'Agora, les gardes crurent un instant qu'ils allaient être débordés et qu'on leur arracherait le polémarque; toute la lie de la population était là : les esclaves, les métèques, les matelots du Pirée, les forgerons du Kydathénaïôn, les courtisanes des Kinosarges et du Diomæ. Des petits enfants, grimpant sur les statues qui environnaient la place, criaient des mots obscènes qui semblaient tomber des lèvres des glorieux ancêtres et elles avaient quelque chose d'effrayant pour Athènes, ces paroles honteuses

que la voix de son avenir faisait descendre des piédestaux de son passé!

Calme, au milieu du déchaînement populaire Glaucos s'avançait, si affaibli par ses longues souffrances que les speusiniens devaient le porter plutôt que le soutenir. Il n'entendait point les hurlements du peuple, il ne sentait point les ongles aigus des jeunes filles et des femmes qui, comme des tigresses, s'efforçaient de déchirer le vide sanglant de ses orbites. Le visage en haut, il songeait à Théa. Dans la grande nuit qui pesait sur lui, il la voyait passer toute blanche, telle qu'il l'avait aimée : ses bras nus sortaient du péplos gracieux; sa taille souple évoquait les étreintes éperdues; ses cheveux, relevés en torsades, se révoltaient contre les anadèmes d'azur. Elle venait à lui. Elle avait un sourire dans ses yeux brûlants de la flamme des soirs d'amour, un sourire sur sa lèvre où chantait la divine symphonie des baisers, un sourire sur son front que le rêve environnait d'un nimbe radieux.

Comme jadis, en la nuit lumineuse où, sur les remparts d'Athènes, ils s'étaient donnés l'un à l'autre pour jamais, elle lui répétait : « Je t'aime! je t'aime! » Les termes de son serment de fidélité lui revenaient obstinément à l'esprit, et la suave harmonie de la voix aimée chantait encore à son oreille. « Blanche Phœbé, au

CHAPITRE XV

Le Bonheur de souffrir

..... ἡ δᾶρα μιν κεώδεϊ δέξατο κόλπῳ,
δακρυοεν γελάσασα.

Elle le prit dans son sein parfumé, en souriant à travers ses larmes.

(Homère. *Iliade,* VI, v. 483.)

Au moment où ces scènes se passaient, une femme, vêtue de haillons couverts de poussière, se présentait à la porte Thriasia et, suivant la voie Kéramique, venait tomber épuisée dans l'Agora, sous les portiques azurés du temple de la Mère des Dieux.

Elle était très pâle; ses longs cheveux flottaient en désordre sur son péplos déchiré; les regards de ses yeux brillants de fièvre, s'égaraient dans

l'espace avec une fixité désespérée. Elle marchait sans sandales et ses pieds délicats étaient meurtris par les pierres et par les épines.

Heureusement pour la pauvre créature, dont le triste état n'eût pas manqué d'exciter une malveillante curiosité, il n'y avait personne sous les platanes qui entourent la place.

Elle resta un instant haletante, puis elle poursuivit sa marche à travers la ville. Un groupe de gens du peuple passait, se dirigeant vers le Lykabette; au hasard, elle les suivit.

Quand elle arriva au sommet de la colline, les valets des Onze dépouillaient Glaucos de ses vêtements. Les injures et les railleries de la foule tombaient sur la nudité du malheureux; mais lui, toujours bercé par son rêve, souriait au doux visage qu'il aimait.

Placée au dernier rang, la nouvelle venue ne pouvait apercevoir le supplicié; d'ailleurs, ce n'était pas la curiosité qui l'avait conduite là, car elle s'assit sur les degrés qui conduisaient à un petit temple d'Apollon-Citharède, et, la tête dans les mains, elle se prit à pleurer.

Le stratège Hippocynos avait tenu à assister au supplice du vainqueur d'Oropous, mais comme sa dignité ne lui permettait pas de se mêler à la foule, il s'était retiré sous le portique du petit temple, en compagnie de quelques eupatrides

qui recherchaient une popularité de mauvais aloi.

« Oui, disait-il à un groupe de femmes qui l'entouraient attentives et curieuses, oui, ce brigand m'a fait reculer, mais il est certaines défaites plus glorieuses que des victoires. Mes hoplites, dix fois moins nombreux que leurs adversaires, ont été surpris dans un défilé et, sans ma présence d'esprit, ils eussent péri jusqu'au dernier. Malgré les affirmations de Démosthènes, je vous assure, moi, que le Glaucos ne connaissait absolument rien à l'art de la guerre, et qu'il l'a emporté contre toutes les règles d'Iphicrate et de Xénophon. »

Au nom de Glaucos, la femme en haillons, qui se trouvait près du groupe présidé par l'ancien stratège, releva la tête et se prit à écouter avec attention.

« Est-il beau ce brigand ? demanda en rougissant sous son fard une grosse petite veuve coiffée à l'aigyptienne et dont les bras bleuissaient dans d'étroits bracelets carthaginois.

— Comment un barbare pourrait-il être beau ? riposta aigrement une majestueuse personne que l'on écoutait avec tout le respect dû à l'épouse d'un Archonte de l'année.

— Il ne doit pas être si affreux, reprit la première, puisqu'il a rendu folle cette petite Théa. »

La malheureuse assise sur les degrés écoutait, de plus en plus attentive.

« Vous allez pouvoir juger du Glaucos, intervint Hippocynos, car je suppose que nous le verrons bien, quand il sera élevé sur la croix. »

A peine ces paroles étaient-elles prononcées, que la femme en haillons, ayant dans la poitrine cet effrayant sanglot qui fit reculer les Akhaïens devant Hékabé, s'était jetée dans la foule qui s'ouvrait étonnée devant elle.

Bientôt elle parvint près de Glaucos, déjà étendu sur le bois du supplice, et toujours souriant à son rêve.

Sans que les bourreaux surpris essayassent de l'en empêcher, elle s'était jetée à son cou :

« Ah! Vous me tuerez avec lui!

— Théa! s'écria l'infortuné, Théa! comme il fait clair! »

Elle, oubliant la foule, oubliant le supplice, oubliant le monde, couvrait de baisers les deux plaies sanglantes que son époux avait à la place des yeux et ces paroles entrecoupées sortaient de ses lèvres :

« Te voilà! Te voilà! Glaucos! Mon Glaucos! Te voilà! ô Déesses! Mon Glaucos, écoute... C'est vraiment lui! Je croyais que tu étais mort sans moi!... J'ai quitté Pella dès que j'ai connu... Oh! comme ils t'ont fait mal, mon pauvre bien-aimé!

Héphaistiôn m'a guidée à travers la Thessalie. Puis on me l'a tué et je suis restée seule. Alors, tu comprends, j'ai eu beaucoup de peine à trouver mon chemin. Oh! comme tu as du sang sur les joues... Nous étions trop heureux! Figure-toi, dans les villes, quand je demandais du pain, les femmes me disaient : « Arrière, prostituée, va-t'en manger avec les chiens! » et les petits enfants me jetaient des pierres. Comme tes lèvres sont blanches et froides! Tu sens? les miennes sont toutes déchirées. C'est eux qui m'ont fait cela, près de Mégara, hier au soir. Oui, je me suis assise au bord de la route, et j'ai pleuré. Alors, comme au fond ils étaient bons, ils m'ont donné quelques olives et des figues sèches. Depuis je n'ai plus rien mangé... Mais voilà que je parle de moi à présent! Je suis si heureuse de te revoir que je ne sais plus ce que je dis. Je croyais qu'il me faudrait mourir sans toi. Oh! vois-tu, c'est si effrayant la mort, quand on s'en va vers elle tout seul. Enfin, c'est bien, te voilà, je suis heureuse. A deux ce sera moins terrible... Tu es content aussi n'est-ce pas? On ne nous séparera plus. Non! plus jamais, plus jamais! Est-ce que je te fais mal en t'embrassant ainsi? Tu ne le sens pas? Tes cheveux ont grandi... et ta barbe! Oh! si l'on pouvait me crucifier avec toi! Si la prophantide ne s'était pas trompée! Je ne te fais pas mal, n'est-ce pas? »

Et elle l'étreignait éperdument, de tout son être, folle de joie et de douleur.

Les bourreaux, un instant étonnés, s'étaient rapprochés; l'un d'eux lui posa la main sur l'épaule :

« Allons, femme, voilà assez de cris et de larmes; vous allez nous noyer notre homme si vous continuez ainsi. »

Alors, se redressant, tragique et superbe dans sa folie et dans son désespoir, elle cria au peuple sans honorer d'un regard le misérable qui venait de parler :

« Athéniens! L'oracle a prédit que si ce homme et moi, ne mourions pas ensemble, les plus grands malheurs s'abattraient sur la ville... Ils viennent! Ils viennent, Athéniens! Comme des oiseaux de mort! ils viennent! Déjà leurs ailes funèbres nous voilent la clarté des cieux! Oh! comme elle est sinistre, la longue théorie des deuils et des douleurs d'Athènes! Où vont toutes ces Érynies aux longs voiles noirs? Les voyez-vous passer sur les montagnes bleues de la Thessalie? Déjà leurs ailes funèbres nous voilent la clarté des cieux! »

Les yeux hagards, les cheveux au vent, terrible, insensée, avec la tache rouge de ses lèvres dans la lividité de son visage, toutes les terreurs des agonies frissonnaient dans sa voix saccadée.

Elle reprit, lasse et soupirante :

« Écoutez-moi! Je vous en prie, écoutez-moi! Ce n'est pas seulement votre intérêt que j'invoque : c'est votre justice; ce sont vos lois! Ne nous séparez pas! Tous les coupables ne doivent-ils pas être châtiés de la même façon ? Si Glaucos a commis un crime, j'ai dû le commettre avec lui! Nous avons toujours eu un seul cœur et une seule volonté. Vous êtes bons, vous êtes très justes! Ne nous séparez pas! — N'est-ce pas que j'ai raison ? Vous, femme! Vous qui êtes si belle, vous devez être bonne! Dites-leur qu'ils ne doivent pas nous séparer! — C'est moi qui lui ai fait ouvrir les cachots du Muséon par Héraclinos! Je vous en prie, faites-nous mourir ensemble... C'est moi qui ai donné les cinq talents au geôlier... J'ai commis tant d'autres crimes pour lui et avec lui qu'il serait trop long de vous... — Que l'Hadès vous dévore, vous qui faites signe de m'emporter! Venez donc me prendre vous-même, lâche! — Je suis son amante! Je suis sa femme! Je suis plus criminelle que lui! Pour le rejoindre, j'ai violé les lois de la cité! J'ai profané le sang de vos Dieux! »

Le peuple qui ne la reconnaissait pas l'écoutait, saisi d'une vague horreur. On comprenait que le spectacle allait devenir plus affreux encore qu'on ne l'avait espéré, et chacun se recueillait, pour savourer pleinement le bonheur de voir souffrir.

Enfin des derniers rangs, une voix s'éleva; une femme, — ce sont toujours elles qui ont ces idées-là! — une gracieuse jeune femme aux doux yeux d'antilope, avait dit :

« Crucifiez-les ensemble! »

Et du sein de la foule, une clameur monta :

« Crucifiez-les ensemble! Crucifiez-les ensemble! »

Ils n'étaient que quelques-uns à crier cela. Les autres se taisaient : le silence est une approbation; quand on ne s'indigne pas devant une lâcheté, on est capable de la commettre.

Les bourreaux hésitaient.

L'Epistate des Proèdres, Posidios, se trouvait sous la colonnade du temple d'Apollon; ce fut à lui qu'ils s'adressèrent.

Un silence anxieux plana un instant sur les spectateurs; puis, d'abord faible et timide, une acclamation s'éleva : Posidios, qui avait reconnu Théa, venait d'ordonner le double supplice.

L'ancien gendre d'Aklaiôn devait expier durement cet acte arbitraire et illégal. A l'expiration de ses fonctions, il fut, de ce chef, condamné à une forte amende. Incapable de la payer, il alla mourir en exil.

N'osant croire à leur bonheur, les deux amants se tenaient étroitement embrassés; on ne songea pas à les séparer et, par un reste de pudeur, les

valets des Onze laissèrent à Théa les pauvres vêtements qui flottaient en désordre autour de ses membres amaigris.

L'un sur l'autre, face à face, elle sur lui, on les étendit sur la croix; ils se taisaient; leurs fronts étaient radieux; mais jusqu'aux derniers rangs de la foule, on pouvait entendre l'effort plein d'angoisse de leur souffle haletant et précipité.

Quand on voulut prendre leurs mains pour les étendre sur la traverse, il les placèrent d'eux-mêmes, l'une sur l'autre, la petite main fine dans la large main du guerrier, et d'un seul coup de son lourd bélier d'airain, le bourreau cloua les deux chairs au bois.

Pour l'autre bras, ce fut la même chose; puis au moyen d'une grosse corde de chanvre, étroitement, on lia les jambes et le corps des deux amants à l'arbre principal de l'instrument de supplice.

Ils n'avaient pas proféré une plainte; follement, en une morsure éperdue, leurs lèvres s'étaient jointes.

Enfin, la croix fut dressée. Faite de deux troncs de pins que l'on avait revêtus d'une couleur noire, elle semblait énorme. Ses bras démesurés s'élevaient plus haut que le fronton du petit temple et les deux suppliciés dominaient les assistants de toute leur hauteur.

Au premier moment, comme une de ces im-

Enfin des derniers rangs, une voix s'éleva; une femme, — ce sont toujours elles qui ont ces idées-là! — une gracieuse jeune femme aux doux yeux d'antilope, avait dit :

« Crucifiez-les ensemble! »

Et du sein de la foule, une clameur monta :

« Crucifiez-les ensemble! Crucifiez-les ensemble! »

Ils n'étaient que quelques-uns à crier cela. Les autres se taisaient : le silence est une approbation; quand on ne s'indigne pas devant une lâcheté, on est capable de la commettre.

Les bourreaux hésitaient.

L'Epistate des Proèdres, Posidios, se trouvait sous la colonnade du temple d'Apollon; ce fut à lui qu'ils s'adressèrent.

Un silence anxieux plana un instant sur les spectateurs; puis, d'abord faible et timide, une acclamation s'éleva : Posidios, qui avait reconnu Théa, venait d'ordonner le double supplice.

L'ancien gendre d'Aklaiôn devait expier durement cet acte arbitraire et illégal. A l'expiration de ses fonctions, il fut, de ce chef, condamné à une forte amende. Incapable de la payer, il alla mourir en exil.

N'osant croire à leur bonheur, les deux amants se tenaient étroitement embrassés; on ne songea pas à les séparer et, par un reste de pudeur, les

valets des Onze laissèrent à Théa les pauvres vêtements qui flottaient en désordre autour de ses membres amaigris.

L'un sur l'autre, face à face, elle sur lui, on les étendit sur la croix; ils se taisaient; leurs fronts étaient radieux; mais jusqu'aux derniers rangs de la foule, on pouvait entendre l'effort plein d'angoisse de leur souffle haletant et précipité.

Quand on voulut prendre leurs mains pour les étendre sur la traverse, il les placèrent d'eux-mêmes, l'une sur l'autre, la petite main fine dans la large main du guerrier, et d'un seul coup de son lourd bélier d'airain, le bourreau cloua les deux chairs au bois.

Pour l'autre bras, ce fut la même chose; puis au moyen d'une grosse corde de chanvre, étroitement, on lia les jambes et le corps des deux amants à l'arbre principal de l'instrument de supplice.

Ils n'avaient pas proféré une plainte; follement, en une morsure éperdue, leurs lèvres s'étaient jointes.

Enfin, la croix fut dressée. Faite de deux troncs de pins que l'on avait revêtus d'une couleur noire, elle semblait énorme. Ses bras démesurés s'élevaient plus haut que le fronton du petit temple et les deux suppliciés dominaient les assistants de toute leur hauteur.

Au premier moment, comme une de ces im-

pétueuses rafales qui précèdent les tempêtes, un souffle de vertige avait passé sur leurs fronts échevelés. Dans la secousse terrible qui déchirait ses mains, ses bras, ses épaules, Théa crut voir tout l'immense horizon, la cité blanche, les montagnes bleues, la mer vermeille, s'ébranler et disparaître dans une brume sanglante. Glaucos, lui, avait la sensation d'une chute dans un gouffre plein d'une nuit rouge; avec la sinistre inconscience des moribonds, il esquissait des gestes vagues, comme s'il eût voulu chercher un point d'appui. Au milieu de leurs visages livides, leurs yeux fixes s'ouvraient démesurément, éblouis par de tourbillonnantes visions. D'instant en instant des frissons tordaient leurs chairs meurtries et le sang ruisselait plus abondamment le long de leurs bras nus et de la croix noire. Dans l'étroite étreinte qui les unissait, leurs poitrines bondissantes se heurtaient, soulevées par leur respiration saccadée; la tête de Théa pendait à la renverse, le front en haut, comme entraînée par le poids de sa lourde chevelure. Et au milieu du profond silence qui tomba sur le peuple lorsqu'ils apparurent ainsi, on put entendre la voix des hiérophantes, qui, tournés vers le soleil couchant, proféraient les malédictions sacrées, en secouant leurs longues tuniques de pourpre.

Dans la foule, quelques-uns essayaient de plaisanter pour se donner du cœur, mais leurs rires

sonnaient faux sur leurs lèvres tremblantes. D'autres répétaient d'une voix machinale l'antique formule rituelle des sacrifices sanglants, la prière qui apaise Arès :

« Par ce sang, par ces victimes, par cette mort, sois-nous propice, ô Dieu du sang et de la mort! »

Dominant les clameurs confuses qui s'élevaient du sein de la foule, ces cris se faisaient entendre :

« Comme elle est pâle, la pauvre fille!

— Elle sourit...

— Ohé! la courtisane, ta tunique est déchirée et l'on voit toute ta jambe!

— Regardez! Regardez! Glaucos a fait un mouvement!...

— Que lui dit-il? — Que lui dit-il?

— On ne comprend pas!...

— Maman, est-ce qu'ils sont fâchés l'un contre l'autre qu'ils se mordent ainsi les lèvres?

— Oui! mon gros lion. Tu vois où conduit la désobéissance!

— Ne me poussez pas ainsi, Agamédès, fils de Démade!

— C'est que je trouve qu'on ne pourrait trop se rapprocher de vous, Mélanis...

— Comme ils ont l'air heureux!... Comme ils ont l'air heureux!

— Pourquoi les speusiniens empêchent-ils d'approcher?

— C'est sans doute parce que le sang jaillit au loin.

— Oh! cette chair qui se déchire lentement! C'est affreux! c'est affreux!

— Pourquoi les a-t-on cloués par les mains?

— C'est la mode tyrienne.

— On eût mieux fait de leur lier les bras comme en Pisidie.

— Ils vivraient trop longtemps.

— On a réuni les deux manières.

— Voyez! Voyez!

— Ils ont souri.

— Elle ferme les yeux!

— Comme sa tête pend à la renverse!

— Il lui parle encore.

— C'est dommage qu'on ne puisse pas entendre...

— La croix est immense.

— Vingt coudées.

— Celle d'Onomarque en avait trente.

— Brigand! Voleur! Assassin! Lâche! Macédonien!

— Je vous assure que la croix est mal faite et qu'ils y sont mal attachés; les Perses, qui sont nos maîtres en cela, comme en tant d'autres choses...

— Au barathre l'ami des Barbares! Au barathre! Au barathre!

— Sont-ils morts qu'ils ne bougent plus?

— Oh! on ne meurt pas si vite!

— Combien de temps peuvent-ils vivre encore?

— Peut-être jusqu'à demain...

— Comme ils ont l'air heureux! Comme ils ont l'air heureux!

— Par ce sang, par ces victimes, par cette mort, sois-nous propice, ô Dieu du sang et de la mort! »

Près du petit temple, on écoutait un groupe de vieillards :

« Ce n'est pas de mon temps que l'on eût toléré...

— Crucifier une femme!

— Nous avons d'étranges magistrats!

— Les gens deviennent bien mauvais.

— C'est la maîtresse du Macédonien.

— Moi, je trouve que l'on a très bien fait.

— Et moi je dis que c'est une honteuse lâcheté!

— Qui a proposé ce double supplice?

— On ne sait pas.

— L'Epistate des Proèdres a donné l'ordre de les attacher ensemble.

— Le vieux Posidios?

— Oui.

— Il a vieilli de dix ans depuis quelques mois...

— Avait-il le droit de donner cet ordre?

— Non certes, et l'Ecclesia, à l'expiration de

ses fonctions, pourrait punir sévèrement cette mesure illégale.

— C'est une honte pour la ville.

— Ce n'est pas mon avis.

— Ne nous disputons pas! On nous observe!...

— On n'a plus vu de croix à Athènes depuis l'époque où l'on a joué l'*Andromède* d'Euripide sur le théâtre de Iacchos.

— Il y a trente ans.

— Non! sous l'archontat d'Eucratès.

— Un an de plus ou de moins, peu importe!

— Que diraient Périclès et Socrate, s'ils voyaient leur peuple se presser à de tels spectacles. »

Mais sous l'excitation fanatique des prêtres, la grande voix des terreurs religieuses dominait les clameurs isolées et étouffait les remords naissants :

« Par ce sang, par ces victimes, par cette mort, sois-nous propice, ô Dieu du sang et de la mort. »

Il était environ la dixième heure du jour quand le supplice avait commencé. Bientôt la nuit tomba. Les spectateurs se retirèrent; leurs groupes joyeux égrenaient des chants et des rires au flanc escarpé de la rocheuse colline, et dans les flammes du couchant la grande croix sombre dressait la lente agonie des deux amants.

La nuit était venue.

Dans l'ombre bleue et diaphane une immense paix planait sur Athènes, entourant son repos d'harmonies et de clartés. De place en place, à travers la verdure naissante, d'énormes candélabres de bronze allumaient des scintillements d'étoiles; de toutes les grandes voies, montait le roulement sourd des chars aux roues cerclées d'airain. Dans les bosquets du Lykeïos, une chorégie scandait des odes dramatiques et les notes perlées d'une lyre lointaine répondaient en rires argentins à la mélancolique majesté de la mélopée. La vaste plainte de l'Ilissos, grossi par les pluies du printemps, dominait les rumeurs de la ville; du haut des cieux très clairs, les astres sereins semblaient sourires, et sous leurs blanches colonnades les Dieux de l'Acropole étendaient leurs mains toutes-puissantes en des gestes d'apaisement et de bénédiction.

Au moment où la clepsydre de l'Aréopage indiquait la troisième heure de la nuit, un vaste brasier s'alluma au sommet du Lykabette; la flamme attachait une pourpre mouvante aux bras noirs de l'instrument de supplice : on eût dit un manteau royal dont les larges replis, secoués par la brise du soir, flottaient sur les corps pâles des deux amants.

L'heure plus avancée avait éteint les lumières de la ville. Tout s'était apaisé. Glaucos et Théa allaient bientôt cesser de souffrir.

Leurs mains fendues jusques aux doigts ne les soutenaient plus et tout le poids de leur corps portait sur la morsure des cordes dans leur chair.

Depuis le commencement du supplice, ils n'avaient encore échangé qu'une parole. D'instants en instants, la bouche de Théa quittait les lèvres de Glaucos et, sans que rien de ses horribles souffrances perçât dans un tremblement de sa voix, elle lui disait :

« Glaucos, je t'aime! »

Lui, souriant, répondait :

« Je t'aime, Théa! »

Puis le silence retombait entre eux.

Comme deux êtres qu'embrase une amoureuse étreinte, ils ne songeaient pas à s'exprimer leurs sensations, car ils comprenaient qu'elles étaient partagées. Recueillis, muets, les yeux clos, ils s'efforçaient d'oublier le monde pour mieux savourer cette agonie pantelante de volupté.

Au milieu de ces outrages, de ces ignominies, de ces douleurs, une douceur inouïe descendait en eux à se savoir toujours, entièrement, l'un à l'autre. Jamais ils ne s'étaient possédés aussi complètement; ces tortures communes, plus violentes que des jouissances réciproques, leur faisaient

mieux sentir qu'ils n'avaient qu'une seule et même vie. Le désir éternel des tendresses humaines semblait se réaliser pour eux : ils pouvaient croire que leurs âmes s'étaient mêlées, tant leurs sentiments étaient pareils; ils pouvaient croire que leurs chairs s'étaient confondues, tant leurs sensations étaient identiques. Chaque déchirement qui secouait le corps de l'un avait son retentissement dans l'âme de l'autre; leurs membres avaient les mêmes tressaillements, leurs poitrines les mêmes soupirs, leurs bouches les mêmes caresses, leurs fronts les mêmes affolements; leur sang coulait des mêmes blessures; les mêmes vertiges montaient en eux, devant les mêmes infinis d'amour et de souffrance; et saisis d'une même lassitude, leurs yeux se fermaient devant l'éblouissante vision des éternités, vers lesquelles ils allaient s'envoler ensemble!

Enfin, la nature fut plus forte que la volonté : Théa pencha son front sanglant sur l'épaule de son époux et, contre sa poitrine nue, il le sentit peser inerte et froid. Il crut qu'elle était morte. Saisi d'une soudaine terreur, sentant son âme seule, il se prit à l'appeler, à redire son nom :

« Théa! Théa! »

Elle n'entendait point et demeurait immobile.

Enfin, elle poussa un soupir, releva la tête et dit d'une voix lente, arrachant de sa gorge desséchée les mots, péniblement :

« Je crois que c'est fini, mon amour! La mort vient; la nuit monte... Que de clartés pourtant! Le seuil de l'Hadès me semblait plus terrible à franchir... Cela ne me fait pas peur d'entrer dans la grande ombre : je serai avec toi; je serai près de toi! Nous dormirons ensemble, à jamais confondus dans un éternel baiser... Oh! Je suis heureuse! Je t'aime. On nous mettra dans la même fosse. Mon âme va s'unir à ton âme, comme mon souffle s'unit à ton souffle; ma chair va s'unir à ta chair, comme mon sang s'unit à ton sang. Qui s'est aimé autant que nous!... »

Silencieux, cherchant à se placer cœur contre cœur, ils se sentaient envahir par la mort.

D'abord elle leur prit les pieds; puis elle glissa le long des jambes, et bientôt ils s'aperçurent que leurs jambes ne souffraient plus.

Irrésistiblement le flot glacé les engloutissait. Voilà qu'il baignait leurs genoux; voilà qu'il atteignait leurs ventres; voilà qu'il recouvrait leurs hanches. Funèbre, immense, insondable, telle que le sombre reflux de la ténébreuse mer Océane, ils sentaient la marée de l'infini qui, lentement, montait en eux.

Déjà leurs bras étaient inertes, leurs têtes alourdies pendaient sur leurs épaules insensibles, le froid mortel les atteignit à la poitrine. Ils sentirent le frisson suprême glisser sur eux; un éblouissement d'ombre leur passa devant les yeux.

Leurs derniers soupirs se croisèrent en baisers éperdus; puis les cœurs des deux époux cessèrent de battre l'un contre l'autre; et tandis que la mort raidissait leurs membres déchirés, l'aurore se levant étincelante baignait de reflets d'or les immortels frontons où souriaient les Dieux de Phidias.

NOTES

LES ROMANS DE LA VOIE SACRÉE

Si stérile que soit son effort, si loin que soit son œuvre de réaliser l'idéal rêvé, l'auteur tient à déterminer nettement le but qu'il s'est proposé d'atteindre Il essayera donc de dire, ici, ce que seront ces *Romans de la Voie Sacrée* dont les deux premières pages : *Athénienne* et *Leuconoé*, ont déjà été mises sous les yeux du public.

Lorsque le penseur jette un regard en arrière, sur les voies si nombreuses et si diverses que l'Humanité a suivies dans sa marche vers la civilisation et vers la lumière, ses yeux se fixent avec complaisance sur une route claire et ensoleillée, bordée de chefs-d'œuvre immortels. C'est celle où marchèrent Platon, Phidias, Sophocle, Homère ; c'est celle qui conduisait aux fières Acropoles, sur lesquelles le peuple artiste élevait ses

blancs Parthénons; c'est la voie de l'Hellénisme; c'est la Voie Sacrée!

C'est sur cette route — vierge encore des pas de tout autre romancier — que l'auteur a la présomption d'engager le lecteur à le suivre. Après Athènes, la vierge passionnée, couronnée de violettes, après l'austère et impassible Lacédémone, il s'efforcera de faire revivre Corinthe, la courtisane voluptueuse, Bysance, la rhéteuse mystique et sombre.

Ainsi sera complétée cette tétralogie, par laquelle on s'efforcera de ressusciter les quatre cités qui furent successivement les porte-flambeaux de l'Hellénisme, les expressions fidèles du génie et du caractère de la Grande Nation.

Puisse l'auteur avoir réussi à exprimer dignement l'ardent amour qu'il porte en son cœur pour la divine patrie de l'Art, pour la mère auguste de notre civilisation. Puisse le lecteur ressentir à son tour cette émotion si pénétrante qu'éprouvaient autrefois les pèlerins d'Athènes, lorsque, le long de la Voie Sacrée, ils se rendaient aux mystères sublimes d'Éleusis et que leurs âmes s'égaraient sur le chemin harmonieux et doux que suit le Rêve en marche vers la Beauté.

NOTES

CHAPITRE PREMIER

GLAUCOS

1. — Pausanias affirme que, de son temps, la fraîcheur des peintures dont Périclès avait fait orner le Parthénon, quatre siècles auparavant, n'avait encore subi aucune altération. Il est évident que si ces peintures étaient de couleurs très vives, comme le veulent quelques architectes, et entre autres M. Marcel Lambert, à qui nous devons de fantaisistes reconstitutions de l'Acropole, — elles n'auraient pu se conserver intactes pendant une durée aussi longue. Il faut donc admettre qu'on avait choisi des nuances très claires et très douces. De plus, comme les anciens avaient symbolisé les couleurs de la même façon que nous, il est permis de croire que le blanc dominait dans le temple de la Déesse-Vierge.

2. — Locution fort usitée pour signifier une vie malheureuse. C'était une allusion à Héraklès, qui avait eu à accomplir tant de travaux et que l'on disait être né à cette date.

3. — Voyez Démosthènes : *Philippique,* l. IV.

Nous ne croyons pas que les irréguliers de l'armée macédonienne fussent aussi audacieux que nous le disons et vinssent porter la terreur jusque sous les murs d'Athènes. Cependant il ne nous paraît pas déraisonnable de supposer que l'un de ces aventureux capitaines, qui faillirent soumettre l'Eubée à Philippe, ait passé à la tête de quelques troupes sur le territoire de l'Attique pour y faire une guerre de partisan (λῃστεύειν) à laquelle se prêtait si bien la configuration du sol. Le fait, d'ailleurs, n'était pas sans exemple, et les Lacédémoniens avaient longtemps occupé Dékélie, au cœur même des dèmes athéniens.

4. — *L'Archonte :* à l'époque classique on désignait ainsi l'éponyme, qui ne reçut cette qualification que plus tard, sous la domination romaine.

Contrairement à l'avis de M. C. Lecoutre dans sa remarquable étude sur l'Archontat athénien, nous devons donc considérer comme une glose tardive, les passages de la « Politeïa Athénaïôn » où Aristote parle de l'ἐπωνυμος.

5. — On désignait ainsi les Scythes employés à la police de la ville.

CHAPITRE II

LA REVANCHE DE LA DÉESSE

1. — Ce n'est pas sans intention que l'auteur a cru devoir rendre l'idée d'auberge, par ces termes équivoques. Les auberges grecques étaient des lieux fort mal famés, et Athénée cite le cas d'un aréopagite, qui fut forcé de donner sa démission, pour y avoir passé une nuit.

2. — La plupart de ces héros recevaient un culte, dans les

familles qui prétendaient descendre d'eux, ils avaient un autel et un hiéreus y était attaché. Voyez l'intéressante notice de M. Ch. Lécrivain dans le *Dictionnaire des antiquités grecques et latines,* publié sous la direction de Ch. Daremberg et de E. Saglio.

Besse : *Eupatridéa;* Meier : *De gentilitate attica;* Bossler : *De gentibus et familiis Atticæ sacerdotalibus;* et surtout le *Corpus inscript. Attic.*

3. — Ce portrait de Démosthènes, ainsi que les détails qui suivent, paraîtra en désaccord avec le témoignage de Plutarque et de tous ceux qui ont écrit l'histoire sur une traduction de son œuvre. Mais il ne faut point oublier qu'il entrait dans le plan de l'auteur de la *Vies des Hommes Illustres* d'idéaliser ses héros. Pour nous, qui nous sommes donné pour règle de suivre aussi fidèlement que possible la vraisemblance historique, nous n'avons point hésité à composer cette figure de Démosthènes d'après le témoignage plus impartial d'Aulu-Gelle, I, 1.

4. — Ordinairement, toute la population d'Athènes accompagnait le cortège sacré jusqu'à Eleusis. Mais les irréguliers de Philippe tenant la campagne, il est permis de supposer que les femmes et les personnes faibles, qui eussent été une cause d'infériorité en cas d'attaque des ennemis, ne s'éloignaient pas des murs de la ville.

CHAPITRE IV

LA FILLE DE L'EUPATRIDE

1. — Comme il n'est pas permis de l'ignorer, la plupart des magistratures d'Athènes étaient tirées au sort entre les citoyens; ceux que l'on jugeait indignes ou incapables de

remplir leurs fonctions pouvaient en être dépouillés par un vote de l'Ecclesia.

2. — La première partie de la procédure, — qui se divisait en trois phases distinctes, — consistait à rechercher s'il y avait lieu de mettre le prévenu en accusation.

3. — C'était la monnaie d'or la plus usitée à Athènes. — Voyez Beulé : *Les monnaies d'Athènes,* p. 59 et sqq.

CHAPITRE VI

L'ALOPEX

1. — Il n'est pas besoin de nous arrêter longuement à cette curieuse disposition des lois de Solon. C'était une conséquence du principe sur lequel était basée la législation grecque réglant les rapports de la famille avec l'État. Comme il était de l'intérêt des races de perpétuer leur nom, et de l'intérêt de l'État de voir se perpétuer les races, en cas d'impuissance d'un individu, il semblait tout naturel que l'un de ses proches suppléât à ce qui lui manquait.

CHAPITRE VII

LES NOCES DE POSIDIOS

1. — Ces vers ne donneront pas une idée fort exacte de l'épithalame qui, en réalité, n'avait rien de poétique et dont les paroles étaient, le plus souvent, aussi obscènes que railleuses et épigrammatiques.

2. — L'auteur croit que la nympheutria n'était pas seulement choisie parmi les parentes de la jeune mariée, mais aussi parmi les personnes dont l'affection pouvait lui inspirer confiance.

CHAPITRE VIII

DEVANT LA BEAUTÉ

1. — La coutume primitive de ne célébrer les funérailles que durant la nuit était complètement tombée en désuétude à l'époque que nous avons essayé d'évoquer.

CHAPITRE IX

L'HOSPITALITÉ DE DÉMOSTHÈNES

1. — On voit que le nom est presque aussi ancien que la chose et que les Grecs avaient fait à l'infortuné coucou — κόκκυξ — une bien triste réputation. De même l'action de faire des cornes à quelqu'un était considérée comme injurieuse, — c'était probablement le pied-de-nez des jeunes polissons d'Athènes.

2. — Συνβολον : comme on le sait, chacun des deux hommes que liait ce contrat sacré, gardait la moitié d'une tablette sur laquelle les deux noms se trouvaient gravés.

3. — Il paraît que l'on trouvait beaucoup de sel à cette expression d'Aristophane; car elle n'avait pas tardé à être dans toutes les bouches.

CHAPITRE X

LA MALÉDICTION DE LA PROPHANTIDE

1. — Les pézétaires étaient les soldats pesamment armés qui composaient la phalange macédonienne; ils correspondaient aux hoplites des armées grecques, comme les hipaspistes correspondaient aux peltastes.

2. — L'esclave d'Alexandre et la courtisane de Lamia, maîtresse de Démétrios.

CHAPITRE XI

LE COMBAT D'OROPOUS

1. — D'après l'ouvrage d'Hésiode : *Œuvres et jours,* v. 771, le 5, le 15, et le 25 étaient néfastes, parce que, dit-il, « les Erinyes errent çà et là ».

2. — C'est à Pline que nous devons cette recette infaillible contre les dangers des combats. — Le petit sac de lin rose était absolument indispensable.

CHAPITRE XII

JOURS DE BONHEUR

1. — Il n'est pas facile de juger exactement Philippe de Macédoine d'après les récits et les jugements souvent contra-

dictoires des historiens de son époque. Les ouvrages les plus sérieux sur le règne de ce prince ont été perdus. Nous croyons cependant que dans son *Histoire de la Grèce,* M. Duruy a été un peu trop indulgent envers le destructeur de la liberté grecque.

CHAPITRE XIII

LA TRIBUNE DU PNYX

1. — L'emplacement du Pnyx a été déterminé d'une façon aussi exacte que péremptoire dans le remarquable ouvrage de M. E. Curtius : *Die stadtgeschichte von Athen.*

Ne se trouvera-t-il donc personne pour nous donner une traduction française de ce travail si intéressant et si utile? Il ne faut pas nous le dissimuler, les Allemands nous ont laissé loin derrière eux pour tout ce qui concerne l'étude de l'Antiquité et les travaux scientifiques.

CHAPITRE XIV

LA FORCE DE LEUR FAIBLESSE

1. — Le caractère d'Héphaistiôn, que nous n'avons fait qu'esquisser, ne paraîtra certes pas outré à tous ceux qui savent combien les stériles discussions philosophiques passionnaient à cette époque les centres intellectuels de la Grèce.

2. — Onomarque avait été crucifié par les soldats de Phi-

lippe, sur le champ de bataille de Pagasès. La croix, fort peu usitée en Grèce, était réservée aux voleurs de grand chemin; le supplice de Glaucos n'avait donc rien d'extraordinaire en soi, sinon qu'il était une violation du droit des gens.

TABLE DES ÉPIGRAPHES

TABLE DES ÉPIGRAPHES

Chapitre	I.	Truphiodore. *La Ruine d'Ilion,* v. 138.	1
—	II.	Kolouthos. *L'Enlèvement d'Hélène,* v. 171 et sqq.	17
—	III.	Musée. *Héro et Léandre,* v. 203 et sqq.	33
—	IV.	Eschyle. *Agamemnon,* v. 896 et sqq.	53
—	V.	Sophocle. *Œdipe à Colone,* v. 14 et 28.	69
—	VI.	Homère. *Odyssée,* XIII, 291.	85
—	VII.	Euripide. *Iphigénie en Aulide,* v. 874.	99
—	VIII.	Platon. *Hippias,* II.	115
—	X.	Pausanias. Liv. IV, cap. XIII.	157
—	XI.	Apollonios de Rhodes. *Argonautiques,* l. III, v, 1,130.	175
—	XII.	Xénophon. *Banquet,* VIII.	193
—	XIII.	Démosthènes. *Discours sur la lettre de Philippe.*	207
—	XIV.	Aristophane. *Lysistra,* v. 1,104.	231
—	XV.	Homère. *Iliade,* VI, v. 483.	255

TABLE

TABLE

Dédicace. I

Préface de la 1re édition. III

Préface de la 10e édition. VI

Chapitre I. Glaucos. I
— II. La Revanche de la Déesse. . . 17
— III. Le Quadrige de Dèmèter. . . . 33
— IV. La fille de l'Eupatride. 53
— V. Les Remparts d'Athènes. . . . 69
— VI. L'Alopex. 85
— VII. Les Noces de Posidios. 99
— VIII. Devant la Beauté. 115
— IX. L'Hospitalité de Démosthènes . 143
— X. La Malédiction de la Prophantide 157

Chapitre XI. Le Combat d'Oropous. 175
— XII. Jour de bonheur. 193
— XIII. La Tribune du Pnyx. 207
— XIV. La Force de leur Faiblesse. . . 231
— XV. Le Bonheur de souffrir. 255

Notes. 277
Les Romans de la Voie Sacrée. 279
Table des épigraphes. 289

Paris. — Imp. A. Lemerre, 6, rue des Bergers. — 3075.

PQ
2607
U2A83
1898

Du Bois, Albert
Athénienne

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 17 05 07 009 7